

LA FAMILLE  
BOCCART  
NOUVELLE VAUDOISE  
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

**La famille Boccart: nouvelle vaudoise** par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1883. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

**Avertissement :** ce document est interdit de revente.

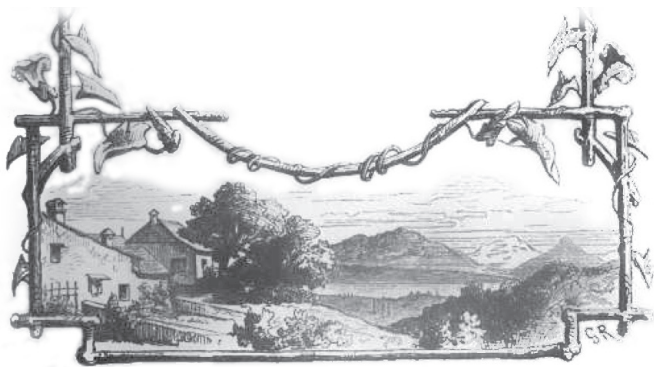
Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»\**

*(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)*

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»\**

*(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)*



Elles sont rares aujourd'hui les âmes saines et fortes qui aiment ardemment, qui obéissent simplement, qui luttent contre le mal, qui « habitent la terre en se nourrissent de vérité ».

A. DE GASPARIN

# TABLE DES MATIÈRES

<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	<b>1</b>
<i>La lune de miel</i>	
Chapitre Premier	2
Chapitre II	9
Chapitre III	15
Chapitre IV	21
Chapitre V	27
Chapitre VI	33
Chapitre VII	39
Chapitre VIII	45
<b>DEUXIÈME PARTIE</b>	<b>51</b>
<i>La lune rousse</i>	
Chapitre IX	52
Chapitre X	58
Chapitre XI	64
Chapitre XII	70
Chapitre XIII	76
Chapitre XIV	82
Chapitre XV	89

<b>TROISIÈME PARTIE</b>	<b>94</b>
<i>Dernier quartier</i>	
Chapitre XVI	95
Chapitre XVII	102
Chapitre XVIII	108
Chapitre XIX	114
Chapitre XX	120
Chapitre XXI	126
Chapitre XXII	133
Chapitre XXIII	139
<b>QUATRIÈME PARTIE</b>	<b>145</b>
<i>Nouvelle lune</i>	
Chapitre XXIV	146
Chapitre XXV	153
Chapitre XXVI	159
Chapitre XXVII	165
Chapitre XXVIII	172
Chapitre XXIX	179
Chapitre XXX	185

PREMIÈRE PARTIE

LA LUNE DE MIEL



## CHAPITRE PREMIER



Les Boccart demeuraient dans une campagne originale. Située à peu de distance du village de Reversin, la *Gerbière* était propriété de la famille Boccart depuis plusieurs générations. Chose assez rare, il s'était toujours trouvé un fils pour succéder à son père, à la mort de ce dernier. Les filles, quand il y en avait et qu'elles se mariaient, recevaient en argent leur part de la succession paternelle, en sorte que les cinquante arpents de la *Gerbière* restaient dans la main d'un seul tenant. Les choses se passent ainsi dans bien des familles de cultivateurs. Mais, du reste, chez les Boccart, les enfants n'étaient jamais nombreux. Un fils et deux filles, c'était le plus ; quelquefois même, lorsque le premier-né était un garçon, la descendance s'arrêtait à cet unique rejeton. C'est ce qui était arrivé au dernier propriétaire, dont nous allons raconter l'histoire. La campagne de la *Gerbière*, il faut bien le dire aussi, n'était guère susceptible d'être partagée en plusieurs lots, enfermée qu'elle est entre deux ruisseaux comme dans une presqu'île, et les terrains ne se prêtant pas à une division de parts égales, sur lesquelles d'ailleurs il eût fallu bâtir.

Le territoire de la commune de Reversin est très mouvementé. Ce sont des hauts et des bas, des pentes et contre-pentes au fond desquelles coulent des ruisseaux venant de la montagne voisine. On dirait que la nature s'est plu, dans les révolutions qu'elle y a subies, à soulever ces terrains pour les former en mamelons qui laissent entre eux des dépressions, des inégalités singulières et d'une déclivité parfois rapide, surtout vers les ruisseaux. De tout cela résulte un ensemble pittoresque, agréable aux yeux, mais d'une culture moins facile que lorsque le sol est uni en plaine ou formé de plateaux largement étendus.

Le village est bâti sur une colline, d'où la vue est remarquable. Il y a des bois dans le voisinage, des champs, des prairies tout autour, et

de bonnes vignes sur les coteaux exposés au soleil.

La propriété des Boccart représente en petit le territoire de la commune. On y trouve, élevé là naturellement à l'époque de la formation de cette contrée, un monticule boisé, sorte d'observatoire qui fut peut-être fortifié dans le moyen âge ou même plus anciennement, pour défendre la localité contre les bandes pillardes qui parcouraient le pays de temps en temps. La maison est appuyée au monticule. Sur le devant s'étend une prairie en pente peu régulière, comme tout le reste des terrains environnants.

À l'époque où commence le récit qui va suivre, la famille Boccart se composait du père et de la mère, d'une sœur de celle-ci, vieille fille ayant dépassé la cinquantaine, et du fils unique, Marc-Henri, portant le même nom que son père, son grand-père et son bisaïeul. Tous ces Boccart s'appelaient Marc-Henri. Dans le village, on employait rarement le nom de famille pour les désigner, les deux prénoms étant suffisants. Si, par exemple, on demandait à un ouvrier partant pour la Gerbière où il allait travailler, il répondait simplement: « Chez Marc-Henri. » Ces deux noms de baptême n'en faisaient qu'un seul, tant on les accolait en prononçant *Marcanri*.

Un signe particulier aux hommes de cette famille, c'est qu'ils étaient de bonne heure atteints de calvitie. À quarante ans, le père Marc-Henri actuel avait déjà le sommet du crâne dépourvu de cheveux, comme s'il eût été tonsuré; quelques années plus tard il ne lui en restait qu'une lisière qui, partant des tempes, formait un demi-cercle d'une oreille à l'autre. C'était pourtant une race solide, fortement terrienne et assez intelligente, malgré une écorce rude et l'air plutôt commun que distingué. De taille moyenne, les Marc-Henri Boccart étaient bien membrés, la barbe épaisse et les yeux noirs. La mère, grande femme à la démarche lente, louchait d'un œil. Tout au rebours de son mari, elle avait la tête bien fournie de cheveux d'un blond fauve, couleur qui ne change guère en vieillissant. Sauf cet œil un peu de travers, elle avait dû être assez belle à l'époque de son mariage. Mais, comme la plupart des femmes de paysans, elle s'était vite négligée dans sa mise; et si elle employait beaucoup d'eau dans ses marmites, elle en usait peu pour elle-même. Vivant à quelque distance du village et ne voyant guère que sa sœur, elle gardait parfois son bonnet de nuit aussi bien le jour que dans sa chambre à coucher. Sa sœur, au contraire, était toujours tirée à quatre épingles, serrant sa longue taille dans un corset, se tenant tout le jour tête nue, bien que ses cheveux eussent grisonné, ce qui leur donnait une teinte plombée assez agréable. La tante Alphonsine avait été en France pendant quelque temps, puis ensuite en Allemagne et en Angleterre comme

première bonne ou gouvernante. Elle en avait rapporté le titre d'institutrice, que les gens de Reversin lui donnaient volontiers sans exiger la production d'un diplôme. Sa petite fortune était en bonnes rentes. Chez son beau-frère Marc-Henri, elle payait une pension modique, dont le total ne s'élevait guère qu'à la moitié de son revenu annuel. On lui avait donné la meilleure chambre de la maison, celle d'où l'on apercevait un coin du lac et un gros morceau du Mont-Blanc. Son héritage irait naturellement à son neveu Boccart, si la mère de celui-ci mourait avant elle. Marc-Henri le fils parlait l'allemand des bords du lac de Zurich, et sa tante celui de Nuremberg, outre l'anglais. La mère Boccart se nommait Etiennette, dont son mari faisait *Tiennette*. C'était plus court. Il supprimait aussi la première syllabe du nom de l'ancienne institutrice, ce qui exaspérait celle-ci, surtout devant les étrangers. S'entendre appeler *Phonsine* par son beau-frère, c'était dégoûtant. Le marquis de Landworshire, dont elle avait élevé les enfants de cinq à huit ans et auxquels elle enseignait le français appris à l'école de son village et perfectionné à Orléans, ne s'adressait à elle qu'en lui disant miss Alphonsina ; et le baron major de Merkamert, dans sa résidence de Schauenherzgefiirt, ajoutait une délicatesse de plus en l'appelant Fräulein Lovat. Lovat était le nom de famille des deux sœurs. — La tante Alphonsine ne travaillait pas à la campagne, à moins que, pour rendre service, elle n'eût pris un râteau et donné un coup de main aux faneurs, en prévision d'une averse. Pour rien au monde elle n'eût consenti à s'occuper des vignes, et encore moins à ramasser les pommes de terre sur le champ. Il fallait trop se baisser ; cela porte le sang à la tête et fait mal aux reins ; puis le contact de la paille humide, ou celui de la terre attachée aux tubercules, procurait à M<sup>lle</sup> Alphonsine des gerçures aux mains et en rendait la peau rêche. D'ailleurs, payant une pension à son beau-frère, elle n'était point tenue de payer encore de sa personne sous les rayons d'un soleil ardent ou à l'influence de l'humidité.

À vingt-six ans, le fils Boccart était un joli garçon portant moustache brune, ayant bonne mine et possédant, outre son allemand zuricois, une instruction primaire suffisante. À Aussersihl, il avait appris à fumer et à boire de la bière. Les deux choses, d'ordinaire, vont ensemble un peu partout, mais spécialement dans les pays de langue allemande. Dans nos villages, il y a trente ans, la bière n'était pas une boisson populaire comme elle l'est aujourd'hui. On ne voyait pas, chaque samedi, des chars circuler dans les campagnes et s'arrêter devant tous les cabarets, devant toutes les gargotes et même à la porte de maisons particulières, pour y offrir les tonnelets colportés du matin au soir. C'est un progrès de notre temps, qui

réalise aussi celui de l'eau-de-vie, de l'absinthe, du bitter et d'autres alcools dont l'usage immodéré empoisonne les buveurs et fournit une génération rachitique. Si la bière était toujours fraîche, passe encore! Elle est moins excitante que le vin. Mais quand elle est aigrie, échauffée, ou qu'elle contient peut-être des ingrédients sales et malsains, c'est alors une boisson détestable, qu'on ose à peine jeter dans le manger des porcs.

Le jour où cette histoire commence, Marc-Henri Boccart fils venait de se marier. À cette occasion, il y avait eu grande réception à la Gerbière. La jeune femme était d'un village demi-montagneux, situé dans la partie nord-ouest du canton. La vigne en est bannie, à moins qu'un cep chétif n'essaie, par-ci par-là, de grimper contre un mur exposé au midi. Le père d'Emma Chabaut, devenue Emma Boccart, y possédait une maison et des terrains, ainsi que neuf enfants, dont sept filles et deux garçons. Les Boccart père et fils avaient fait la connaissance de cette famille en allant à la foire de Saint-Bride, pour y acheter une paire de bœufs. Le père Chabaut, qui leur vendit les siens, amena les Boccart chez lui et leur fit honnêtement. Emma, l'aînée des enfants, les servit si bien à table et se montra si gentille, que les Boccart la trouvèrent tout à fait charmante. Et comme elle était en même temps très jolie, Marc-Henri fils en garda une impression qui ne fit que grandir. Il retourna plusieurs fois à Saint-Bride pour la voir et obtint finalement l'autorisation de la demander en mariage.

— Elle n'aura pas un sou vaillant, avait dit le père Marc-Henri, car Benjamin Chabaut est incapable de doter ses filles, quand même il a une dizaine de bêtes dans son écurie. Mais puisque tu es coiffé à ce point de son aînée, il faut que ça finisse par un mariage. Va donc faire ta demande. — N'est-ce pas aussi ton avis, Tiennette?

— C'est bien clair, répondit la mère; mais si vous n'étiez pas allés chez le père Chabaut quand il vous a vendu ses bœufs, vous n'auriez pas fait la connaissance de cette Emma; et Marc-Henri aurait pu épouser une tout aussi charmante fille, qui pouvait lui apporter trente à quarante mille francs. Cela serait bien venu pour payer ce qu'on doit encore à tes deux sœurs.

— Ce n'est pas l'argent qui donne le bonheur, mère, tu le sais bien, dit le fils. Ainsi, laissez-moi faire comme je l'entends. Il n'y a pas une fille au monde aussi charmante qu'Emma Chabaut.

— Ah! que tu es simple! reprit la mère. Mais va la demander. Pardine, je ne veux pas t'empêcher de l'épouser. Je serai bien aise qu'on ait quelqu'un pour faire l'ouvrage des vignes et le gros du ménage. On se passera d'une effeuilleuse, quand tu seras marié.

En ce moment la tante Alphonsine vint à la cuisine où avait lieu

l'entretien. Elle en avait flairé quelque chose.

— Vous faites bien de venir, belle-sœur Phonsine, dit le père. Nous causons là de ce qui préoccupe votre neveu, et nous disions qu'il faut le laisser agir à son idée. Qu'en pensez-vous ? Il ne fait que soupirer après l'Emma Chabaut.

— Je pense, en premier lieu, beau-frère, que vous n'avez pas besoin de dire *l'Emma*. Pourquoi ne pas prononcer simplement *Emma* ? L'article que vous placez devant le nom propre, est une superfluité, une faute de langage. Ensuite, je vous ferai observer, pour la centième fois, que je ne m'appelle pas Phonsine, mais Alphonsine.

— Pardon et fais excuse, belle-sœur. Ça me sort de la bouche sans que je m'en aperçoive.

— Eh bien, remarquez-le, cela vaudra beaucoup mieux et vous me ferez plaisir. Quant à la question principale, je suis tout à fait de l'avis que mon neveu fera bien d'obtenir, s'il le peut, cette jeune fille. Sa figure me plaît, du moins, si j'en juge d'après le daguerréotype que Marc nous a montré. Elle a une expression candide et gaie en même temps. Je la crois douée d'une belle âme. Enfin, sur ces choses-là, je partage la manière de voir de feu M. le baron major de Merkamert, qui pensait qu'on ne doit pas contrarier une inclination, si d'ailleurs la personne est convenable et d'un bon caractère.

— Tu la verras, ma tante, et je suis sûre qu'elle te plaira, dit le garçon.

— A-t-elle un bon accent ? Dans la montagne, à Saint-Bride, en particulier, on conserve de singulières intonations. Comme dans le canton de Neuchâtel, qui n'en est pas très éloigné, on prononce un grand nombre de mots d'une manière défectueuse, qui fait mal à entendre. Au reste, l'accent des gens de Reversin n'est certes pas meilleur, dit-elle en regardant son beau-frère. Enfin, et ceci est d'une tout autre importance, est-ce que la santé de M<sup>lle</sup> Chabaut ne laisse rien à désirer ? On voit maintenant tant de jeunes filles anémiques. A-t-elle reçu une bonne éducation, des principes d'ordre et d'économie ?

— Elle n'a aucun défaut, dit avec feu l'amoureux Marc-Henri.

— Ceci, mon neveu, est une exagération qu'on peut te permettre.

— Oui, dit le père, il en reviendra plus tard. C'est comme moi quand je faisais la cour à la Tiennette ; je croyais qu'elle n'avait jamais un moment de mauvaise humeur.

— Oh ! bien, moi, reprit vite la mère, j'ai vu tout de suite que tu étais un homme emporté et un têtù.

— Il ne s'agit pas de ça pour la minute. Voyons ; que demandiez-vous, belle-sœur ? Si l'Emma Chabaut a une bonne santé ? Oui, je

crois qu'elle se porte bien à l'ordinaire et que, sur ce point, on ne peut demander mieux. Elle a un beau teint, les mains fermes et douces, point sujettes aux *crevasses*, et elle est toujours en cheveux, comme vous. Elle se tient bien, marche légèrement sans traîner les pieds. Le cou est rond, sans apparence de goitre. Oui, c'est un beau corps, une jolie femme. Mais la pauvre fille n'aura rien de plus qu'un trousseau. Il faut qu'il soit au moins convenable. Va donc, fit-il en s'adressant à son fils. Voilà dix napoléons que tu lui remettras comme cadeau de notre part, quand vous aurez terminé l'affaire.

Et Marc-Henri était allé. Et *l'affaire* avait été conclue, le jeune homme plaisant aussi à la fille et aux parents. Il était fils unique d'un bon propriétaire et avait une tante rentière, dont la fortune lui reviendrait. C'était une position très convenable à tous égards ; mais ce qui avait surtout décidé les père et mère Chabaut, c'était l'air honnête et bon enfant de Marc-Henri Boccart. Puis il ne manquait pas non plus d'intelligence et s'exprimait avec facilité.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la noce avait eu lieu à la Gerbière. Les époux restaient simplement chez eux, au lieu d'aller faire un voyage, comme cela est de mode aujourd'hui. Il y a trente ans, les nouveaux mariés ne songeaient point à courir le monde. À la campagne, on tenait table ouverte dans la maison pendant trois jours ; on se promenait en char un après-midi dans les villages de la contrée, et bientôt tout rentrait dans l'ornière habituelle.

À la Gerbière, pour le mariage de Marc-Henri Boccart avec Emma Chabaut, il y eut des dîners et des goûters où l'on invita les parents des deux familles et les connaissances du village avec lesquelles on soutenait des relations. En robe de soie à reflets mordorés, la tante Alphonsine faisait les honneurs mieux que sa sœur Tiennette, celle-ci étant d'ailleurs occupée à surveiller les opérations d'une cuisinière engagée pour la circonstance, et à lui fournir les choses nécessaires à la confection des mets qu'on voulait offrir. Toute la marmaille des Chabaut vint passer une journée chez la sœur Emma, les filles courant dans l'herbe, pendant que les deux garçons exploitaient les ruisseaux, dans le but d'y piquer des truites avec une fourchette de fer, bien que ce fût une chose défendue, ce que du reste ils ignoraient.

Tout cela eut lieu du jeudi au samedi de la dernière semaine de mai, en 1850. Il n'y avait point encore de chemin de fer dans notre pays. On était en pleine rénovation fédérale depuis 1848.

Chez les Boccart on s'occupait peu de politique. Les deux hommes avaient pourtant acclamé la révolution vaudoise de 1845, par haine des jésuites, et croyant sincèrement que les radicaux de cette époque n'avaient d'autre but que celui d'en débarrasser la Suisse. Comme les

*trente-deux mille*, Marc-Henri le père et son fils avaient signé la fameuse pétition, au grand chagrin de la tante Alphonsine, qui l'apprit en Angleterre et n'était point pour les insurrections, quels qu'en fussent d'ailleurs les motifs.

À la fin de mai, on commence à couper les fourrages artificiels. Les esparcettes sont fleuries ; les trèfles appellent aussi la faux. Les vignes sont au moment de l'effeuillage. Et comme toutes les femmes ont dû faire la grosse lessive du linge d'hiver, sauf pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, parce que cela fait mourir dans l'année, l'ouvrage n'a pas manqué durant le mois de mai. En juin, il faudra être aux vignes, aux foins, si bien qu'à la Gerbière, comme partout à la plaine et sur les coteaux, on travaillera du matin au soir. Emma Boccart aura son apprentissage d'effeuilleuse à faire, pendant que sa belle-mère préparera les repas et que la tante Alphonsine restera dans sa chambre, ou viendra s'établir avec sa broderie et ses laines au sommet du monticule, sous les vieux arbres dont le feuillage la garantira des rayons trop ardents du soleil.

## CHAPITRE II



Emma Boccart était habituée à se lever de bonne heure. Chez ses parents, c'était elle qui balayait la cuisine, allumait le feu et préparait le déjeuner pour toute la famille, pendant que son père et l'aîné des garçons soignaient le bétail à l'écurie. À la Gerbière, dans sa nouvelle position de jeune femme, elle sut, dès les premiers jours, conserver cette précieuse habitude du lever matin. L'air frais et pur qu'on respire avant que le soleil soit au-dessus de l'horizon et que tous les insectes bourdonnent, fortifie les poumons et renouvelle en quelque sorte le jeu de la respiration. Il y a comme une jeunesse de la nature qui se communique à la vie de l'homme et lui donne l'entrain nécessaire pour le travail. Les membres reposés par le sommeil sont souples et dispos; l'esprit même reçoit des idées plus fraîches et plus éveillées, que lorsqu'il s'est dépensé durant toute une journée au bruit du monde et dans l'atmosphère des mille vanités ou des tristesses qu'on y rencontre. Heureux celui qui peut se mettre d'accord avec la loi de la lumière! Il ne fait pas de la nuit le jour et du jour la nuit.

À cet égard, comme à beaucoup d'autres, les villes, les grands rassemblements humains sont en contradiction avec la vie normale de l'homme sur la terre. Et si les centres peuplés sont des foyers d'où rayonnent les sciences, où les arts se perfectionnent, où la direction politique est donnée au monde civilisé, d'autre part, les capitales dont la population se compte par millions d'existences humaines, renferment aussi en proportion le plus d'êtres bornés, de cerveaux malades, de crimes cachés, d'horreurs permanentes et de vices communs.

Le premier dimanche de la jeune femme, trois jours après son mariage, la trouva debout en même temps que son mari, qui s'était levé avant cinq heures du matin. Il est vrai qu'ils dormaient déjà au moment où l'on se prépare pour une soirée ou pour un bal, à Paris,



même à Genève qui n'est point une si grande ville. Nos jeunes époux se reposaient en bienheureux, alors que les voitures roulaient dans les rues ou stationnaient à la porte des hôtels. On a beau dire, — et Victor Hugo peut comparer son Paris au cerveau du monde, je ne m'y oppose point, — mais vive le sommeil du soir après une journée de travail ! Je sais que tous ne le peuvent pas et surtout ne l'aiment pas. Il faut laisser à chacun sa liberté et le genre de vie qu'il préfère.

C'est ainsi qu'à la Gerbière, on laissait la tante Alphonsine dormir très tard. À l'ordinaire, il y avait longtemps que les hommes étaient aux champs et la mère Tiennette à son ménage, lorsque le grincement des contrevents d'une chambre annonçaient que l'ancienne institutrice ou première bonne était à sa toilette du matin. Le soleil inondait la campagne de ses feux ; la rosée avait disparu ; les poules avaient fait leurs œufs ; un grand quart de la journée était déjà passé à l'arrière de la vie. Mais aussi la tante ne se couchait guère avant minuit. Cette habitude lui était restée de son séjour dans les grandes maisons où elle n'avait à elle que la soirée, qu'elle allongeait autant que possible pour lire et travailler.

— Voilà Phonsine qui ouvre sa fenêtre, disait alors le père Boccart, assis sur l'herbe, occupé à manger du pain et du fromage qu'il arrosait de deux verres de son vin salvagnin. Je pense qu'elle a fait des rêves en anglais et en allemand. Neuf heures sonnent au village ; c'est bien le moment de prendre l'air !

Emma commença par mettre en ordre la cuisine, et une chambre au rez-de-chaussée où il n'y avait pas de lit. Ensuite elle alluma le feu, fit chauffer de l'eau, prit un livre et vint s'asseoir sur un banc placé devant la maison. Son mari allait et venait, menant la brouette ou passant de l'étable à la grange : ils se faisaient un signe de tête ou s'adressaient un mot tout plein de leur bonheur.

— Viens un moment vers moi, Marc, disait Emma. Comme j'aime ce bruit de l'eau dans les ruisseaux ! c'est si frais et l'air est délicieux : ne trouves-tu pas ?

— Oui. On entend chanter la huppe. Il fera chaud dans le milieu du jour.

— La huppe, est-ce l'oiseau qui fait hou-hou, houhou-hou ?

— Oui ; tiens, en voilà une dans le pré fauché. Regarde. Elle élève les plumes du sommet de la tête et nous écoute.

— Oh ! qu'elle est jolie ! Que mange-t-elle ?

— Des insectes mous, du frai de grenouilles dans la rigole. La voilà partie en voletant doucement. Elle a son nid dans un arbre creux au bord du ruisseau.

— Tu me le montreras ?

— Oui, ma chérie.

— À quelle heure va-t-on à l'église ?

— Aujourd'hui, c'est à dix heures.

— Tu viendras avec moi ?

— Oui, si je ne suis pas empêché. S'il me vient quelqu'un, la tante Alphonsine te conduira.

— J'espère bien que tu pourras m'accompagner.

— Adieu ; il faut que j'aïlle étriller les bœufs. Emma reprenait sa lecture ; puis sa pensée allait aussi chercher son père et sa mère, ses sœurs et ses frères, toute la couvée nombreuse qu'elle avait quittée pour toujours en prenant un autre nom et en venant vivre à la Gerbière. Elle ne pouvait s'empêcher de faire une comparaison entre les deux familles, comparaison qui n'était pas toujours à l'avantage des Boccart. Chez son père, une grande affection régnait entre tous. Les enfants cadets obéissaient aux aînés, et tous obéissaient à leurs parents. Ceux-ci étaient pieux, non à la nouvelle mode, qui consiste beaucoup à se rendre aux réunions religieuses, à se creuser l'esprit pour le meubler parfois d'idées singulières et baroques. Les père et mère Chabaut enseignaient à leurs enfants la crainte de Dieu, l'amour du bien et l'horreur du mal. En fait de croyances, ils s'en tenaient à la simplicité de l'Évangile. Pour eux, Jésus était celui qui vint de la part de Dieu, non pour condamner le monde, mais pour le sauver. Prier, travailler, être honnête et bon, tels étaient leurs principes, et chacun s'en trouvait bien.

À la Gerbière, au bout de trois jours, Emma avait déjà pu voir qu'un esprit assez différent se montrait dans sa nouvelle famille. Les deux hommes n'étaient pas toujours d'accord, et, dans un cas pareil, chacun des deux ne démordait pas de son opinion, même pour une chose de peu d'importance. Entre le mari et la femme, un mot de travers, un geste, un regard trahissait parfois un sentiment peu avouable, quand il n'était pas ouvertement mauvais. Toute bonne qu'elle était, la tante Alphonsine plaçait le doigt entre l'arbre et l'écorce, d'où elle le retirait avec une blessure pour son amour-propre. — À Saint-Bride, chez les Chabaut, le père rendait grâce avant de se mettre à table, et chaque matin après le déjeuner, on lisait deux versets de la Bible, suivis d'une courte application. À la Gerbière, on ne lisait rien et on ne prononçait aucune bénédiction, ni avant ni après les repas. On visait à une seule chose, savoir à faire produire de bonnes récoltes et à en tirer le meilleur profit. — À certains points de vue, Emma n'était pas sans inquiétude sur la vie qui lui serait faite à la Gerbière ; mais elle se tranquillisait en pensant à l'affection de son mari, et elle était bien décidée aussi à faire tout ce qui dépendrait

d'elle pour contenter ses beaux-parents, sans toutefois renoncer à son libre arbitre et à sa dignité. Comme elle pensait à cela, sa belle-mère, qui venait de se lever, l'aperçut et vint vers elle. Emma s'empressa de la saluer.

— Bonjour, mère, lui dit-elle. Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Voilà, c'est comme ça. Mon mari a la mauvaise habitude de ronfler en dormant et m'a plusieurs fois réveillée. Les gens qui ronflent comme lui sont insupportables. Vous vous êtes levée seulement trop tôt, car j'ai vu que la cuisine et la chambre sont déjà balayées, les meubles essuyés. Il n'est pas nécessaire non plus d'allumer le feu de si bonne heure ; cela fait brûler du bois inutilement. Demain, vous irez en vous levant effeuiller la vigne ; c'est moi qui ferai le ménage dans la maison. Allez-vous à l'église ?

— Oui, avec Marc et la tante.

Emma ne donnait que ce premier nom à son mari, pour éviter les confusions.

— Ah ! Marc devrait bien reporter au village tout ce qu'on y avait emprunté pour la noce. Il y a un panier plein de verres ; une hotte de bouteilles, des carafes, etc. Ça ne fait qu'*encoubler* ici. Quand même il n'irait pas au sermon aujourd'hui, le mal ne serait pas grand. Il y fera bien chaud vers les onze heures.

— Peut-être ; mais le village est si près ! Et puis, je tiens beaucoup à commencer notre vie en allant remercier Dieu ce premier dimanche.

— Vous pouvez le remercier tout aussi bien ici qu'à l'église. En effet, il n'y a pas beaucoup de filles, dans des familles nombreuses comme la vôtre, qui trouvent à se placer aussi bien que vous. Je comprends que vous soyez reconnaissante d'un tel avantage.

— Oui, mère, je le suis, croyez-le bien. J'aime mon mari et lui aussi m'aime. Sans cet amour nous ne nous serions pas unis. Mais je vous assure que j'étais heureuse aussi dans ma famille.

— Sans doute ; je ne vous dis pas le contraire ; mais ce n'est pourtant pas la même chose. Ici, vous serez dans l'aisance, et Marc finira par posséder tout ce que nous avons. Il aura aussi la fortune de sa tante, après moi, si ma sœur meurt la première.

— Pourvu que nous ayons la santé, la crainte de Dieu et le désir de remplir notre tâche, dit résolument la jeune femme, nous serons assez riches.

— Vous ne penserez pas toujours comme cela, ma chère. En attendant, je vais faire le café. C'est ennuyeux que ma sœur ne puisse pas se dématiner un peu, pour déjeuner avec nous. Mais il lui faut son thé, son bête de thé d'Angleterre, au lieu de notre café, qui est bien meilleur et plus nourrissant. Puisque c'est son goût, on ne la contrarie pas.

C'est d'ailleurs dans ses conditions. Elle fournit son thé, pour lequel on met à part un petit pot de lait, dont elle prend le dessus. Elle boit ça sans sucre. On donne le dessous du lait à la chatte, avec du pain dedans. Ma foi, ce n'est pas pour le cacher, mais je suis bien contente qu'on en ait fini avec toutes ces invitations. Ça m'irritait les nerfs. À propos, vous ferez bien de recommander à votre mari de renoncer à son habitude d'aller au village le dimanche au soir. Ils sont par là quelques-uns, entre autres Léon Farbex, qui cherchent à l'entraîner au cabaret; et Marc-Henri ne sait pas leur résister. Il faudra l'engager à rester à la maison.

— Oh! oui; il m'a dit que nous irions souvent nous promener dans les environs, pour nous reposer et me les faire connaître.

— Se promener! fit la belle-mère avec un haussement d'épaules, c'est bon pour les messieurs et les dames des pensions: les paysans comme nous n'ont guère le temps de se promener.

Ayant terminé de cette manière un premier entretien matinal avec sa belle-fille, la mère Tiennette rentra dans sa cuisine où le coquemar était déjà en ébullition. Emma se rassit et reprit son livre. À peine avait-elle lu dix lignes, que son beau-père vint à la rue, un bonnet de coton sur son crâne lisse, le cou sans cravate, une chemise et un pantalon pour tous vêtements.

— Oh! vous êtes déjà là! fit-il en venant vers sa belle-fille. Pour une épouse de trois jours, vous êtes matineuse. On peut vous en faire compliment. Ça va-t-il bien?

— Oui, père; et vous, avez-vous bien dormi?

— Comme une soupe à l'oignon. Ma femme prétend que j'ai ronflé et que je l'ai réveillée plus d'une fois; mais c'est une calomnie. Marc est-il levé depuis longtemps?

— Nous somme descendus un peu avant cinq heures.

— Bon, bon! Mais c'est trop matin pour vous, ma chère, quand il n'y a pas nécessité à sortir de son lit. Aujourd'hui dimanche, vous auriez pu y rester une bonne heure de plus. Les autres jours, c'est différent, surtout quand il fait beau temps et que l'ouvrage presse.

— La campagne est si belle et si fraîche le matin! Ce bon air fait du bien, ne trouvez-vous pas?

— Certainement. Vous voyez que je le respire à pleine poitrine. Mais la verdure serait bien plus belle si ces diables de hannetons<sup>1</sup> ne dévoiraient pas le feuillage des arbres. On ne comprend pas pourquoi une telle engeance a été créée, si ce n'est pour s'adonner au mal et détruire nos fruits, quand elle a déjà, pendant deux ans, rongé les

1 NdÉ: Sorte de coléoptère nuisible apparaissant au printemps et bouffant les récoltes.

racines des plantes dans nos prés. Le bon Dieu devrait bien trouver un moyen de détruire cette vermine.

— On dit chez nous, reprit Emma, qu'il ne faudrait pas détruire les taupes noires, parce qu'elles mangent les larves des hannetons dans la terre. Excepté au jardin, mon père n'en laisse point prendre dans ses champs et ses prés.

— Oui, je sais qu'on préconise cette nouvelle mode dans quelques communes ; mais les taupes aussi nous font du mal. Si les choses étaient en bon ordre sur la terre, on n'y verrait aucun animal nuisible à l'homme ; j'entends, nuisible à nous autres cultivateurs.

— La Bible nous dit qu'à cause de la rébellion de l'homme, la terre a produit des ronces et des épines, c'est-à-dire les fruits du péché et de la désobéissance.

— Ta-ta-ta ! ma chère fille, ce sont là des choses auxquelles de plus savants que nous n'ont rien compris et n'ont vu que du feu. Il faut laisser tout ça dormir tranquille. On aurait mieux fait, je crois, de ne jamais lever ce lièvre, bien que ma belle-sœur Phonsine ait la rage de vouloir tout expliquer.

— Pourquoi l'appellez-vous *Phonsine* au lieu d'*Alphonsine* ? demanda Emma qui désirait ne pas entamer une discussion religieuse avec son beau-père.

— Pourquoi ? ce n'est pas bien difficile, répondit-il en baissant la voix et regardant du côté des contrevents encore fermés, c'est parce que c'est plus commode, et aussi pour la taquiner. Pour vous, ma chère, il n'y a pas moyen d'abrèger votre nom ; ainsi, vous pouvez être tranquille sur ce point. Voyons, je pense que Marc-Henri a trait les vaches. Il portera le lait au village, pendant que je finirai de gouverner les bêtes. Ne trouvez-vous pas que c'est joli à la Gerbière ?

— Ah ! je crois bien ! La vue était ravissante il y a une demi-heure, et elle est encore bien belle en ce moment.

— Ma foi, je ne vous cache pas que je suis content de vous voir ici. J'ai, le premier, conseillé à mon fils d'aller vous chercher à Saint-Bride. Mais pour que je sois complètement satisfait, il faudra me faire un beau présent, sur lequel je compte.

— Quoi donc ? dit la jeune femme en souriant, puis rougissant tout à coup : vous savez bien que je ne suis pas riche.

— Oh ! ce que je vous demande ne s'achète pas. Vous nous donnerez un beau garçon le printemps prochain, pour continuer la dynastie des Boccart à la Gerbière.

— Allons ! cria la mère en arrivant sur le seuil, venez donc déjeuner au lieu de babiller là comme des pies.

## CHAPITRE III



neuf heures du matin, la cloche de l'église appelait au culte public les habitants de Reversin. C'est une belle harmonie que celle des cloches dans nos villages; elle éveille chez l'homme pieux le sentiment de sa dépendance de l'Être éternel auquel il doit la vie et tout ce qu'il possède; elle lui rappelle que la terre n'est pas tout pour lui, mais qu'il a aussi une patrie céleste, où son âme doit s'élever en quittant ce monde. Le corps meurt à cause du péché, mais l'esprit est vivant à cause de la justice de Celui qui a tout accompli. L'animal domestique va, le dimanche matin, boire à la fontaine comme les autres jours, après quoi il retourne à son écurie. Créature douée d'un esprit immortel, l'homme comprend qu'il est de la race de Dieu; il vient se désaltérer à la source de la vie, et il retourne ensuite chez lui, rafraîchi et fortifié. La bête ne comprend que la vie matérielle. Manger, boire, dormir, reproduire son espèce, et finir; c'est là toute son existence.

À la Gerbière, il n'y avait guère que la tante Alphonsine et le fils Marc-Henri, qui allassent un peu régulièrement au culte public. La mère Tiennette s'en dispensait cinquante fois sur les cinquante-deux dimanches de l'année, et son mari à peu près aussi souvent. La femme avait toujours quelque chose à faire quand il aurait fallu se préparer; la cloche d'appel avait beau se faire entendre, on ne l'écoutait pas. Marc-Henri le père prétendait qu'on ne pouvait laisser la maison sans un homme pour la garder, et que, d'ailleurs, il dormait pendant le sermon du ministre. Enfin, il n'était pas rasé. Au lieu donc d'accompagner sa belle-sœur et son fils à l'église, il se tenait, en été, devant chez lui, ou bien il faisait un tour dans la campagne, examinant où l'ouvrage pressait le plus. Il venait aussi au bord du chemin limitant son domaine, et y causait avec les passants. Durant six mois, il ne mettait pour tout vêtement qu'un pantalon et une forte chemise de toile de chanvre, sur laquelle des bretelles de cuir se croisaient

derrière le dos. Le père Marc-Henri était ventru, la tête grosse, charnue, et malgré cela très actif. En hiver, il portait un tricot de laine, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Pour lui, son domaine était à peu près le monde entier, monde matériel et visible, royaume où il trônait en monarque absolu. Emma Boccart, en toilette simple et de bon goût, un petit chapeau sur ses tresses noires, fut prête la première. Sa chambre mise en ordre, les contrevents demi-fermés, elle descendit à la cuisine, où elle trouva son mari, mettant les bouteilles vides dans une hotte, pendant que sa mère emplissait de verres un grand panier.

— Ma mère, dit-il à Emma, veut que je reporte ces bouteilles et ces verres au village ; ça m'embête joliment ; mais pour avoir la paix il faut se soumettre.

— La belle soumission ! fit la mère. N'est-ce pas pour ta noce qu'on a emprunté tout cela ? Et n'est-il pas naturel qu'on le rende le plus tôt possible, pour nous en débarrasser ?

— On aurait pu faire cela un autre moment, objecta faiblement la jeune femme. J'irai demain, si l'on veut.

— Et quand, je vous prie ? Retourner aujourd'hui au village avant midi, ça ne se peut pas ; le soir, ce n'est pas convenable, et demain on sera trop occupé.

— C'est assez expliqué, dit Marc.

Puis, levant la hotte sur une table, il passa les bras dans les cordons et la prit ainsi sur son dos.

— Je porterai le panier, dit Emma.

— Non, ma chère ; je ne veux pas qu'on te voie aller à l'église avec une charge au bras. Ces verres sont d'ailleurs pesants. Je puis tout prendre. Allons seulement.

À la rue, la tante attendait les deux jeunes mariés.

— Comment ! dit-elle à son neveu, aujourd'hui, dimanche, tu ne crains pas de scandaliser les gens pieux ! Que pensera-t-on de nous en te voyant porter une pareille charge au moment de se rendre à l'église ? Emma, vous n'auriez pas dû permettre à votre mari de faire cela ce matin.

— J'ai offert de reporter le tout demain, ma tante. La mère dit que ce ne sera pas possible. Je regrette aussi que Marc ait cet embarras.

— Allons seulement, reprit le porteur ; nous serons au village dans quelques minutes.

— Vois-tu, mon neveu, continua la tante lorsqu'ils furent au chemin, tu ne devrais pas consentir à des choses pareilles.

— Oui, c'est facile à dire ; je ne tiens pas à être disputé du matin au soir. Ce que ma mère veut, elle le veut.

La tante changea de sujet.

— Vous avez une jolie robe, Emma ; est-ce vous qui l'avez faite ?

— Pas complètement ; la couturière y a travaillé.

— Elle vous va bien ; la taille, toutefois, pourrait être un peu plus longue ; la robe n'en irait que mieux.

Puis, pour appuyer son dire d'une démonstration, M<sup>lle</sup> Alphonsine écarta les deux pointes de son châle et laissa bien voir sa taille, sur laquelle descendait jusqu'à la ceinture une chaîne d'or en boucles plates, dont l'anneau supérieur retenait une montre émaillée, du même métal. Plus haut brillait un camée servant de broche.

— Tu t'es faite bien belle aujourd'hui, lui dit son neveu.

— Mais non ; c'est la robe que je mets les dimanches ordinaires, avec mon camée et ma montre. La broche, achetée à Naples, m'a été donnée par la baronne de Merkamert-de Engen, et la montre est un cadeau de la marquise de Landsworshire.

Ils arrivèrent bientôt à l'entrée du village. Là, Marc-Henri se dirigea du côté de l'auberge, et les deux femmes prirent le chemin du temple. Comme il ressortait du cabaret, où il laissait sa hotte vide et son panier, il rencontra Léon Farbex.

— Où vas-tu ? lui demanda ce dernier.

— Rejoindre ma femme et ma tante à l'église.

— Je viens de les voir passer. Il est certain, mon cher, que tu es un homme heureux, car tu as bien la plus jolie femme de ce coin de pays, et aussi la plus grande tante. Mais que veux-tu donc aller faire au sermon ? C'est du temps perdu. Allons plutôt nous asseoir à la chambre à boire, où nous causerons un peu tout en prenant un verre. Le ministre prêchera tout aussi bien sans nous. Il faut savoir se mettre au-dessus du vulgaire. Ce n'est pas avec des sermons et des psaumes qu'on peut construire le temple de la Sagesse. Allons, viens.

— Non ; j'ai dit que j'irais à l'église : j'y vais. J'ai rapporté ici des bouteilles et des verres.

— As-tu peur qu'on te prenne ton *épouse* ? Tu peux bien la laisser seule pendant une heure.

— Non, non. Adieu.

— On se reverra ce soir ?

Marc-Henri ne répondit pas ; il entra au temple comme le pasteur terminait la prière appelée : confession des péchés.

À la sortie, Emma fut l'objet de nombreux regards des hommes et des femmes. C'était la première fois qu'on la voyait à l'église de Reversin. Par sa simplicité, sa fraîcheur de jeunesse et sa bonne mine, ses yeux caressants, elle faisait un contraste frappant avec tante Alphonsine, dont le chapeau calèche anglaise encadrait ses



joues sèches et voilait un front sur lequel se montraient des plis déjà bien marqués.

Marc-Henri les laissa pour un moment suivre seules le chemin de la Gerbière, pendant qu'il allait reprendre sa hotte vide et son panier.

Farbex était attablé à l'auberge avec un homme d'environ quarante ans, nommé Dorlodot. Ils étaient seuls dans la chambre à boire, où ils causaient plutôt qu'ils ne buvaient. Cependant ils avaient devant eux un carafon encore demi-plein d'un vin qui dorait la paroi du verre. Dorlodot avait été municipal. Mis de côté aux élections communales, il s'était consolé de cet échec en devenant franc-maçon. Quoique plus jeune que lui, Farbex avait été un de ses parrains ; on le savait, bien que ce qui se passe chez les F. : M. :. doit être tenu secret par les membres de cette confrérie humanitaire.

Vendelin Dorlodot était d'un caractère très doux, possédant une certaine culture intellectuelle, mais doué d'un esprit bizarre, disposé au mysticisme symbolique, dont il jouissait beaucoup pour lui-même, et qui le portait à des essais de prosélytisme fort peu compris et pas mieux acceptés du prochain auquel il s'adressait à tout propos. Ayant le cœur tendre, il n'avait pu, chose singulière, toucher celui d'aucune jeune fille, et restait célibataire en attendant de rencontrer celle qui consentirait à partager sa vie et plus encore sans doute ses idées particulières. Son ménage était tenu par une vieille domestique d'une humeur absolument contraire à celle du maître qu'elle servait. Comme il louait son terrain, il ne faisait pas grand'chose de ses bras, et se bornait à dépenser ses petites rentes avec un ordre et une économie bien remarquables chez un homme aussi singulier.

— Eh ! dis donc, Marc-Henri ! cria Dorlodot en voyant ce dernier entrer dans le corridor de l'auberge, viens nous aider à finir ce vin. Il y en a juste un verre pour toi.

— Donnez un verre, Lisette, dit Farbex en frappant sur la table d'une manière qui fit sourire Dorlodot ; c'était probablement un signe maçonnique.

Marc-Henri, qui avait eu chaud en portant ses bouteilles et un peu froid au temple, entra vers eux et accepta le verre qu'on lui offrait. Il s'assit de côté, les jambes en dehors de la table.

— Eh bien, lui demanda Farbex, avez-vous eu un beau prêche ?

— Mais oui, pourquoi pas ?

— Parce que ça n'arrive pas tous les dimanches, dit Dorlodot. Pendant que vous étiez à l'église, nous avons, Farbex et moi, causé de la fraternité humaine, de cette lumière intérieure qui finira par éclairer tous les hommes et amènera la paix sur la terre. Ah ! ça, ami Marc-Henri, maintenant que tu es marié, heureux par conséquent, tu

vas t'associer avec nous pour travailler à la construction du seul véritable temple de la Sagesse, où tous les hommes, de toutes les religions, peuvent se rencontrer sous la direction et les ordres du Grand-Architecte qui nous a formés.

— Qu'est-ce que j'en aurais de plus? objecta Marc-Henri: pas grand'chose.

— Pas grand'chose! reprit Dorlodot avec animation: tu vas voir. — Puis sortant un tout petit livre de sa poche, portant, la date de 5811 et le nom d'un imprimeur de Genève, il lut le passage suivant:

*« Ô toi qui viens d'être initié aux leçons de la Sagesse! fils de la vertu et de l'amitié, prête à nos accents une oreille attentive, et que ton âme s'ouvre aux préceptes mâles de la Vérité. Nous t'enseignerons le chemin qui mène à la vie heureuse: nous t'apprendrons à plaire à ton Auteur et à développer avec énergie et succès tous les moyens que la Providence te confia pour te rendre utile aux hommes et goûter les charmes de la bienfaisance. » —*

Hein! mon ami Marc-Henri Boccart, dit Dorlodot en fermant son livre et le remettant soigneusement dans une poche de son paletot, avez-vous entendu quelque chose d'aussi beau, d'aussi humanitaire dans le temple d'où tu viens?

— Ce que vous venez de lire est bien pensé, répondit le jeune marié. À l'église nous avons eu une méditation sur un verset de la Bible.

— Quel verset? demanda Farbex.

— Attends un peu, que je me le remette: oui, c'est celui-ci: « La foi sans les œuvres est morte. »

— Beau et bon passage, dit Dorlodot. Il est de l'apôtre Jacques, qui a joliment rétorqué la thèse de saint Paul. Dire qu'on est sauvé par la foi, c'est absurde. Voici, sur ce sujet, ce que dit notre Règle maçonnique, fit-il en rouvrant son petit livre:

*« Annonce dans toutes tes actions une piété éclairée et active sans hypocrisie, sans fanatisme: le christianisme ne se borne pas à des vérités de spéculation; pratique tous les devoirs moraux qu'il enseigne, et tu seras heureux, tes contemporains te béniront et tu paraîtras sans trouble devant le trône de l'Éternel. L'Évangile est la base de nos obligations; si tu n'y croyais pas, tu cesserais d'être maçonn. »*

— Oui, ce n'est pas mal raisonné, reprit Marc-Henri en choquant son verre avec ceux des deux frères; mais n'avez-vous pas, dans votre maçonnerie, des mahométans, des Hindous, des philosophes qui repoussent formellement l'Évangile? Comment voulez-vous qu'ils en acceptent les devoirs? Ce n'est pas possible.

— On t'expliquera tout ça, mon cher ami. Il y a différents degrés dans l'Ordre; laisse-toi seulement éclairer et conduire quand tu seras entré.

— On assure aussi que vous vous occupez beaucoup de politique,

continua notre jeune homme.

— Les vrais maçons, dit Farbex, qui jusque-là avait laissé la parole à Dorlodot, les vrais maçons s'occupent de tout ce qui est beau, bon, grand et utile. Ils construisent le temple universel et sont les « fils de la Sagesse. » Rien de ce qui est humain ne leur est étranger.

— Eh bien, mes *très chers frères* constructeurs, dit Marc-Henri, à votre santé ! Pour le moment je me contente d'être heureux avec ma gentille femme. Je n'éprouve pas le moindre besoin de me joindre à votre loge, et je crois que vous auriez mieux fait de venir à l'église plutôt que de passer une heure ici, toi surtout, Farbex, qui es marié et père de famille. — Là-dessus, je vous remercie de votre verre de vin, et je retourne à la Gerbière.

— Tu viendras ce soir ; on jouera une partie, dit le vieux garçon.

— Je ne promets pas. Une fois qu'on est marié et qu'on aime sa femme, on ne va plus guère passer la soirée du dimanche au cabaret.

— Allons, joie te soit, mon cher ami, dit Farbex ; tu feras tes expériences, comme moi et bien d'autres. N'embrasse pas trop ta femme : un homme est un homme.

Marc-Henri ne répondit rien à ce propos. Quand il fut à la rue, à quelque distance du cabaret, Dorlodot dit à son compagnon :

— Ça n'empêche pas que ce doit être agréable de l'embrasser. Je voudrais bien avoir une jeune femme comme la sienne, au lieu de mon vieux dragon de servante, plus laide qu'un démon, et qui me fait de mauvais dîners.

## CHAPITRE IV



arc-Henri eut beau marcher vite, il ne put rejoindre sa femme et sa tante. Elles étaient arrivées à la maison avant même qu'il eût quitté les deux francs-maçons attablés à l'auberge. Entre quelques hommes, le temps passe vite à causer, et si ce sont des femmes, il s'envole peut-être encore plus rapidement.

La tante et la nièce n'avaient pas tardé non plus à entrer en conversation. Cheminant seules et côte à côte, elles n'avaient, au reste, rien de mieux à faire qu'à échanger leurs pensées et leurs impressions. Jusqu'à ce moment, depuis trois jours qu'Emma vivait sous le même toit que M<sup>lle</sup> Alphonsine, elle n'avait presque pas eu l'occasion de s'entretenir un peu intimement avec la sœur de sa belle-mère. Il y avait eu tant de gens à recevoir, tant d'allants et de venants, qu'elle avait dû se donner un peu à tous, sans trouver le loisir d'une conversation suivie avec une personne qui, sous une retenue digne et réfléchie, lui témoignait au moins du regard une bienveillante affection. L'une et l'autre avaient le sentiment que, malgré la différence de leur caractère, de leurs allures et même de leur langage, elles vivaient en bonne intelligence et se conviendraient mutuellement. À leur manière, toutes deux étaient pieuses. La foi chrétienne habitait certainement au fond de ces deux âmes, dont l'une arrivait au déclin de la vie sans en avoir eu l'épanouissement à l'âge où il se produit, et l'autre y faisait son entrée avec l'amour dans le cœur et la joie de la jeunesse. Elle est heureuse, la femme de vingt ans qui peut dire avec l'auteur du Cantique des Cantiques : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. »

Mais comment Emma Chabaut n'avait-elle pas compris tout de suite qu'en devenant la femme de Marc-Henri Boccart elle entrait dans un intérieur moral très différent de celui de sa propre famille ? C'est que, d'abord, l'amour que lui témoignait son fiancé avait été

partagé, et, une fois qu'on aime, tout semble facile dans la vie, tout paraît s'embellir. Les père et mère Boccart furent aimables avec elle, autant qu'ils surent le montrer. Plus prudente, se réservant d'examiner, la future tante ne se mit pas en avant. Le mariage fut vite décidé, vite accompli. Des deux parts on y mit une sorte de précipitation regrettable peut-être. Mais les jeunes gens s'aimaient, et c'était l'essentiel.

Comme donc les deux femmes venaient de dépasser la dernière maison du village, en retournant à la Gerbière, la tante Alphonsine ouvrit l'entretien.

— Avez-vous été satisfaite de la prédication ? demanda-t-elle.

— Oui, sans doute, ma tante. Je trouve qu'on doit toujours savoir gré à un prédicateur de la peine qu'il se donne, lors même qu'il n'a peut-être pas de talent. Pour ce qui me concerne, j'entre dans une église avec le désir de m'y recueillir devant Dieu, plus que pour y entendre les explications ou les exhortations d'un pasteur.

— C'est très bien, ma chère. Je me sens d'accord avec vous, et cela m'est agréable. La Parole de Dieu nous dit qu'il ne faut pas juger selon l'apparence. Mais s'il est une chose que j'aie de la peine à accepter en général, et particulièrement d'un homme chargé de l'enseignement en public, c'est un accent défectueux. Par exemple, pourquoi prononcer *réssuscité*, quand on doit dire *ressuscité* ? *déhors*, au lieu de la prononciation française *dehors* ? *Jamé*, au lieu de *jamais* avec un accent grave ? La syllabe pénultième des adverbess terminés en *ment* doit se prononcer *a* et non *an*. Cela n'est rien sans doute, et chacun de nous a des défauts de cet ordre ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour moi, c'est une souffrance lorsque j'entends estropier ainsi notre langue. Du haut de la chaire, ces défauts prennent un caractère beaucoup plus grave ; ils peuvent, jusqu'à un certain point, gêner une prédication, et, dans tous les cas, disposer les auditeurs à la distraction, même à l'impatience. Le pasteur que nous avons avant celui que nous venons d'entendre prononçait le mot *parole* comme si l'*o* était un *a*. La parole, disait-il ; c'était bien pénible à entendre, d'autant plus que cette expression revenait à tout moment dans ses discours.

— Je vous comprends, ma tante. Est-ce que je prononce mal certains mots ?

— Oui, mon enfant : vous dites aussi *déhors*, *mauvé*, à *coté* pour à *côté* ; *j'éte* au lieu de *j'étais* ; la *pé* pour la *paix*.

— Je ne m'en étais pas doutée. Maintenant que je le sais, je vous promets de me corriger. Reprenez-moi pour cela comme pour toute autre chose, lorsque vous me trouverez en faute.

— Si nous n'étions pas dans un chemin public, ma chère enfant, je

vous embrasserais pour ce que vous venez de me dire.

— Embrassez-moi seulement, dit Emma en riant et présentant sa joue rose. Qu'est-ce que cela fait, lors même qu'on nous verrait ?

La tante Alphonsine regarda bien aux environs, jusqu'au contour de la route, puis, ne voyant personne, elle donna deux bons baisers à sa nièce.

— Eh bien oui, reprit la tante après cette marque intime d'alliance sur un point qui avait à ses yeux une grande importance, j'ai pu arriver à donner un bon accent à mes élèves allemandes et anglaises ; il m'a fallu beaucoup travailler pour obtenir un tel résultat ; mais, quoi que j'aie essayé avec de grandes personnes, avec mon beau-frère en particulier, tout a été inutile.

— C'est sans doute pour badiner amicalement qu'il vous appelle *Phonsine*.

— Si c'est un badinage, il ferait beaucoup mieux de ne pas s'y livrer. Mais ne parlons plus d'accent bon ou mauvais, ni de noms estropiés. — Votre mari ne nous suit pas, dit-elle, regardant en arrière. Pourvu qu'il n'ait pas trouvé des amis au cabaret !

— Mais on ne va pas boire au cabaret pendant le culte public, je pense. Chez nous, à Saint-Bride, les établissements de boissons doivent être fermés le dimanche pendant qu'on est à l'église.

— Oh ! bien, ma chère, à Reversin ils sont ouverts dès le matin jusqu'à minuit, et même plus tard.

— Alors, c'est très mal fait. Je plains les pauvres femmes et les enfants de ces buveurs.

— Oui, car un homme qui prend l'habitude des cabarets, un homme qui s'enivre, devient l'esclave d'une terrible passion ; il se tue moralement et matériellement ; il rend sa famille malheureuse. Votre mari, ma chère nièce, n'est point un buveur ; je ne l'ai jamais vu hors de raison pour avoir trop pris de vin ; mais il a des amis ou plutôt des connaissances au village qui le retiennent avec eux à l'auberge, le dimanche au soir, après qu'ils ont passé une partie de l'après-midi à jouer aux quilles. Mon neveu est un bon garçon, intelligent à bien des égards ; mais il se laisse parfois entraîner plus loin qu'il ne faudrait. Maintenant qu'il est marié, vous le retiendrez auprès de vous et dans sa famille.

— Je pense, ma tante, qu'il préférera toujours l'affection de sa femme et de ses parents, la vie du cœur et de la famille, à l'agrément qu'un homme de son âge peut trouver au cabaret.

— Que Dieu le fasse, ma chère ! J'ai le bon espoir que votre influence sera bénie. — Il est aussi un point sur lequel je voudrais la voir s'exercer. À la Gerbière, comme on n'est pas sous les yeux de

chacun et que la police ne voit guère ce qu'on y fait, mon beau-frère profite de cette situation exceptionnelle pour travailler le dimanche, sans se gêner le moins du monde. Il rentre ses récoltes comme si le jour du repos ne devait pas être observé religieusement. Il ne va, pour ainsi dire, jamais à l'église ; ma sœur non plus, et ainsi ces pauvres parents ne vivent que d'une vie toute matérielle. Ils engourdissent leurs âmes dans les choses du temps présent, dans une animalité déplorable, dont je gémiss. Vous ferez donc bien, dès les premiers jours, de vous montrer ferme dans vos principes de femme chrétienne. Si vous cédiez, si vous n'affirmiez pas vos convictions, vous seriez bientôt dominée par un esprit qui n'a rien d'élevé et n'est souvent point d'accord avec l'Évangile.

— Je vous remercie, ma tante, de ce que vous venez de me dire. Peut-être que la différence de votre éducation, du milieu dans lequel vous avez longtemps vécu et de vos besoins intellectuels, vous fait juger la situation plus sévèrement qu'il ne faudrait. En tous cas, je suis sûre de l'amour de mon mari ; j'ai toute sa confiance, comme il a toute la mienne.

— Nous voici à l'entrée de la campagne : ne parlons plus du même sujet. Le long du ruisseau, dans ces fouillis d'arbres et de verdure, un pêcheur est peut-être blotti au bord de l'eau. Mon beau-frère s'y promène parfois aussi le dimanche, pour y respirer un air plus frais. Gros et gras comme il l'est, il a presque toujours trop chaud. Avant le mois de novembre, vous ne lui verrez jamais un habit, pas même un gilet sur le dos. Il ne supporte qu'un pantalon, suspendu à ses épaules par deux affreuses bretelles de cuir. S'il mettait au moins une blouse pour les cacher ! Il dit qu'il a bien souffert pendant les trois jours de la noce, parce qu'il devait forcément avoir un paletot.

Ainsi renseignée par sa tante, Emma Boccart monta dans sa chambre, le cœur un peu agité quoique sans trouble au fond. Mais le fait que Marc était resté en arrière et ne paraissait pas, même au chemin, l'inquiétait légèrement. La jeune femme éleva son regard en haut, et se sentit bientôt consolée, fortifiée. Elle se dit que, tout en voyant juste sans doute, jusqu'à un certain point, la tante devait considérer les choses plutôt par les mauvais côtés que par les bons ; que l'ancienne gouvernante se trouvait maintenant dans un milieu social très différent de celui où la plus grande partie de sa vie s'était écoulée, et qu'ainsi il n'était pas possible que ses appréciations fussent absolument impartiales. Sa manière un peu sentencieuse et didactique de s'exprimer, ses remarques sur les accents défectueux et jusqu'à sa tournure, tout cela devait aller sous les ongles du père Marc-Henri, assez moqueur de sa nature, et paysan de la plante des

pieds jusqu'au sommet de son crâne dépourvu de cheveux. La mère Boccart aussi était d'un caractère plutôt rechigneux qu'aimable, même avec sa sœur, en sorte que la tante Alphonsine allait souvent se heurter à des angles qu'elle aurait mieux fait d'éviter.

Pendant qu'Emma faisait ces réflexions, Marc arriva. Il jeta sa hotte devant la grange et apporta le panier vide à la cuisine, où sa mère pilait du légume vert pour le dîner. Elle le tapait avec un couteau à deux mains, sur une planche à hacher, comme cela se pratique lorsqu'on ne possède pas un mortier en marbre. Une éclaboussure d'épinards vint se plaquer sur le gilet de Marc.

— Bon ! dit-il, regarde un peu ce que tu viens de faire avec ta manie de taper sur ces *herbes*. Voilà mon gilet bien arrangé !

La mère prit un couteau de cuisine et racla la place verte, où la tache ne disparaissait pas.

— Tu diras à Emma de laver cela avec un peu de savon. Mais si tu étais revenu avec elle et la tante, ça ne serait pas arrivé. Où es-tu resté ? À l'auberge, bien sûr ?

— Il ne fallait pas m'y envoyer, chargé comme un âne, et je n'aurais pas eu besoin d'y retourner après le sermon pour prendre la hotte et le panier. L'aubergiste a dit que ce n'était pas du tout nécessaire de reporter tout cela aujourd'hui. — Où est Emma ?

— Dans sa chambre, où elle est montée il y a un moment. Dis-lui de venir mettre la table.

En deux sauts, Marc eut escaladé l'escalier.

— Je te cherche, ma chérie : j'avais déjà peur qu'on ne m'eût pris ma femme ou qu'elle ne se fût sauvée.

— Ni l'un ni l'autre, mon cher ami, dit-elle en lui rendant un baiser. Mais tu as une bien vilaine tache sur ton gilet. Où as-tu fait cela ?

— Parbleu ! c'est ma mère, qui m'a lancé un écu de cinq francs en épinards, comme j'entrais à la cuisine.

— Donne-moi vite ça, que je l'enlève.

Le gilet étant d'étoffe grise solide, Emma fit disparaître la tache en peu de temps. Pendant qu'elle y était occupée elle dit à Marc :

— Tu as été retenu au village ?

— Oui, il y avait à l'auberge deux amis qui m'ont appelé, et je suis resté un moment à causer avec eux. J'ai quasi-couru pour vous rejoindre ; mais il paraît que vous avez marché bien vite.

— Non, nous sommes venues, au contraire, lentement.

— J'ai vraiment cru n'être resté que deux minutes. Ma mère demande que tu mettes la table pour le dîner. Il faut que j'aille voir aussi ce qui se passe à l'écurie. Une des vaches doit faire le veau ces jours-ci. — Ah ! qu'on est pourtant heureux d'avoir une jolie et



gentille femme !

— Et un bon mari, qui n'aura jamais de secret pour elle, dit Emma en caressant d'un doux regard son bien-aimé.

— Mais ça va sans dire, ajouta Marc, à moins qu'il ne s'agisse de choses dont un homme ne peut parler, même à la plus aimée de toutes les femmes.

## CHAPITRE V



près le dîner, lorsque chacun se fut reposé pendant une heure, Marc proposa à sa femme de faire un tour dans la campagne en se promenant. C'était ce qu'Emma désirait aussi. Elle ne connaissait de la Gerbière que la vue générale, mais sans avoir été ailleurs que sur le monticule, où toute la noce avait grimpé trois jours auparavant. Bras dessus, bras dessous, voilà donc nos jeunes époux dans l'herbe fleurie, descendant une des nombreuses pentes qui se terminent à l'un des deux ruisseaux.

De sa fenêtre, où elle lisait un livre anglais, la tante Alphonsine les vit passer et s'éloigner peu à peu de la maison. Elle ferma les yeux, comme pour chasser cette image visible du bonheur de deux êtres qui s'aiment et n'ont plus que la même vie. À vingt ans, elle aussi avait connu l'amour. Un jeune homme de son village lui avait juré une affection éternelle ; il ne serait heureux, lui disait-il, que lorsqu'ils auraient uni leur sort pour toujours. Assez romanesque par caractère et comme on l'est à cet âge, Alphonsine Lovat répondit par le don de son cœur à ce langage passionné ; mais bientôt cette flamme passagère s'éteignit chez le garçon, qui se tourna vers une héritière et abandonna complètement l'objet de ses premiers feux. C'est alors qu'Alphonsine quitta son lieu de naissance, où elle ne rentra jamais. Elle fut presque trente ans absente du pays, et lorsqu'elle y revint, elle s'établit chez sa sœur, à la Gerbière, ayant 25 000 francs bien gagnés, et se félicitant d'avoir échappé aux pièges de son ancien adorateur. Néanmoins il lui était toujours resté, malgré les années, un vague sentiment de trouble amer, à la pensée d'avoir été trompée par celui qu'elle avait aimé. Ce qui lui était arrivé lui donnait des doutes sur la réalité des affections de cette nature ; et voilà pourquoi, dès la première occasion, elle avait dit à Emma les quelques mots rapportés plus haut. Elle s'en était fait un devoir envers les deux jeunes mariés.

Ceux-ci descendaient donc un sentier tracé dans les prés en fleur. Non loin d'une colline où la vigne attendait Emma en effeuilleuse, se trouvait une esparcette dont chaque hampe était visitée par des abeilles qui suçaient le nectar distillé au fond des calices. Ces millions de longues fleurs roses répandaient un doux parfum. Aussitôt que la graine prendrait sa forme à la base de l'épi, c'est-à-dire dans peu de jours, Marc et un ouvrier viendraient sabrer à grands coups de faux ce riche fourrage. — Un peu plus bas, c'était un champ de froment dont la bordée, de ce côté-là, venait affleurer le sentier. Parmi le blé et tranchant sur le vert des plantes, un pavot rouge, un bluet d'azur, une nielle violette, se montraient çà et là. C'était charmant à voir ; mais la présence de ces fleurs dans le champ indiquait, ou la pauvreté naturelle du sol, ou son épuisement à la suite de récoltes trop souvent répétées, ou enfin la négligence du cultivateur, qui sans doute n'avait pas épuré le semence au moyen d'un crible trieur. — Sur la droite, une plantation de pommes de terre déjà hautes appelaient un sarclage intelligent et rapide, pour enlever la mauvaise herbe qui poussait entre les lignes.

— Il faudra venir là demain, dit Marc, sans quoi nous n'en viendrons pas à bout plus tard, quand on sera aux foins.

— Je voudrais pouvoir t'aider.

— Pas possible, ma toute chérie ; tu auras déjà trop à faire à la vigne. Mais si tu te sentais fatiguée, tu me le dirais, et nous prendrions une ouvrière.

— Je ne crains pas la fatigue ; ce dont j'ai peur, c'est de ne pas faire assez bien le travail en question. Tu me montreras comment on s'y prend.

— Que tu es donc simple ! Au bout de deux minutes tu en sauras autant que la meilleure effeuilleuse.

Après avoir examiné un champ d'avoine et goûté quelques cerises qui rougissaient dans le feuillage d'un grand cerisier d'où s'échappèrent des merles noirs et un loriot jaune d'or, ils arrivèrent dans la région des fourrages naturels. La déclivité du terrain devenait plus rapide, à mesure que la pente se rapprochait du ruisseau coulant au bas. Dans ces prairies où jamais ne passe la charrue, on trouve des herbages savoureux mais non très fournis. Lorsqu'on les fauche, les andains peu épais se composent de graminées à feuille mince, de trèfle jaune venu d'aventure, de sauge rustique et, çà et là, d'une touffe d'esparcette indigène qui se ressème d'elle-même quand elle a fait son temps.

Pour descendre au bord du ruisseau, Emma se suspendit au bras de Marc, qui se cramponnait sur les talons de sa chaussure, afin de ne

pas glisser ou tomber. À dix pas du courant, ils s'assirent côte à côte sur le gazon, regardant bondir le flot rapide, arrêté un instant par un bloc de granit, et continuant ensuite sa course sur un lit de menu gravier, ou frottant ses ondes contre des affleurements de glaise polie.

— Que c'est joli, un ruisseau pareil ! dit Emma. À qui appartient celui-ci ? À ton père, je pense.

— Non, ma chère petite. Tous les ruisseaux, toutes les rivières de notre pays appartiennent à l'État. Nous avons la vue et la jouissance des deux nôtres, mais rien de plus ; nous ne pourrions ni en changer le cours, ni les arrêter, si la chose était possible. On raconte qu'un Rothschild quelconque, riche à centaines de millions, s'affligeait à la pensée de ne pouvoir posséder un ruisseau, un vrai ruisseau comme celui-ci par exemple, un courant d'eau qui fût à lui seul en toute propriété.

— Comme c'est singulier ! dit Emma.

En ce moment, elle indiqua du doigt un animal qui suivait le bord de l'eau, marchant avec précaution le long des arbres du rivage, les oreilles droite et sa longue queue traînant dans l'herbe.

— C'est un jeune renard, dit Marc. Ne bougeons pas ; il va passer devant nous.

De la grosseur d'un chien ordinaire de trois mois, le rusé fauve n'aperçut les deux époux que lorsqu'il fut devant la place où ils étaient assis. Il les regarda bien, montrant son museau pointu et noir, n'eut point l'air effrayé de leur présence et disparut bientôt dans les fouillis buissonneux dont le bord du ruisseau était garni plus bas.

— Qu'il était donc joli ! dit Emma. Je n'avais jamais vu de renard en liberté. À propos, Marc, tu sais l'allemand ; comment nomme-t-on le renard en cette langue ?

— *Fuchs*.

— Merci. Dis-moi, ne pourrais-tu pas m'apprendre l'allemand ? Je voudrais pouvoir le parler avec toi.

— Sans doute. Mais je ne sais que l'allemand zuricois, plus laid que le diable.

— Oh ! Marc, tu dis là un bien vilain mot. Est-ce que tu as l'habitude des jurements ?

— Ma foi, oui, de temps en temps ; mais sans y penser ; ça m'échappe comme l'eau qui coule dans la rivière.

— Eh bien, mon cher ami, il faut absolument nous corriger, toi de cette habitude, et moi, d'un mauvais accent que j'ai conservé jusqu'ici sans m'en douter.

— D'un mauvais accent ?

— Oui, il paraît que je prononce plusieurs mots assez mal pour que

la tante Alphonsine ait eu l'obligeance de me le faire remarquer, et je veux tâcher de me corriger de ce défaut.

— Toi, ma chérie, tu n'as pas un seul défaut. Chez nous autres hommes, ce n'est pas la même chose.

— Ne dis pas cela, Marc. N'est-ce pas, tu vas me promettre de ne plus jurer, de ne plus dire « mon Dieu, » par exemple, à propos de rien. C'est prendre en vain ce nom sacré.

— Je tâcherai d'y faire attention, pour te faire plaisir ; mais ces sortes de mots me sortent de la bouche avant que j'aie eu le temps d'y penser.

— Nous voilà d'accord. Embrasse-moi pour sceller notre promesse. Ici, personne ne peut nous voir.

Après avoir tendrement embrassé sa femme, Marc, qui lui avait pris une main, la porta aussi à ses lèvres. Puis il reprit :

— Je me suis donc arrêté un moment à l'auberge, après le sermon. Farbex et Dorlodot, qui avaient passé là une heure à causer, m'ont en quelque sorte forcé de prendre un verre de vin avec eux. Tu ne devineras jamais le conseil que l'un des deux m'a donné ?

— Non ; mais des hommes qui peuvent passer le temps au cabaret, pendant le culte public et à deux pas de l'église, ne sont pas placés de manière à donner un bon conseil.

— C'est bien ce que j'ai pensé. Aussi n'ai-je rien répondu à Farbex quand il m'a dit : N'embrasse pas trop ta femme.

— Ce Farbex est-il marié ?

— Sans doute ; il a déjà deux enfants.

— Je plains la femme d'un tel homme. Puisqu'il se permet un propos de ce genre en public, il doit en tenir de plus vilains encore dans d'autres occasions. J'espère que tu n'en feras pas ton ami.

— Oh ! voilà, nous sommes bien ensemble, sans être cependant très liés. J'ai compris pourquoi il me disait cela.

— Pourquoi donc ? fit Emma qui commençait à rougir.

— Parce que ce ne doit pas être agréable d'embrasser la *sienne*. Elle est d'une laideur repoussante et ordinairement sale.

— Alors, pourquoi l'a-t-il épousée ?

— Parce qu'elle était fille unique et qu'elle avait du bien.

— Il fait pourtant bon ménage avec elle ? dit encore Emma.

— Voilà, c'est comme ça.

— Et si je devenais laide, Marc, bien laide, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Toi, tu seras toujours la plus jolie de toutes les femmes.

— Crois-le, si cela te fait plaisir ; mais ne me le dis pas. Je ne suis déjà que trop vaniteuse. Dieu pourrait nous punir. À mon âge on peut

avoir une maladie qui vous défigure à tout jamais : la petite vérole, par exemple.

— Mais tu as été vaccinée ?

— Oui, sans doute. Mais on a vu des vaccinés prendre la petite vérole, d'autres maladies aussi, qui, se fixant à la peau, rendent une femme très laide.

— Ça ne t'arrivera pas. Du diable, si jamais pareil malheur nous tombe dessus !

— Prenons garde à nous, Marc. Voilà que tu prononces de nouveau un vilain mot que je n'aime pas. À ton âge, mon père avait aussi l'habitude des jurements, surtout avec les animaux domestiques. Il s'en est complètement corrigé dès qu'il a compris que c'était un défaut grave, un péché devant Dieu. Mais pour en revenir à M. Farbex, j'espère bien que tu te garderas de son influence. Maintenant que tu es marié, tu resteras avec moi le plus possible, surtout le dimanche. Nous irons nous promener ensemble comme aujourd'hui, quand il fera beau, et s'il fait laid, nous lirons de bons livres dans la maison.

— Je ne demande pas mieux ; mais je ne voudrais pourtant pas me singulariser, au point qu'on dise de moi au village : On ne voit plus Marc-Henri Boccart ; il est devenu *mômier*.

— Laissons dire les mauvaises langues, mon cher ami. Nous ne nous sommes pas mariés pour faire plaisir à tel ou tel, mais parce que nous nous aimons et que nous voulons être heureux en faisant notre devoir. L'autre homme qui était aussi au cabaret, comment se nomme-t-il ?

— Dorlodot. Il est grand franc-maçon. C'est assez rare qu'on le rencontre sans qu'il ait dans sa poche un tout petit livre, d'où il tire des citations humanitaires.

— Il ferait mieux d'avoir un Nouveau Testament, et de citer les paroles de Jésus-Christ. Mon père nous a expliqué un peu ce qu'il connaît de la franc-maçonnerie. C'est une société d'hommes de toutes les religions, qui s'associent dans le but de développer l'intelligence humaine et le principe de la solidarité entre tous. Mais il dit que, dans notre pays, on voit des francs-maçons désertier peu à peu le culte public et s'occuper beaucoup de politique. L'Évangile auquel ils font profession de croire, est, par le fait, souvent délaissé, pour faire place à des affirmations tout humaines. Voilà ce que dit mon père. Plus d'une fois, il a refusé d'entrer dans cette société secrète. J'espère bien que tu te contenteras d'être chrétien, mon cher ami, sans jamais devenir franc-maçon.

— Je n'ai pas la moindre envie d'entrer dans cette confrérie ; mais je serais curieux de voir une fois ce qui s'y passe. Dorlodot est beau-

coup plus âgé que moi ; il vit seul avec une vieille domestique. De temps en temps, il vient chez nous le dimanche. Il ne parle point mal et a toutes sortes d'idées singulières qu'il tire d'un livre et aussi de son propre fonds. Voilà quatre heures qui sonnent à l'horloge du village : il nous faut retourner à la maison. Ma mère aura fait le goûter, et c'est aussi le moment de donner du foin aux bêtes.

— Allons donc, dit Emma qui, se levant aussitôt, grimpa le talus rapide avec une agilité remarquable.

Quand ils furent de nouveau dans le sentier, ils avaient la montagne en face. Le Jura montrait ses grandes pentes vertes, rajeunies par un feuillage frais et luxuriant. Çà et là, sur les *replains* des premiers versants, brillaient de blanches maisons, au milieu de prairies et de champs en culture. Dans quelques-unes de ces hautes demeures, de riches citadins viennent passer la saison d'été ; dans d'autres, assez chétives, s'élèvent des familles de montagnards endurcis à tous les frimas. Plus haut encore, sur le couronnement des monts ou dans les vallées intérieures, sont les chalets autour desquels se groupent les vaches qui, matin et soir, viennent donner leur lait pour être transformé en beurre et en fromage. Dans le milieu du jour, lorsque la chaleur est ardente et les mouches impitoyables, le troupeau se réunit sur le point le plus élevé de l'alpage, où nul arbre n'a poussé ; et là debout, immobiles, serrées les unes contre les autres, les vaches attendent, en ruminant, le retour de la fraîcheur, pour descendre au pâturage et se disperser. Là-haut, les taons cruels ne se tiennent pas volontiers. Ils préfèrent les ombrages, d'où ils s'élancent sur le dos des génisses, sucent leur sang et déposent dans la peau, l'œuf qui plus tard éclora pour donner naissance au parasite allé dont les blessures sont parfois dangereuses.

Dans ce monde, toujours l'épine avec la rose, toujours le mal à côté du bien, toujours la lutte pour l'homme doué de la raison et de la conscience, toujours la prudence chez l'animal qui n'a que son instinct pour le guider.

## CHAPITRE VI



endant qu'ils prenaient en famille leur café de quatre heures, le père Marc-Henri dit à son fils qu'il fallait couper la jeune esparcette le lendemain, et pour cela se procurer un ouvrier qui vînt faire cet ouvrage avec eux.

— Tu iras au village, ajouta-t-il, demander à Giroud d'être là demain matin à quatre heures, avec sa faux *enchaplée*. Je m'occuperai des bêtes jusqu'à ton retour.

— Mais, objecta Marc, il me semble qu'il vaudrait mieux sarcler les pommes de terre, qui en ont un grand besoin, et laisser l'esparcette encore deux ou trois jours. Elle n'a pas achevé de fleurir.

— Non, reprit le père ; il vaut mieux prendre le fourrage avant qu'il soit dur. On peut d'ailleurs mener ensemble les deux choses ; aller au champ pendant que le foin séchera.

— Puisque c'est ton idée, reprit le fils, je ne veux pas te contrarier ; mais tu verras que ce ne sera pas facile d'être en même temps au four et au moulin.

— Fais toujours ce que je te dis et ne t'inquiète pas du reste. Il y a longtemps que je connais les ouvrages de la campagne. J'ai examiné tout ça pendant que vous vous promeniez au bord du ruisseau.

— Il me vient aussi une idée, père. Pour râteler après le char, quand le foin sera sec, il nous faut une femme. Si Emma est à la vigne, ma mère à la maison et la tante chez elle, comment cela ira-t-il ? Je crois que je vais demander aussi la Rose Pingoin pour effeuiller la vigne avec Emma, afin que ce soit vite fait et que ma femme puisse nous aider au pré.

— Eh bien, demande la Rose ; je ne m'y oppose pas.

— Tout ça ne me convient guère, dit la mère Tiennette. Notre ménage est déjà bien assez gros sans avoir encore à nourrir cette Pingoin, qui mange autant que deux et à qui il faut sa bouteille entre les repas. Emma peut bien effeuiller seule la vigne.



— Mais, lui répondit Marc sur un ton de mauvaise humeur, comment veux-tu qu'elle avance à la vigne, s'il faut qu'elle râtelle après le char ? Je n'entends pas qu'on tourmente de travail une jeune femme.

— Je suis forte, Marc, dit Emma et j'ai l'habitude de travailler du matin au soir.

— Oui, ma chère ; mais tu ne sais pas comme c'est fatigant d'être baissée tout le jour à la vigne, le matin à la rosée et le reste du temps au grand soleil. Cela fait parfois enfler les paupières, et cause des courbatures.

— Je n'ai jamais eu mal au dos. Si vous pouvez faire les choses sans prendre une ouvrière, puisque cela contrarie la mère d'avoir une femme de plus à nourrir, ne t'inquiète pas de ma santé.

— Vous êtes une brave fille, Emma, dit à son tour le père ; mais je trouve que Marc a raison. Tu demanderas donc la Pingoin, dit-il à ce dernier. Il ne faut pas laisser les ouvrages en souffrance. Eh ! que diantre ! Tiennette, tu mettras un morceau de lard de plus et une cinquantaine de pommes de terre. On en a assez. Il n'y a pas là de quoi se fâcher ou seulement faire la mine. On ne gardera ces ouvriers que le temps nécessaire. — Belle-sœur, fit-il en s'adressant à la tante, vous serez peut-être assez aimable pour prendre aussi le râteau et nous donner un coup de main.

— Nous verrons cela beau-frère, répondit la gouvernante.

— Si vous nous aidez, je ne vous appellerai plus *Phonsine*.

— Plus jamais ?

— Oh ! belle-sœur, jamais est bien long. Il vaut mieux ne pas s'engager sans terme. Tu vas donc aller au village, Marc, et ne t'y arrêter que juste le temps nécessaire. J'ai déjà donné un morceau à nos bêtes.

— J'irai avec toi, dit Emma. Je laverai les tasses à notre retour.

— Mais qu'avez-vous besoin de courir encore au village ? dit la mère. Vous y avez été déjà ce matin, et dans l'après-midi vous n'avez fait que vous promener. Croyez-vous que la vie peut se passer à être toujours sur les chemins à user ses souliers, ou dans l'herbe pour y cueillir des fleurs ? Oh ! ma chère, vous en verrez bien d'autres, comptez-y seulement.

— Cela me fera plaisir d'accompagner mon mari, répliqua la jeune femme avec une larme dans la voix. Je ne vois pas pourquoi la chose serait extraordinaire.

— Eh bien oui ! fit le père avec un haussement d'épaules ; voilà comme elle est notre maîtresse ! Il y a des jours où elle est d'une humeur de chien. Qu'est-ce que ça te fait que l'Emma aille avec *lui* au village ? Qu'en auras-tu de plus, si elle reste là, puisqu'elle

reviendra pour faire ce semblant de relavage ? Mais tu n'es contente que si tu peux trouver à redire.

Là-dessus, le père Marc-Henri se leva, bourra sa pipe, et, bien qu'il soit défendu de fumer dans une grange, il se rendit dans la sienne en chassant de grosses bouffées de tabac.

Marc le fils alluma un cigare ; Emma mit son chapeau et ils prirent ensemble le chemin du village. La tante vint à la rue et les suivit de l'œil, Emma se suspendant au bras de son mari, et tous deux marchant assez vite.

Ils eurent la chance de trouver Giroud l'ouvrier et la femme Pingoin, qui, l'un et l'autre, ne demandaient pas mieux que de travailler pendant la semaine à la Gerbière, où ils seraient bien nourris et bien payés.

Comme ils reprenaient le chemin de la maison, nos jeunes époux rencontrèrent à la rue un homme et une femme qui paraissaient se diriger du même côté qu'eux. C'était un ménage heureux, à voir un beau garçon d'un an dans les bras du mari, et la mère souriant à son poupon qui chantonait dans son langage de petit bébé.

— Bonjour monsieur et madame Laurent, dit Marc-Henri, je vous présente ma femme. — Emma, M. Laurent est le régent de Reversin. Nous avons le plaisir de le voir quelquefois avec madame à la Gerbière. Mais ils n'ont pu venir chez nous ces derniers jours.

— Nous y allions en ce moment pour vous féliciter, monsieur Boccart, et vous souhaiter la bienvenue, madame, dit le régent.

— Mais peut-être que nous vous causerions du dérangement, ajouta M<sup>me</sup> Laurent.

— Non madame, dit Emma ; nous serons au contraire charmés de vous recevoir. Vous avez un bien bel enfant.

— Un bon petit garçon, dit le père.

— Quel âge a-t-il ? demanda Emma.

— Treize mois : il marche ; mais nous irions trop lentement avec lui. C'est pourquoi je le porte.

— Vous n'avez que celui-là ?

— C'est bien assez. Nous ne sommes mariés que depuis deux ans, dit la jeune mère. Comment se portent vos parents et M<sup>lle</sup> Alphonsine ?

— Très bien, madame Laurent. Êtes-vous toujours aussi satisfaite de votre nouvel appartement ?

— Nous ne pourrions pas être mieux, répondit le mari ? Comment trouvez-vous cette contrée ? demanda-t-il à Emma ?

— Bien agréable. C'est pittoresque, frais partout et gracieux. J'aime surtout le voisinage des ruisseaux ; ce léger bruit de l'eau m'enchanté.

— Il est sûr qu'à cet égard vous êtes bien favorisés à la Gerbière.

Dans mon village d'origine, il n'y a pas de rivière, pas même de fontaine coulante. Nous sommes réduits aux puits et aux citernes. Aussi, jouissons-nous beaucoup des belles eaux de Reversin et des environs.

— C'est seulement triste qu'il y ait tant de buveurs dit la régente. Je crois vraiment qu'il n'est pas possible de passer devant un cabaret, sans entendre le bruit des voix d'hommes attablés et des bouteilles. Est-ce qu'il ne serait donc pas possible, continua-t-elle en s'adressant à Marc-Henri, d'engager les jeunes hommes à boire moins, et à ne pas faire un tel bruit le dimanche dans les auberges et les lieux publics ? Dans ma commune, on ne voit, on n'entend rien de pareil.

— C'est vrai qu'on ne respecte guère le dimanche à Reversin, dit Marc ; mais nous n'y pouvons rien, nous qui n'habitons pas le village.

— Mais vous êtes lié avec MM. Farbex et Dorlodot, ajouta le régent. Un mot de votre part pourrait avoir une bonne influence. Pour moi, comme régent, je ne puis m'occuper que de mes élèves, et je suis loin d'être appuyé comme il le faudrait par les parents.

Ainsi causant, les deux couples arrivèrent à la Gerbière, Emma ayant déjà fait bonne connaissance avec M<sup>me</sup> Laurent, dont les idées s'accordaient avec les siennes, sur le sujet traité en chemin. C'était un joli ménage que celui des Laurent. Il en aurait bien fallu un bon nombre, pareils au leur, dans le village qu'ils habitaient, ainsi que dans beaucoup d'autres.

En voyant entrer quatre personnes dans sa cuisine, au lieu de deux, plus un petit enfant, la mère Boccart ne se montra pas de très belle humeur. Elle regarda la pendule et dit à Marc de se dépêcher de traire les vaches, s'il voulait porter le lait au village avant la nuit.

— M<sup>me</sup> Boccart, dit aussitôt la régente, nous ne voulons déranger personne et nous allons repartir dans un instant ; mais nous tenions à vous apporter nos félicitations au sujet du mariage de votre fils. J'espère que nous nous verrons aussi souvent que possible, dit-elle à Emma en lui tendant la main. Je me sens encore étrangère à Reversin et je n'y ai pas d'amie.

— J'aurai bien du plaisir à cultiver votre connaissance, répondit Emma.

— Ah ! fit la mère Tiennette, quand on est occupé toute l'année, comme nous le sommes ici, on n'a pas le temps de faire des visites. Moi, par exemple, je ne sors jamais. Que deviendrait mon ménage, si je m'absentais souvent de la maison ? Emma, vous n'avez pas besoin de retrousser vos manches ; j'ai *relavé*.

— J'aurais bien pu le faire, dit la belle-fille. Merci, mère, de l'avoir fait à ma place.

— Puisque vous avez voulu aller au village avec Marc-Henri, je n'ai pas attendu votre retour pour laver ces cinq tasses. *Adieu*, mon petit, dit-elle au poupon, toujours dans les bras de son père. Veux-tu m'embrasser ? Comment se nomme-t-il *déjà* ?

L'enfant cacha son visage dans le gilet de son papa.

— Alfred, madame. Écoute, Alfred, donne un baiser à cette dame.

Le petit homme envoya très gentiment un baiser sur les doigts à la mère Boccart.

— Oh ! bien, attends ; puisque tu es comme ça gentil, je vais te donner un *bricelet* ; il y en a encore par là depuis la noce.

Alfred répondit par un *dada* à la possession du bricelet, puis il tendit sa joue à la vieille femme.

— Monsieur le régent, reprit celle-ci, pendant qu'Emma conduisait M<sup>me</sup> Laurent dans sa chambre pour la lui montrer, ce n'est pas pour vous le cacher, mais je voudrais bien que ma belle-fille nous donnât un garçon comme le vôtre l'année prochaine.

— Il faut espérer qu'il viendra. Votre belle-fille a une charmante expression, je trouve que votre fils est bienheureux d'avoir rencontré une si aimable compagne.

— Oui, sûrement ; mais c'est que Marc-Henri avait, plus que bien d'autres garçons, le droit de choisir. Il aurait pu épouser une fille riche, car il est fils unique, et Dieu merci nous ne sommes pas dans une mauvaise position. Il a préféré s'adresser à Emma Chabaut qui est sans fortune : nous ne l'avons pas contrarié.

— Vous avez bien fait. La vraie fortune est celle qui consiste dans une bonne santé, dans un bon caractère, dans une intelligence suffisante et surtout dans la piété. Or, il me semble que votre belle-fille possède ces précieuses qualités.

— Oh ! oui ; mais c'est surtout sa figure et sa gentillesse qui ont séduit Marc-Henri ; car on doit reconnaître qu'elle est fièrement jolie. J'espère que ça ira bien. On la dit bonne travailleuse. Il faudra voir si elle apprend vite les ouvrages de la vigne. Jamais encore elle n'a effeuillé ni attaché une souche.

— Cela s'apprend en fort peu de temps.

— Ah ! pas toujours, monsieur Laurent.

Dans la chambre d'Emma, les deux jeunes femmes causaient déjà comme deux amies. M<sup>me</sup> Laurent était blonde, avec de grands yeux d'un bleu expressif ; on sentait le cœur déborder chez elle. Si elle eût été riche, au lieu d'être la femme d'un maître d'école qui ne possédait que son traitement de 1000 francs, elle eût été la bienfaisance même. Toute pauvre qu'elle était, elle savait venir en aide aux indigents. Ardente aux réformes morales, elle essayait de ramener les ivrognes

à la tempérance, les prodigues à l'épargne et à l'économie, les gourmands à la frugalité. On l'écoutait volontiers, ou l'approuvait, et les gens qu'elle cherchait à atteindre n'en continuaient pas moins leur mauvais train de vie. Emma comprit tout de suite qu'Elise Laurent pouvait être pour elle une amie précieuse, comme la jeune mère se sentit attirée vers cette fraîche épouse qu'elle voyait pour la première fois, et qui allait se trouver transplantée dans un milieu si différent de celui où elle avait été élevée.

La chambre d'une jeune mariée, à la campagne, dans une bonne maison de paysan vaudois, est un sanctuaire, en comparaison des autres pièces de l'appartement. Tout y est neuf, propre, soigné, bien en ordre. Dans un angle, loin du grand jour, le lit nuptial cache son moelleux édredon sous un tapis blanc comme la neige. Le lit n'a pas de rideaux ; on n'en met plus. Au milieu de la chambre est une table ronde, d'un bois de noyer aux volutes foncées. Sur la cheminée, deux vases à fleurs, et entre deux une glace de bonne grandeur. À une place bien éclairée, est appuyée au mur une armoire à deux portes, en même bois que la table ronde, et qui va du plancher au plafond. Puis, il y a un canapé, un fauteuil et des chaises en reps de couleur claire ; une commode, une chiffonnière, etc. Quelques années plus tard, on ne trouve plus cette propreté, cette même fraîcheur aux divers meubles, comme, hélas ! la lune de miel a peut-être fait place aux amertumes de l'existence. Le mal a passé par là ; les défauts inhérents aux caractères, les angles vifs, d'abord adoucis, se sont de nouveau redressés. C'est que, l'amour charnel satisfait, l'amour de Dieu et la crainte de lui déplaire ne s'étant pas établis dans le cœur des époux, le but sérieux de la vie n'a été ni compris ni accepté ; les enfants ont été des embarras bien plus que des joies. On va ainsi en avant sans savoir où l'on arrivera ; et Dieu veuille encore qu'après s'être beaucoup aimé, on n'en soit pas venu à se disputer, à se haïr. Jeunes filles appelées à faire votre choix, prenez garde ! Jamais votre main dans la main d'un garçon qui s'enivre ; jamais dans celle d'un brutal envers les animaux, jamais dans celle d'un jureur, d'un menteur, d'un cynique ou d'un blasphémateur. Vous auriez beau croire à son amour, ajouter foi à ses promesses de se corriger : son amour passerait, et quant à ses promesses, il serait incapable de les tenir.

## CHAPITRE VII



Avant que le soleil parût au-dessus des Alpes vaudoises, le père Boccart était déjà debout, devant sa maison, humant l'air frais et regardant si l'ouvrier engagé la veille arrivait du village. Il le vit émerger au contour du chemin, la faux sur l'épaule, marchant du pas cadencé d'un homme chaussé de lourds sabots. Et comme les jeunes mariés paraissaient encore endormis, les contrevents de la fenêtre de leur chambre étant fermés, le père Marc-Henri prit une longue perche à secouer les noix, placée dans l'angle formé par l'avancement d'un mur, et s'en servit pour frapper deux ou trois coups à la fenêtre en question. Le jeune homme y vint aussitôt, l'ouvrit et demanda ce qu'on voulait.

— Giroud est là, dit le père ; il faut vous lever.

Marc-Henri, fils, marmota quelque chose, sans répondre autrement à l'appel qui lui était adressé.

— C'est trop tôt pour te lever, dit-il à Emma ; dors seulement encore une heure. Je viendrai t'appeler quand ce sera le moment d'aller à la vigne. Avec mon père, il faudrait travailler jour et nuit.

Un peu fatiguée, Emma se retourna dans son lit et dit à Marc :

— Viens quand tu voudras.

Celui-ci descendit à la rue. Il ne faut qu'une minute au campagnard pour enfiler ses vêtements de travail. La toilette du matin se fera plus tard, à la fontaine.

À la cuisine, le père Marc-Henri versait à l'ouvrier Giroud un petit verre, à peu près plein, d'une liqueur bleuâtre, que l'homme buvait debout, par petites gorgées, entre lesquelles il avalait une bouchée de pain. C'était de l'eau-de-vie de prunes, qu'on distillait à la Gerbière, une sorte de poison contenant de l'acide prussique à dose assez forte pour tuer en peu de temps celui qui en ferait un usage journalier.

— En veux-tu ? demanda le père à son fils.

— Non ; je ne me soucie pas d'une telle drogue, qui brûle l'estomac.

— Elle est belle et bonne, dit l'ouvrier.

— Oui, reprit Marc, bonne pour ceux qui n'ont pas peur de s'empoisonner.

— Est-ce que l'Emma ne descend pas ? demanda de nouveau le père. La Pingouin va être là.

— Il n'y a rien qui presse. Ma femme a besoin de dormir. Je viendrai l'appeler à cinq heures.

Marc prit un auget contenant la pierre à aiguiser, sa faux suspendue à un crochet de bois devant la maison, et ne tarda pas à suivre l'ouvrier qui se rendait au pré. En ce moment, le soleil dardait ses premiers feux, gerbes d'étincelles lancées dans les airs en un vaste demi-cercle sans cesse renouvelé et toujours grandissant. Mais bientôt des vapeurs s'y mêlèrent, l'obscurcirent, et l'astre du jour disparut derrière celles qui s'amoncelaient plus en avant. Le Mont-Blanc devenu pâle, était surmonté d'un petit nuage poussé par le vent du sud.

À cette vue, Marc appela l'ouvrier qui marchait en avant.

— Ne commencez pas avant moi, lui dit-il ; je vais revenir tout de suite.

Puis, retournant sur ses pas, il revint à la grange, où était son père.

— Le Mont-Blanc a mis son chapeau, dit-il, et le soleil se cache. Nous ferions mieux d'attendre à demain pour couper l'esparcette, et aller aujourd'hui sarcler les pommes de terre.

— Non, répondit le père. Le baromètre est à *beau temps* ; fauchez seulement. Va dire à ta femme de se lever ; la Pingouin est là, et ta mère fait le déjeuner.

— C'est encore trop matin pour Emma ; je n'entends pas qu'on la tourmente.

— Eh bien, fais-en une dormeuse comme ta tante, ce sera quelque chose de beau.

Emma était levée. En entendant la voix de Marc, elle vint à la grange.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle.

— Comment ! te voilà déjà ! fit Marc, qui ne put s'empêcher de l'embrasser. Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

— Pour être prête à suivre l'ouvrière à la vigne.

— Tu es vraiment trop bonne. Il faut que je t'embrasse encore une fois avant d'aller au pré.

En cet instant, le père posa sa fourche et vint vers eux.

— Ah ! ça, dit-il, n'est-ce pas bientôt fini, ces *embrassages* ? Croyez-vous que l'ouvrage se fait de cette manière ? Embrassez-vous dans votre chambre si cela vous fait plaisir, mais pas dans la rue et devant

moi. Je trouve que ce n'est pas convenable, et ça m'embête.

— Ce qui m'embête bien davantage, répondit Marc, c'est que tu veuilles toujours avoir raison. Nous aurons de la pluie ce soir ; le foin ne fera pas sec, et les pommes de terre resteront dans leur mauvaise herbe. Mais tu seras content d'en faire à ta tête.

Emma jeta un regard sur Marc, comme pour lui dire : Ne parle pas ainsi à ton père. Mais le jeune homme continua en disant :

— Souviens-toi seulement, si ça va mal, que c'est toi qui l'auras voulu. — Va prendre ton café, ma chérie, et j'irai t'expliquer comment on effeuille la vigne. Tu passeras vers moi au pré.

Emma rentra dans la maison, Marc alla rejoindre l'ouvrier, et le père se disait à haute voix dans l'écurie :

« Cette jeune femme l'a ensorcelé. Vraiment, il ne pense plus qu'à elle et ne voit que par ses yeux. Il lui dit : « Ma chérie ! » Oh ! ça lui passera. Mais si je n'y prenais garde, il serait bien capable de me faire la loi. Il faudra savoir qui doit commander ici, de lui ou de moi. Oh ! minute ! je ne suis pas encore prêt à abdiquer. Oui, est-ce que l'ouvrage peut se faire, en s'embrassant du matin au soir ? C'est presque dommage que cette Emma soit si jolie. Ça ne sert à rien et ne fait que détourner un homme de son devoir. »

L'esparcette fut donc fauchée, malgré le chapeau du Mont-Blanc et le pâle soleil du matin. Au bout de cinq minutes, Emma en savait autant que la Pingoin pour l'effeuillage de la vigne et tout ce qui a rapport à l'ébourgeonnement des pousses inutiles ou mal placées. Elle était encore plus habile que la Pingoin, mais non avec la langue. Cette ouvrière un peu bécasse, grande parleuse et, au fond, assez rusée, ne cessait de lui adresser des questions sur sa famille, sur le village de Saint-Bride et ses habitants. Emma, qui aurait voulu penser plutôt que de causer, ne restait pas deux minutes sans être obligée de lui répondre.

— Alors, vous avez comme ça six sœurs et deux frères ?

— Oui.

— Votre père a-t-il un gros train de campagne, comme votre beau-père ? M. Marc-Henri le père est riche, car tout ce terrain par là est à lui ; et mademoiselle l'institutrice fera votre mari son héritier. Vous avez bien du bonheur. Combien a-t-il de bêtes, votre père ?

— Une dizaine.

— Boustre ! une de plus que d'enfants. Il a donc bien du terrain ?

— Oui, passablement.

— Est-ce qu'il y a une fontaine *couverte* dans votre village ?

— Oui, il y en a deux.

— C'est ça qui est commode pour laver les lessives ! À Reversin,



nous sommes décidées, nous autres femmes qui allons laver *chez le monde*, à refuser, *d'ores en là*, si on ne nous fait pas une fontaine couverte.

— Vous ferez bien.

— Alors, vous n'aviez jamais effeuillé la vigne ?

— Non.

— C'est admirable comme vous avez vite appris. Il faut que vous soyez bien intelligente.

— C'est si simple.

— Vous ne savez pas non plus faire la *lève* ?

— Non.

— Je vous apprendrai à faire le *tord-cou*<sup>2</sup> solide.

— Merci.

— Alors, on dit que Marc-Henri vous aime terriblement. C'est une grande passion qu'il a pour vous. Au reste, il n'a rien de mieux à faire, et c'est son devoir. Est-ce que ça ne vous paraît pas bien nouveau d'être ici sa femme ?

— Pourquoi ?

— Parce que : il me semble que ça doit vous étonner. Ce doit être si différent de chez vous.

Emma ne répondit pas ; l'insinuation lui paraissant peu convenable.

— Voilà, continua la femme, Marc-Henri le père et la Tiennette sont de bien braves gens. Quand ils crient tous les deux et se fâchent, il faut les laisser crier. Ça leur passe plus vite. Moi, je ne leur réponds jamais quand ils sont de mauvaise humeur. J'ai remarqué, si on leur répond, qu'ils crient toujours plus fort. — Je pense que la Tiennette apportera bientôt les *neuf heures* ; n'avez-vous pas faim ?

— Non, pas encore.

— Quelquefois, dans les premiers temps du mariage, on perd l'appétit ; mais ça revient plus tard. Je me souviens, lors de ma première grossesse, que je ne pouvais pas manger comme à l'ordinaire. Je n'aurais voulu que de la salade bien vinaigrée, ou de la choucroute salée. J'avais des envies singulières : par exemple, celle de la saucisse aux choux. Et comme c'était dans une saison où l'on n'en a pas, mon petit Estellin en porte une marque sur le creux de l'estomac. Il a là une tache brune. C'est bien singulier et mystérieux.

— Avez-vous d'autres enfants ?

— Quatre, ma jeune dame. Quatre garçons, comme l'aîné Estellin. Le dernier, Philibert, n'a que quatorze mois, et bien sûr qu'il faudra faire le sixième avant la fin de l'année. La sage-femme a dit que j'en

2 - Le nœud d'arrêt de la paille.

aurai sept. À la garde de Dieu! — Mais je mangerais bien un morceau de pain et de fromage, et je boirais volontiers un verre de vin. — Ah! voici justement la grand'mère Tiennette qui va au pré avec un baril pour les hommes, et un panier pour nous, je pense. — Voyez-vous, madame Emma, puisque vous vous appelez Emma, ce n'est rien d'avoir une grande famille quand on se porte bien et qu'on a de quoi la nourrir. Vous auriez, par exemple, une dizaine d'enfants, qu'il y aurait toujours assez de pain à la Gerbière pour eux, et assez de toile pour leur faire des chemises. Pour moi, ce n'est pas la même chose. Je dois aller en journée aux vignes, à la moisson des blés, laver les lessives à nos gueuses de fontaines sans abri, et tout cela pour que mes cinq garçons n'aient pas faim. Au lieu de me donner l'argent qu'il gagne pendant la semaine, mon mari le dépense au cabaret le dimanche. Ainsi faisant, tout roule sur moi. Quand il a payé le loyer et acheté du bois, mon homme croit que je puis bien trouver le reste. C'est commode, n'est-ce pas? Ah! oui, vous avez et vous aurez toujours une vie heureuse, tandis que pour moi cela ira en empirant, jusqu'à ce que mes garçons soient en âge de gagner leur vie.

En écoutant les discours de cette Pingoin, Emma se demandait si elle devait rire ou pleurer, tant ils éveillaient en son esprit de singulières idées. Mais l'arrivée de la mère Tiennette avec son panier mit fin aux propos de l'ouvrière, qui s'assit sans autre sur la terre et se tailla un vrai quartier de pain et de fromage, puis but un verre de vin d'un seul trait, après sa première bouchée avalée.

— Vous ne mangez pas? dit-elle à Emma, dont le regard cherchait Marc au milieu de l'esparcette fleurie.

Mais lui aussi, avec Giroud, était assis dans l'herbe et se réconfortait.

— Si vous n'avez pas faim, reprit la causeuse, vous devriez au moins boire un verre de vin. Attendez, je vais le verser.

Pour rien au monde Emma n'aurait pu, si même elle avait eu soif, porter à ses lèvres le verre encore garni vers le bord des miettes humides de pain que la Pingoin y avait laissées. Elle refusa nettement, et alors la femme en avala le contenu sans sourciller.

— Vous n'êtes pourtant pas malade? fit-elle encore.

— Non, pas du tout.

— Alors, c'est bien étonnant que vous n'ayez ni faim ni soif.

— Je dînerai de meilleur appétit.

— Alors, vous ne faites pas les *neuf heures*?

— Non, jamais.

— C'est que voilà, vous n'allez pas comme nous laver les lessives. Chez M<sup>me</sup> Bave, on nous donne une bouteille de vin à chacune avant

midi, et encore le soir deux verres quand on a fini.

Telle était la compagne chargée d'aider Emma à la vigne. Emma se demandait ce qu'elle deviendrait si, comme la Pingoin, elle avait cinq garçons à nourrir par son travail, et un sixième en route. Même en admettant que Marc fût toujours aux petits soins avec elle, l'idée d'une charge pareille l'effrayait. Elle avait pourtant vu sa mère à la tête de son gros ménage et de sa nombreuse famille. Mais Emma était trop jeune encore pour envisager l'avenir autrement qu'on ne se le figure à vingt ans, et après cinq jours de mariage seulement.

Au dîner, elle mangea de bon appétit, comme une ouvrière qui a travaillé en plein air, de cinq heures du matin à onze. La Pingoin retourna tout de suite après le repas à la vigne ; mais Marc exigea que sa femme allât se reposer pendant une heure dans sa chambre, lors même que la mère Tiennette dit qu'à l'âge d'Emma, et quand on était aux vignes, jamais on ne dormait dans le milieu du jour.

Naturellement fatiguée, Emma s'endormit tout de suite profondément. Elle fut réveillée en sursaut par un éclat de tonnerre et descendit précipitamment, craignant d'être restée trop longtemps sur son canapé. La vue de la pendule la rassura. Pendant son sommeil, le ciel s'était voilé ; de gros nuages gris s'échelonnaient les uns sur les autres, et il en sortait des éclairs sinistres, suivis de ces grondements terribles qui roulent dans l'espace, comme pour attester la puissance du Maître souverain de l'univers et faire rentrer l'homme en lui-même. On allait avoir un orage et probablement des averses. La grosse esparcette dont les fleurs étaient à peine fanées couvrait le sol, sans qu'il fût possible de la mettre en meulons pour la préserver de l'inondation. Et les plantes des pommes de terre, électrisées par les éclats du tonnerre, croissaient comme à vue d'œil, ainsi que la mauvaise herbe du champ.

— Eh bien, dit Marc à son père, nous voilà bien arrangés ! La pluie commence à tomber, et le foin pourrira si elle dure quelques jours. Les pommes de terre seront envahies par l'herbe. Mais tu es le maître, et sans doute bien content. Le père Boccart ne répondit rien à son fils.

## CHAPITRE VIII



Avant quatre heures du soir, l'orage descendit de la montagne et s'abattit sur la plaine. Les hommes durent laisser le foin étendu en couche épaisse sur le gazon, sans qu'il eût été possible de le faire sécher même à moitié. Les tuyaux de grosse esparcette étaient encore verts, les

fleurs simplement flétries. Aux récriminations de son fils, le père Marc-Henri ne répondait toujours rien, et cela engageait Marc à continuer ses reproches. Emma et la Pingoin arrivèrent de la vigne entièrement mouillées, bien qu'elles eussent jeté sur leur tête le tablier détaché de la ceinture. La pluie avait redoublé sur elles à cent pas de la maison.

— Pourquoi n'as-tu pas quitté cinq minutes plus tôt ? demanda Marc, en voyant l'eau ruisseler de la robe de sa femme, et lui-même se secouant sous l'avant-toit de la grange.

— Nous pensions arriver avant l'averse qui nous a surprises en chemin, répondit Emma que ce désordre apparent rendait encore plus jolie.

— Va vite mettre une autre robe, ma mignonne, reprit Marc. L'air a fraîchi tout à coup.

— Et toi, ne veux-tu pas changer aussi de vêtements ?

— Non, je suis à peine mouillé. Si la pluie cesse, nous irons planter des choux en attendant la nuit.

Mais au lieu de cesser, les ondées se suivaient rapidement, presque sans interruption, et le vent d'ouest se mit à souffler d'une manière continue. Le baromètre descendait ; des champignons poussaient sur le fumier, et les gouttes de pluie, en tombant sur les flaques formées par les dépressions du sol, y produisaient des bulles demi sphériques sans cesse renouvelées. Peu à peu, le tonnerre avait cessé de gronder ; il laissait maintenant courir le vent et tomber la pluie. C'était un changement complet du temps. Quelque bourrasque lointaine, venant d'Amérique ou surgissant de l'océan, avait amené cette grande

perturbation. En 1850, les dépêches électriques ne traversaient pas encore la mer, et les journaux ne pouvaient pas annoncer trois jours à l'avance, comme ils le font aujourd'hui, les tempêtes reconnues à mille huit cents lieues des côtes d'Angleterre ou de France. On était surpris par elles souvent à l'improviste, tandis qu'on sait maintenant à quoi s'en tenir, grâce aux bulletins météorologiques....

Dans le mois de juin, la pluie vient parfois contrecarrer d'une manière bien fâcheuse les travaux du cultivateur ; et si, dans une nuit froide, la neige tombe sur la crête des monts, il est bien à craindre qu'une gelée ne se fasse sentir à la plaine. En 1881, il gela le 11 juin, et en 1882, à la même époque, les alpages se montrèrent tout blancs, deux matins de suite. On dut refaire du feu pour avoir chaud dans les appartements. Les foins coupés restèrent dix jours sur le sol, sans qu'il fût possible de les sécher<sup>3</sup>. C'est alors que les ouvriers savoyards triomphent. Ils ont traversé le lac et se sont engagés à la semaine pour les fenaisons. Leurs maîtres ne savent à quoi les occuper, et cependant ils ne peuvent les renvoyer. La semaine finie, il faut les payer comme s'ils avaient travaillé chaque jour du matin au soir. Pour le paysan, c'est une perte d'argent et de nourriture contre laquelle il ne peut rien, mais qu'il ne supporte pas facilement. Dans les villes, cette perte n'atteint guère que les jardiniers, qui, du reste, peuvent prendre à la journée les ouvriers dont ils ont besoin.

À la Gerbière, ce triste temps dura huit jours, avec des éclaircies de soleil qui ne permettaient pas de remuer le foin, mais pendant lesquelles Marc et sa femme allaient vite à la vigne, jusqu'à ce qu'une ondée nouvelle leur fit regagner la maison. Ni Giroud l'ouvrier ni la Pingoin n'étaient revenus. On n'aurait pas su à quoi les employer.

— Une autre fois, tu me croiras, disait Marc à son père.

— Est-ce que tu ne te trompes jamais ? lui répondait celui-ci.

Emma travaillait dans sa chambre, où elle était mieux qu'à la cuisine. Il y faisait moins humide, et les hommes ne venaient pas y saboter. Lorsque Marc y montait pour causer un moment avec sa femme, il laissait ses socques au bas de l'escalier et mettait des pantoufles en lisière de drap, qui séjournèrent habituellement à cette place. — La tante Alphonsine venait discrètement rejoindre les époux, sans prolonger ses visites, dans la crainte de les gêner. Elle apportait un livre et faisait une lecture que la jeune femme écoutait avec intérêt, mais dont Marc profitait peu pour son propre compte. Il était plus occupé à considérer les traits charmants d'Emma et ses beaux cheveux tressés en arrière de la tête, qu'à s'identifier aux récits

3 - Même chose en juin et juillet 1883.

traduits de l'anglais que la tante lisait du reste fort bien.

— Que diantre peuvent-ils tant lire là-haut? disait à son mari la mère Tiennette. Marc ferait mieux de scier et de fendre du bois, que d'être à tout moment aux ordres de sa femme. Appelle-le *voir*.

— Appelle-le, toi. C'est ta sœur Phonsine qui les entretient avec ses livres sur l'Angleterre. Ah! quel fichu temps! On dit que les Prouste ont une douzaine de chars de foin par terre. C'est encore bien plus pire que nous avec notre esparcette.

— Le mal d'autrui ne guérit pas le nôtre, disait la mère Boccart. Il fallait sarcler les pommes de terre, au lieu de faucher le pré.

— Mais tu n'as pas besoin de *renoter* toujours la même chose. Quand la lessive que tu as voulu faire entre les deux communions a traîné pendant trois semaines au grenier, je ne t'ai pas reproché dix fois par jour d'avoir suivi ta tête.

Ayant lancé cette flèche à la maîtresse de céans, le père Marc-Henri allait tirer une bouteille de vin, en buvait deux verres à la cave et trois autres en mangeant son pain et son fromage. Cela le remettait en bonne humeur.

Enfin, le beau temps revint. On put faire les foins d'une manière assez rapide, les Boccart s'étant adjoint deux ouvriers savoyards qui vinrent s'offrir pour huit jours. Puis, avec la Pingoin, Emma put expédier le travail des vignes, si bien que, la semaine qui suivit celle du solstice d'été, on lui permit d'aller passer quelques jours à Saint-Bride, pendant que sa présence n'était pas nécessaire à la Gerbière. Les blés n'étaient pas mûrs; le potager n'avait pas besoin d'un sarclage. Marc-Henri devait se rendre à Bière pour un cours de répétition. À son retour, il irait chercher Emma à Saint-Bride, et bientôt la vie reprendrait son cours habituel chez les Boccart.

Avant de retourner chez ses parents, Emma voulut rendre aux Laurent leur première visite. Elle alla seule, un après-midi, Marc étant occupé et les hommes de la campagne ne faisant guère de visites, excepté le dimanche. Cela n'aurait pas bonne façon. On dirait bien qu'ils perdent leur temps en causeries inutiles. Mais une heure, deux heures passées au cabaret, ce n'est pas la même chose et ne tire pas à conséquence, comme d'entrer chez des voisins, sans y avoir rien à faire précisément. Il faut pourtant savoir garder les convenances!

Emma ne trouva que la femme du régent et fut accueillie par elle avec une aimable cordialité.

— Que vous avez bien fait d'être venue! lui dit-elle; j'avais besoin de vous voir. Il me semble qu'à nous deux nous pourrions faire quelque chose dans ce village, où le nombre des buveurs augmente, surtout parmi les jeunes hommes, et où les enfants sont en général

fort mal élevés. Mon mari fait ce qu'il peut, sans doute ; mais, hors de son école, les enfants lui échappent complètement. Si nous essayions, vous et moi, de les réunir le dimanche pendant une heure ? Nous lirions avec eux une portion des Saintes Écritures ; nous leur apprendrions de petits cantiques, et nous demanderions à Dieu de bénir nos efforts. Voulez-vous essayer avec moi ? Notre, exemple pourrait être suivi par quelques autres jeunes femmes.

— Je le veux bien, dit Emma ; mais je suis moi-même très ignorante ; et puis, je veux demander à mon mari ce qu'il en pense. Même pour cela, je ne voudrais pas aller contre sa volonté.

— M. Boccart nous approuvera sans doute. Dites-lui que mon mari m'encourage à essayer.

— Je le lui dirai. En tout cas, je ne pourrais pas commencer avant mon retour de Saint-Bride, où je vais, dès demain, passer quelques jours.

— Eh bien, d'ici là nous préparerons les voies. Mon mari demandera l'autorisation d'user de la salle d'école, le dimanche, d'une heure à deux de l'après-midi. Je me réjouis de faire quelque chose avec vous pour ces pauvres enfants abandonnés à eux-mêmes. Quand je vois des garçons de vingt ans, même de jeunes hommes mariés s'enivrer comme des brutes, et des jeunes filles courir à toutes les danses publiques, cela me fait peur. Que sera la génération nouvelle ? Les enfants de ces ivrognes recevront de leurs pères une mauvaise santé, peut-être même le goût de la boisson, qui peut, comme toute autre disposition physique, se transmettre dans le sang. Pourriez-vous croire, chère madame, que les crises du *delirium tremens* sont appelées ici : *la charmante* ? On dit : Un tel a *la charmante*, pour désigner la maladie qui fait de l'homme une véritable bête, au physique et au moral.

— C'est vraiment hideux, dit Emma. À cet égard nous sommes mieux placés que les gens du village. Vivant à l'écart, nous ne voyons pas et nous ne savons pas ce qui se passe dans les cabarets.

— Oui ; mais il y a aussi les caves particulières qui font bien du mal. Tel père de famille qui va rarement dans les débits publics de boissons, boit tout seul à ses tonneaux et s'y abrutit. Et ce qui est triste à constater, c'est que les plus intelligents, ceux qui, par leur instruction et leur position, pourraient donner le bon exemple, désertent le culte public, s'adonnent à la politique, entrent dans des sociétés d'hommes où l'on discourt beaucoup, où l'on proclame de hautes vertus humanitaires, mais où l'on ne devient pas du tout meilleur. Ah ! que la Parole de Dieu a raison, quand elle dit que le monde est plongé dans le mal.

— Il y a pourtant des sociétés qui travaillent à éclairer les païens et à les civiliser, à les amener au christianisme. Dans notre pays, les pasteurs, en général, prêchent fidèlement l'Évangile.

— Oui, sans doute; mais je ne vois pas que les prédicateurs amènent beaucoup d'âmes à Dieu. La plupart du temps, on oublie, l'après-midi du dimanche, ce qu'on a entendu le matin, et l'on reste les mêmes.

— Comment va votre beau petit garçon?

— Très bien; je vous remercie. Il dort en ce moment. Le lendemain, Emma se rendait à Rouvier, d'où une diligence la conduisait à une lieue de Saint-Bride. Marc avait demandé une pièce de 20 francs dont Emma aurait besoin pour son voyage.

— 20 francs! elle n'a pas besoin de vingt francs. C'est assez de deux écus, dit le vieux paysan.

— Donne toujours. Elle ne peut pas se trouver avec rien dans sa bourse. Et comme je pars après demain pour Bière, il me faudra une quarantaine de francs.

— Comment donc! quarante francs pour cinq jours, quand vous êtes nourris à la caserne! Lorsque j'ai fait mon école militaire il y a trente ans, mon père me donna quatre écus de Brabant, soit un louis, et cela me suffit parfaitement pour les cinquante-quatre jours que je passai à Lausanne.

— Le temps ancien n'est plus. Je ne veux pas qu'on puisse supposer que je suis sans argent.

Emma partit seule. C'était un samedi matin. Marc devait endosser l'uniforme le lundi suivant, et à son retour, il irait chercher sa femme à Saint-Bride pour revenir avec elle à la Gerbière le dimanche au soir. — J'ai dit plus haut que Saint-Bride est un village demi-montagneux, dans le genre de ceux qu'on trouve sur le plateau fribourgeois, entre Oron et Romont. On y fait de belles récoltes en céréales et en fourrages; les fruits des vergers abondent aussi dans les années favorables; mais on ne peut y cultiver la vigne. Ce n'est pas à regretter. Les cultivateurs y vivent peut-être mieux, plus largement que sur les bords du lac. De beaux bois s'espacent dans toutes les directions. Là-haut, la dépense que fait une famille est moins considérable qu'à la plaine. Le luxe y a moins pénétré. On y tisse encore de la milaine pour tous, hommes, femmes et enfants; tandis que chez nous on va se fournir d'étoffes dans de grands déballages, où les choses se donnent pour rien, disent les marchands, qui, la plupart du temps, sont de grands attrapeurs.

Emma fut reçue à bras ouverts par sa famille. On lui fit mille questions sur ses beaux-parents, sur la tante Alphonsine, sur ce qu'elle



avait dû faire pendant ce premier mois, etc. En particulier, sa mère lui demanda si elle était vraiment heureuse, à quoi elle répondit que Marc était très bon et toujours très aimant. Dans le village, on lui fit bon accueil aussi. N'avait-elle pas épousé le fils unique d'un propriétaire, et n'y avait-il pas, à la Gerbière une tante dont toute la fortune reviendrait à son mari ? Une telle position donne de l'importance. La bonne Emma Boccart n'avait pourtant point l'air de s'en prévaloir.

Le samedi suivant, Marc arriva. Ce furent des tendresses à n'en plus finir, et des racontages sans fin. Le surlendemain les deux époux reprirent la route de la Gerbière. Ils eurent le bonheur de se trouver seuls dans un intérieur de diligence et de pouvoir causer intimement durant une bonne partie du voyage.

— Eh ! que j'ai trouvé le temps long sans toi, disait Marc-Henri en passant un bras à la taille de sa femme. La nuit, quand je ne dormais pas, je ne faisais que me tourner et retourner dans mon lit. N'ai-je pas rêvé une fois que tu ne voulais pas revenir ! J'étais comme fou de douleur, et, pour un rien, je me serais cassé la tête contre les murs.

— Pauvre cher ami, répondait Emma, accompagnant ces paroles du plus doux regard : tu vois bien que je reviens avec bonheur, ramenée par toi chez nous.

DEUXIÈME PARTIE

LA LUNE ROUSSE

## CHAPITRE IX



La moisson ne fut pas aussi belle à la Gerbière que dans la plupart des autres localités de la contrée. Cela tenait à plusieurs causes. Les terrains du père Boccart n'étaient pas très riches de leur propre fonds ; la révolution qu'ils avaient subie à l'époque où ils furent disposés dans leur ordre actuel, avait accumulé dans certaines parties l'humus végétal, et laissé à nu, dans d'autres endroits, le gravier ou la glaise blanche. Il eût été difficile, impossible même à un seul propriétaire, de ramener une juste proportion des facultés naturelles productives dans cette campagne. Pour cela il aurait fallu des transports de terres, des mélanges dont les moyens complets d'exécution manquaient absolument. Mais cet état de choses, c'est-à-dire l'infériorité relative des récoltes, tenait aussi beaucoup à une agriculture fort peu rationnelle. De père en fils, les Marc-Henri Boccart avaient été des routiniers. Comme l'un d'eux avait fait, son successeur continuait. Ils ne mettaient pas dans la rotation de leurs cultures la variété, l'alternance qui peut aider à la bonne végétation des semences. Le blé, l'avoine et la pomme de terre, c'était toujours à ces trois produits agricoles qu'ils revenaient. De temps à autre, ils mettaient un champ en esparcette, et ils ouvraient quelque vieux gazon artificiel, où de claires graminées essayaient de se tenir en l'air. Ne récoltant pas beaucoup de fourrages, leur bétail n'était pas assez nombreux pour une aussi grande étendue de terrain, et les engrais manquaient aussi. N'avoir que peu de champs et beaucoup de prairies eût été bien préférable. C'était presque le contraire qui existait, en sorte que les résultats se pouvaient être que mesquins. Lorsque le Marc-Henri actuel avait payé l'intérêt des 8000 fr. qu'il devait encore à ses sœurs, et les dépenses du ménage ainsi que les impôts, les ouvriers etc., il ne lui restait rien. Même s'il n'avait pas eu la pension de sa belle-sœur, il se serait, plus d'une fois, trouvé en retard de ses paiements. Telle était la situation

agricole et financière à la Gerbière. On comprend d'après cela que la mère Tiennette eût préféré une belle-fille de trente mille francs, à celle que son fils leur avait donnée.

Emma travaillait bien cependant; elle était active et ne faisait aucune dépense pour elle-même. Sa santé ne laissait rien à désirer. Ce n'était pas une de ces jeunes femmes qui ont sans cesse des migraines, restent tard au lit le matin et vont dormir dès que la nuit arrive. Au lieu d'être de mauvaise humeur lorsqu'elle descendait de sa chambre, elle s'empressait de mettre tout en ordre à la cuisine, en attendant que sa belle-mère parût. Aussitôt après son déjeuner, elle partait pour la campagne, gaie et souriante, pourvu que Marc le fût aussi. Les altercations de celui-ci avec son père continuaient. C'était presque toujours à propos de travaux à exécuter: l'un voulait d'une manière, l'autre d'une autre; et le père tenant bon, le fils devait céder, mais non sans avoir bien bataillé.

Au premier moment, Marc n'avait pas donné une pleine adhésion au projet de la régente. L'idée qu'Emma devrait aller au village chaque dimanche, à une heure de l'après-midi, pour tenir une école, ne lui plaisait qu'à demi.

— C'est le moment où nous nous reposons ensemble en été, lui dit-il. Au lieu de te mettre dans un fauteuil, il faudra, par la chaleur et le grand soleil, aller au village, faire lire et réciter des bambins que cela ennuie, attraper un rhume ou rapporter la vermine dont les enfants malpropres sont toujours fournis. Je trouve que M<sup>me</sup> Laurent, toute bonne qu'elle est, aurait mieux fait de ne pas songer à cette école. Les enfants n'y deviendront pas meilleurs, et vous en serez pour votre peine. On dira seulement que vous êtes des mômières. C'est tout ce que vous y aurez gagné. Cette M<sup>me</sup> Laurent est une exaltée. Elle ne voit que du mal partout. À ses yeux, c'est un crime de passer une heure au cabaret avec des amis, pour y causer un peu et partager une bouteille. Après tout, fais ce que tu voudras. Mais si je vois que cela te fatigue ou qu'on te juge mal au village, j'arrête net cette affaire d'école.

— Mon cher ami, répondit Emma, c'est simplement un essai que nous voulons faire. Si cela ne va pas, si, comme je la crains, je ne suis pas propre à la chose, je discontinuerai. Tu vois toi-même combien l'immoralité augmente parmi les jeunes gens, combien d'hommes prennent l'habitude de s'enivrer; n'est-ce pas un devoir impérieux, pour ceux qui le peuvent, de s'occuper des enfants et de leur enseigner à se bien conduire, à aimer Dieu, à fuir le mal? Leurs parents les négligent à cet égard; il en est qui ne leur disent jamais une bonne parole. Ils se bornent à crier, à jurer, à menacer; mais les instruire

dans la vraie sagesse, comment le feraient-ils, puisqu'ils ne s'en soucient pas pour eux-mêmes ? La tante Alphonsine m'encourage beaucoup dans ce que nous désirons essayer, M<sup>me</sup> Laurent et moi.

Ce fut de cette manière que la chose se traita entre les deux époux. Le père et la mère Boccart trouvèrent l'idée bonne ; mais cette école du dimanche devait être dirigée, disaient-ils, par des personnes habitant le village, et non en partie par une femme qui n'y demeurerait pas et serait, à cause de cela, mal jugée. On dirait certainement d'Emma qu'elle était une ambitieuse ou une mômère.

Malgré ces appréciations peu encourageantes, l'école commença et marcha bien. Les enfants y vinrent en grand nombre. Après deux ou trois séances, Emma se trouva au courant de la méthode à suivre, et comme elle était gaie, qu'elle s'exprimait avec facilité et savait intéresser ses jeunes élèves, ceux-ci l'écoutaient avec plaisir. Quant aux parents, ils furent charmés de se débarrasser de leurs enfants, chaque dimanche, pendant une heure ou deux.

Durant les six premières semaines de son mariage, Marc-Henri n'était pas retourné au cabaret. Content d'être avec sa femme, ayant du vin à sa disposition dans la cave de la maison, pourquoi irait-il à l'auberge ? Il disait cela lui-même, d'un air parfaitement convaincu. S'il rencontrait Dorlodot ou Farbex dans le village, et que ceux-ci l'engageassent à partager une bouteille ou à jouer une partie, il répondait qu'on l'attendait chez lui.

— Quand on t'attendrait bien une demi-heure de plus, reprenait l'un des deux invitants, où serait le mal ? On ne se voit plus depuis que tu es marié. Le bruit court par là que tu deviens un peu mômier ; mais sans doute ce n'est qu'un bruit.

— Pour ça, tu peux en être certain. Je me plais avec ma femme, voilà tout.

— Ça te passera, disait Farbex, comme à bien d'autres maris.

— Comme à toi en particulier, ripostait Marc. Il est vrai qu'il y a femme et femme. Je trouve la mienne gentille.

— Et jolie, ajoutait Dorlodot. Mais un homme est un homme ; il doit commander chez lui. Si c'est la femme qui manie le compas et l'équerre, l'ordre conjugal est renversé.

Peu à peu, des conversations de ce genre, répétées aussi souvent que l'occasion se présentait, finirent par déteindre sur Marc, surtout depuis qu'Emma s'occupait de l'école du dimanche.

— Tu y vas aussi, dit un jour Farbex, voyant que Marc accompagnait sa femme. Es-tu moniteur ?

— Ah ! tu m'embêtes avec tes sarcasmes, lui répondit Marc, piqué au vif.

Puis, comme ils se rencontrèrent de nouveau le même dimanche, vers le soir :

— Décidément, lui dit Farbex, tu nous fausses compagnie : tu n'es plus le même avec tes anciens amis. Voyons, veux-tu, oui ou non, venir prendre un verre avec nous ? Dorlodot m'attend à l'auberge. On ne restera que ce que tu voudras.

Marc céda. Les deux autres furent aimables ; ils lui laissèrent bien voir le plaisir qu'ils avaient à se retrouver ensemble. L'heure passa vite ; les verres se vidaient rapidement, si bien que Marc *s'en connaissait* un peu quand il fut de retour à la maison. Il babillait plus qu'à l'ordinaire, et sa conversation se ressentait des propos entendus au cabaret. — Emma ne lui fit aucune observation à cet égard devant leurs parents, mais quand ils furent seuls, elle lui dit :

— Tu as été au cabaret, n'est-ce pas ?

— Oui, je n'ai pu faire autrement. Mais j'y suis resté peu de temps. Si j'avais refusé encore aujourd'hui, j'aurais été brouillé avec des amis.

— Avec lesquels ?

— Je n'ai pas tant d'amis au village ; tu le sais aussi bien que moi.

— Ce n'est pas, en tout cas, avec M. Laurent ?

— Oh ! non, il n'y a pas de risque. Je voudrais bien pouvoir faire comme lui, c'est-à-dire n'aller jamais à la pinte ni à l'auberge.

— Mon bien cher ami, si tu le veux, tu le peux.

— Non, ce n'est pas possible ; on ne se moque pas de lui ; on trouve tout naturel de la part d'un instituteur de ne pas aller au cabaret, tandis que pour moi c'est différent. Je n'entends pas qu'on rie à mes dépens ou qu'on me dise des choses désagréables.

— Tu ne pensais pas comme cela dans les premiers temps de notre mariage, Marc ; est-ce que tu ne te trouverais plus aussi heureux avec moi qu'autrefois ?

— Mais non, certainement pas, ma toute chère ; seulement, tu comprends qu'un homme ne peut avoir en tout les mêmes idées, les mêmes besoins qu'une femme. Par exemple, tu fais cette école du dimanche avec plaisir, et moi cela m'ennuierait au possible.

— Est-ce un chagrin pour toi que je m'en occupe ?

— Non ; je ne dis pas cela. Je dis seulement que tu aimes à la faire, tandis que je ne pourrais souffrir d'en être chargé. C'est pour t'expliquer la différence des goûts et des besoins d'un homme d'avec ceux d'une femme. — Je ne veux pas dire non plus que je me plaise au cabaret ; mais il est des cas où l'on ne doit pas se singulariser, au point de refuser d'y entrer.

— Ce que tu dis là me fait de la peine, mon cher Marc. Si un

homme est *un homme*, il doit le prouver en ayant le courage de son opinion, de ses convictions, et non en craignant de se singulariser. L'habitude du cabaret conduit à boire, et celle-ci à l'ivrognerie, tu le sais aussi bien que moi. Tu en vois les funestes résultats, physiques et moraux, pour ceux qui s'y adonnent. Je sais très bien, et j'ai en toi cette confiance, que tu n'y tomberas jamais, le voulant et le sachant ; mais je sais aussi qu'une habitude de ce genre devient facilement dominatrice, et mon devoir est de t'avertir dès le premier jour. Voistu, mon bien cher ami, je serais affreusement malheureuse si je voyais ton affection pour moi diminuer, n'importe par quelle cause, mais surtout si tu préférerais la société d'amis de cabaret, à celle d'une femme qui te chérit.

— Mais, ma pauvre amie, tu exagères : ne dirait-on pas, à t'entendre, que je vais aller me griser tous les dimanches avec Farbex ou Dorlodot, et puis, finir par me passer de toi, que j'adore.

— Eh ! ne m'adore pas, je t'en supplie. Aime-moi comme je t'aime ; nous serons alors toujours heureux, quoi qu'il plaise à Dieu de nous envoyer. — Si notre école du dimanche ne te plaît pas, si tu désires que je ne m'en occupe plus, je t'obéirai, bien que cela me fût pénible. De ton côté, promets-moi de ne pas céder aux invitations de tes amis, quand ils te pressent d'aller boire avec eux.

— Je te laisse complètement libre à l'égard de votre école, comme aussi j'entends ne pas me lier. Je sais pourtant me conduire, hors de la maison.

Comme il disait cela, Marc vit deux larmes descendre lentement sur les joues de sa femme, les premières qu'il lui eût fait couler. Il la prit dans ses bras, la serra sur son cœur, et, presque sanglotant lui-même :

— Qu'est-ce que je t'ai donc fait pour que tu pleures ? disait-il. Moi qui me mettrais au feu pour toi ! Et n'es-tu pas une folle de te tourmenter ainsi, parce que j'ai passé une heure avec des amis ? Qu'est-ce que cela peut faire, au nom du ciel ? C'est la chose du monde la plus simple, absolument comme si la tante et toi vous alliez causer un moment avec M<sup>me</sup> Laurent et prendre une tasse de thé chez elle.

— Non, Marc, ce n'est pas la même chose. Le cabaret, c'est la ruine de l'amour entre mari et femme ; le cabaret, c'est un lieu de perdition ; c'est, pour celui qui en prend souvent le chemin, l'abrutissement, la mort de l'âme après la mort du corps. C'est aussi, presque toujours, la ruine des intérêts matériels ; et c'est parce que je t'aime tendrement que j'ose te dire cela.

— Rassure-toi, reprit Marc après s'être remis de son moment d'émotion fugitive. Ce n'est pas moi qui te causerai jamais du chagrin ; je t'aime trop pour te faire de la peine.

— Ni moi non plus, dit la jeune femme en essuyant son doux visage baigné de larmes, et rendant à Marc les témoignages de tendresse qu'elle venait d'en recevoir.

Lorsque Marc fut seul, il réfléchit à la conversation qu'il venait d'avoir avec Emma. Il se dit qu'elle voyait les choses en noir et les sentait d'une manière beaucoup trop vive. Au lieu de reconnaître qu'il eût mieux fait de ne pas céder aux sollicitations de Farbex, il conclut qu'avec une personne aussi impressionnable il fallait tenir bon, ne pas avoir l'air de céder; que, sans cela, un homme verrait sa liberté bientôt confisquée et son autorité amoindrie.

C'est ainsi que, la plupart du temps, on entre dans une voie où l'on va beaucoup plus loin qu'on ne se l'imaginait au premier moment.



## CHAPITRE X



urant les premiers jours qui suivirent la petite scène que nous venons de rapporter, Marc-Henri fut aimable et prévenant avec sa femme. On aurait pu penser qu'il voulait, par un retour de l'amour qu'il lui témoignait au commencement de leur mariage, lui faire oublier le

chagrin causé par sa séance de buvaille au cabaret, avec ses deux compagnons Farbex et Dorlodot. Mais, au fond, il s'était fort peu repenté ; et l'idée, d'abord, d'avoir mal fait, puis ensuite d'attrister Emma, n'était pas ce qui le portait à se montrer plus attentif, plus aux petits soins avec elle. Ils étaient mariés depuis trois mois ; la jeune femme éprouvait de temps en temps quelque malaise, qui cependant ne durait pas ; et Marc pouvait supposer que ces indispositions passagères étaient l'indice d'un commencement de grossesse. Il fallait donc prendre garde aux émotions et ménager autant que possible la santé de celle qui était chargée de donner un héritier à la famille, pour continuer la dynastie des Boccart.

Plus d'une fois déjà, le père Marc-Henri avait demandé à son fils s'il n'y avait pas bientôt *quelque chose*, — c'était son expression ; — et le jeune marié répondait qu'on ne pouvait rien préciser encore.

— Alors, ça tarde bien à venir, disait le vieux souverain de la Gerbière.

Enfin, lorsque Marc crut pouvoir lui dire qu'il y avait de l'espoir de ce côté-là, le père s'en réjouit. Il but quelques verres de vin de plus à sa cave, à la bienvenue et à la santé de son futur petit-fils. Au reste, pas n'était besoin de cette perspective heureuse pour l'engager à visiter son tonneau ; depuis quelque temps, il faisait tourner plus souvent le robinet, soit qu'une habitude de ce genre aille nécessairement en augmentant, soit que, l'âge aidant et les forces déclinant, le vieillard eût l'espoir de rajeunir, de se redonner du nerf par ce moyen, qui, au contraire, précipite l'homme vers la fin de l'existence. Le père

Marc-Henri ne buvait pas à s'enivrer, mais il absorbait chaque jour une forte dose de vin et prenait peu de nourriture solide. Sa corpulence le fatiguait au travail ; il s'arrêtait souvent pour respirer, pour transpirer plus à son aise, après quoi il reprenait la bouteille pour être en état de retourner à ses occupations.

Eh bien, les deux hommes se trompaient dans leurs suppositions à l'égard d'Emma. Elle n'était pas enceinte. Les malaises dont elle souffrait avaient pour cause le changement d'air, une crise d'âge peut-être, et surtout le peu de bonheur qu'elle trouvait dans la famille devenue la sienne depuis son mariage. N'était son amour pour Marc et celui qu'il lui avait témoigné, Emma n'aurait pu tenir au genre de vie qu'on lui faisait à la Gerbière. Une servante de ferme y eût été tout aussi bien placée qu'elle. C'est-à-dire qu'on exigeait d'elle parfois des ouvrages d'homme. Ainsi, étendre le foin sur le tas général, à mesure qu'on lui en jetait des *fourchées* jusque par-dessus la tête. Sur ce tas rapproché des tuiles du toit, il faisait une chaleur suffocante, augmentée encore par la fermentation du fourrage. Ainsi encore, on lui demandait de *tirer* au lien pour lier les gerbes de blé, le père Marc-Henri ne pouvant plus guère se baisser pour exécuter ce curieux et pénible travail. Chez lui, on avait encore l'habitude de faire de grosses gerbes de six pieds de tour, au lieu d'attacher le blé en *boisseaux* de trois ou quatre javelles, comme on le fait généralement aujourd'hui. Plusieurs fois, Marc étant occupé ailleurs, elle dut porter le lait au village, ce qui était presque au-dessus des forces d'une femme. Le père Boccart aurait dû avoir un valet à l'année, au lieu de prendre un ouvrier de temps en temps seulement. Mais l'idée d'une bouche de plus à nourrir et d'une somme à trouver pour le salaire d'un domestique, ne lui agréait point. D'ailleurs, on n'avait jamais eu de valet à la Gerbière, et ce n'était pas lui qui changerait quelque chose à cette tradition. Tout bien compté, ce n'était pas gai de partager la vie de ces gens. La mère Tiennette s'y était faite à la longue, mais toujours en rechignant ; Emma devrait s'y faire aussi sans doute, au risque d'être contrainte, comprimée, malheureuse peut-être, tant que le vieux tyran gouvernerait tout. Si elle eût résisté formellement, son beau-père aurait été capable de lui dire : Vous pouvez choisir : ou faire ce qu'on vous demande, vivre comme nous l'entendons, ou retourner chez vos parents. Or, jamais Emma n'avait donné lieu à de telles paroles. Elle était pour cela trop consciencieuse, trop fidèle à ses devoirs, et aussi trop fière.

Lorsque Marc eut la certitude que sa femme n'attendait pas un enfant, il se relâcha peu à peu de ses attentions et se gêna moins de rester au village le dimanche au soir. Il fallait bien causer un peu des

affaires du pays, se tenir au courant des nouvelles politiques. À la Gerbière, disait-il, nous n'avons pas même un journal, excepté la *Feuille des avis officiels*, où l'on ne peut lire que des articles de tribunaux, de municipalités et de taupiers. Ça m'embête affreusement. Où veux-tu que j'aille un peu m'instruire, disait-il encore, si ce n'est là où des hommes se rencontrent le dimanche ? Voudrais-tu que je devinsse un idiot, ne sachant rien de ce qui intéresse tous les citoyens ? Si je prends un verre avec Farbex et Dorlodot, m'as-tu jamais vu rentrer à la maison n'étant pas de sang-froid ? Vois-tu, ma chère, il ne faut pourtant pas être égoïste et vouloir tout de son côté ! J'ai aussi mes devoirs d'homme, comme toi tu as ceux d'une femme. Tu continues à t'occuper de l'école du dimanche et tu fais bien, quand même je ne trouve pas que vous avanciez beaucoup, M<sup>me</sup> Laurent et toi ; eh bien ! il est bon que je sache aussi ce qu'on pense dans le public et que je prenne intérêt aux affaires. Veux-tu que je *m'encaborne* ici comme mon père ? Non, certainement tu ne le voudrais pas.

— Ce que je voudrais, mon cher ami, c'est de te retrouver heureux, comme tu l'étais dans les premiers temps de notre mariage. Alors, rien ne te plaisait autant, le dimanche, qu'une promenade au bord du ruisseau ou dans les bois. Nous nous comprenions alors ; nous causions de toutes sortes de choses intéressantes. Quand il pleuvait, nous lisions ensemble. Maintenant, cela ne te plaît plus. Tu as besoin de parler politique avec des hommes dont les principes en religion, et en morale peut-être, laissent à désirer. Cela se passe au cabaret, au milieu de gens qui boivent, en présence parfois d'ivrognes dégoûtants. Comment veux-tu que je puisse trouver bon, même convenable, un pareil emploi du temps, dans le jour destiné au recueillement et à la prière ? Non, Marc, je le regrette pour toi, et il est impossible que je n'en souffre pas.

— Mais je t'en prie, ma bien chère Emma, qu'est-ce que cela peut donc te faire ? C'est absurde, en vérité, de te mettre de telles idées en tête.

— Je me les mettrais moins, si, au lieu de vous voir dans un lieu public où l'on boit, vous vous réunissiez tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Pourquoi n'amènes tu pas tes amis ici, par exemple ? Si vous dites des choses intéressantes, j'en profiterais.

— Eh bien ! tu as raison. J'inviterai Farbex et Dorlodot pour dimanche prochain. On a des prunes reine Claude ; tu feras un gâteau, afin d'avoir quelque chose à leur offrir.

— Je veux bien ; seulement il faut que ta mère consente. Nous devons éviter de la mettre de mauvaise humeur.

— Non ; il vaut mieux ne lui en rien dire d'avance.

— Comme tu voudras.

— Adieu donc, Emma ; crois seulement que je t'aime bien, ma chère petite femme.

Cette conversation avait lieu dans la chambre nuptiale, dans le sanctuaire où deux époux se donnent l'un à l'autre et où leurs deux vies n'en font plus qu'une, si Dieu en est le centre, et l'amour le véritable flambeau. Hélas ! combien rares sont les ménages qui retiennent fermement ce bonheur ! Faute de l'un, faute de l'autre, faute, souvent, de tous les deux, le lien parfait se desserre, se détache, et chacun retourne à sa mauvaise nature, à son caractère difficile, à ses malfaisantes passions. Marc-Henri Boccart n'en était point arrivé là sans doute ; il aimait certainement sa femme ; mais elle ne lui suffisait plus. Emma avait le sentiment qu'il lui échappait déjà par quelque côté du caractère, et par des aspirations, par des besoins qui jetaient une ombre sur sa vie à elle. Si cela augmentait avec l'âge, qu'en serait-il plus tard pour tous les deux ?

Emma Boccart était sans doute bien douée ; elle avait de la piété, une intelligence vive, le sens droit ; mais, très jeune encore et impressionnable, elle voyait les choses surtout par le côté qui lui était pénible et dont elle souffrait. En général, il n'est pas bon qu'une femme exige trop de son mari. Plutôt que d'adresser à Marc le reproche de ne plus l'aimer comme au premier mois de leur mariage, elle eût pris un chemin meilleur et plus sûr en lui donnant l'exemple d'un caractère encore plus aimable, d'une vie encore plus chrétienne, et si possible encore plus dévouée à tous ses devoirs.<sup>4</sup> Il lui manquait l'expérience qui mûrit la pensée, qui règle et modifie les impressions : elle n'avait pas encore la foi ferme et soumise qui place l'âme habituellement en présence de Dieu. Mais c'était déjà remarquable qu'à vingt ans elle comprît aussi fortement le danger que son mari ne voyait pas, et qu'elle osât l'avertir comme elle le faisait.

- En se rendant, vers le soir, au village, Marc rencontra son père qui se promenait dans l'avenue de la campagne. Toujours sans gilet, ses deux bretelles noires se croisant sur son dos charnu, où elles marquaient deux raies profondes, le vieux Marc-Henri avait un air pensif et soucieux.

— Où vas-tu ? dit-il à son fils. Il paraît que tu ne peux donc plus passer un soir du dimanche à la maison.

— Je vais tâcher de savoir un peu ce qu'on dit des prix du vin. Nous voici en septembre ; on doit commencer à s'en occuper. Si nous ne sommes pas au courant nous pourrions être surpris par l'offre d'un

---

4 NdÉ: Voir 1Pierre 3: 1-6.

acheteur, pour les deux ou trois fustes que nous aurons à vendre.

— Oui ; eh bien, va : mais ne reste *voir* pas jusqu'à onze heures. Et si par hasard le cabaretier demande mon vin, fais-lui comprendre qu'il ne l'aura qu'au prix le plus élevé, et pour comptant. À propos, est-ce que ça se confirme ? aurons-nous le poupon dans six mois ?

— Non ; c'était une fausse nouvelle. Tout est à recommencer pour Emma.

— Ah ! quel ennui ! Sais-tu que je crains qu'elle n'ait jamais d'enfant. Voilà plus de trois mois que vous êtes mariés. Une jeune femme bien portante comme elle, n'attend pas aussi longtemps. Ce serait une terrible affaire pour nous.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit Marc en s'éloignant. Il faut savoir attendre avec patience ce qui doit venir.

« Pourvu qu'il vienne un garçon, c'est tout ce que je demande, se disait le vieux père en retournant à la maison. Mais cette Emma se tient trop fraîche et conserve trop son beau teint. Ce n'est pas une bonne marque de fécondité. Tout ça n'est pas gai. Mais puisque sa mère a eu neuf enfants, il semble pourtant que ce ne doit pas être si difficile à Emma de nous donner un garçon. »

Un peu reconsolé par cette dernière réflexion, Marc-Henri Boccart descendit à sa cave, où il fit cette fois, plusieurs libations en l'honneur du dieu son ventre, et dans l'espoir que son vœu d'être grand-père s'accomplirait sans trop de retard.

Au moment du départ de Marc, comme il y avait encore un peu de soleil, la tante Alphonsine vint proposer à Emma de monter avec elle sur le tumulus voisin, d'où la vue sur les Alpes devait être belle.

— Prenez un châle, un fichu tricoté quelconque, disait la tante. Il fera frais dès que le soleil aura disparu de l'horizon. Moi, j'ai, outre mon cachemire, un capuchon de soie. C'est léger et chaud en même temps. Le cachemire est un cadeau de M<sup>me</sup> la baronne de Merkamert.

Ce que la bonne tante appelait son cachemire, était un vieux petit châle carré, à fond blanc, avec des mouches de diverses couleurs : quelque chose qui, dans le temps ancien, avait dû coûter trente à quarante francs, et en valait bien cinq aujourd'hui. Le capuchon était noir. On ne voyait plus que le bout du nez de la tante Alphonsine, quand elle entourait sa tête de ce singulier objet.

Lorsque les deux femmes arrivèrent au sommet du monticule, toute la plaine était encore éclairée par le soleil. Sur le lac, ses derniers rayons produisaient un scintillement doré, qui devenait, par moment, d'une telle intensité, d'un ton si chaud, que la plaine liquide en était comme embrasée. Les villages de la rive vaudoise semblaient se soulever, tant ils avaient de relief dans cette lumière si claire et si

sereine. De l'autre côté du lac, c'était une succession de tableaux charmants. Vieux châteaux plongeant dans l'onde qui réfléchit leurs murailles; donjon planté sur les hauteurs comme un nid d'aigle; villages alignés, maisons éparses, tout se montrait d'une manière nette à l'œil nu. Plus haut, les grandes Alpes dressaient leurs cimes aux reflets bronzés; puis, en arrière de la taupinière où se tenaient la tante et la nièce, le vieux Jura étendait son manteau bleu-noir sur ses pentes boisées encore toutes vertes. Les ruisseaux s'en allaient gaiement à la rencontre du lac, animant de leur doux murmure le tranquille paysage où tout semblait repos et paix en ce moment.

— C'est beau, n'est-ce pas, ma nièce?

— Oui, c'est admirable, et cette vue fait du bien.

— Elle est surtout bienfaisante, ma chère enfant, parce que nous voyons la main du Dieu tout-puissant et tout bon, qui est notre Père céleste. Et dire que nous avons ici mon beau-frère et ma propre sœur qui jamais ne contemplant la nature! Et vous, ma chère, un mari qui vous aime sans doute, mais qui se laisse entraîner par de faux amis, comme si le bonheur pouvait se trouver dans une dégoûtante chambre de buveurs et au milieu de conversations souvent mal sonnantes. Lui parlez-vous sérieusement à ce cher garçon? C'est votre devoir, ma nièce. Retenez-le, croyez-moi, retenez-le sur la pente où il s'engage, car, sans cela, cette précieuse plante se perdra.

— Je fais à cet égard ce que je peux, ma tante.

— Eh bien, continuez. J'ai l'intention de lui dire aussi, dans l'occasion, ce que je pense. Aller ainsi boire, causer et jouer au cabaret, presque tous les dimanches, c'est une grande impiété, un véritable scandale.

— Je crois qu'il vaut mieux ne lui rien dire. Un mot un peu direct de votre part pourrait le blesser. Mon mari se lassera de ces soirées. J'ai le bon espoir qu'il nous reviendra complètement.

— Que le Seigneur vous entende, ma chère enfant! Il nous faut maintenant redescendre. L'ombre du Jura s'avance jusqu'au lac. Seul, le Mont-Blanc est encore éclairé et tout rose.

## CHAPITRE XI



ans la soirée de ce dimanche, pendant que Marc était au village, attablé au cabaret avec ses amis Farbex et Dorlodot, Emma vint dans sa chambre, laissant à la cuisine sa belle-mère qui restoupait un pantalon, et son beau-père à moitié endormi au coin du feu. La tante

Alphonsine passait régulièrement les dernières heures du dimanche, seule, chez elle.

Emma avait sur sa table une jolie lampe modérateur, à huile, comme on s'en servait en 1850, le pétrole américain n'ayant pas encore pénétré en Europe, ni comme éclairage général dans les maisons, ni comme instrument criminel d'incendie. Emma n'allumait pas souvent cette lampe. On venait à peine de quitter l'été pour entrer en automne, et, si elle veillait un peu tard, c'était plutôt à la cuisine, lorsque Marc y restait aussi. Ce soir-là, elle voulait être seule, penser à sa situation, écrire à sa mère, et prier dans le silence du cabinet. Elle alluma donc sa lampe, se promena de la porte à la fenêtre pendant quelques minutes, puis, se jetant à genoux, elle fondit en larmes en confiant à son Père céleste tout ce qui l'oppressait intérieurement. Ensuite, elle fut plus calme et, jusqu'à un certain point, paisible en son âme. En attendant le retour de Marc, voici la lettre qu'elle écrivit :

La Gerbière, 20 septembre 1850.

Chère et bonne mère,

Je suis restée bien longtemps, trop longtemps, sans t'écrire. Pardonne-le-moi, et ne crois pas que ce soit faute de penser à toi, à vous tous, que je n'ai pas pris la plume plus tôt. Non, je pense à vous souvent, à toi en particulier, ma chère mère ; et si tu étais près de moi, au lieu d'être à douze lieues de la Gerbière, je te raconterais ma vie de chaque jour, ou plutôt tu la verrais. Je crois que tu plaindrais souvent ta fille aînée, bien qu'elle ait ici tout ce qui est nécessaire pour le

travail, la nourriture et le vêtement. Ce qui lui manque, ce soir particulièrement, c'est ce que je trouvais auprès de toi et de mon cher père, auprès de vous tous, mes chéris parents, frères et sœurs. Ce n'est point une plainte contre mon mari ou ma nouvelle famille que je t'adresse par cette lettre; je n'ai à me plaindre de personne; mais l'expérience m'a montré qu'une jeune fille de vingt ans ne sait guère ce qui l'attend, lorsqu'elle se marie, même dans les conditions de ce qu'on appelle un bon établissement.

En acceptant Marc pour mon mari, j'ai répondu à son amour par un sentiment aussi vif que le sien. Cet amour dure encore et durera toujours, s'il plaît à Dieu. Mais, je le répète, j'étais sans expérience de la vie, surtout de la vie d'un homme, et je me figurais qu'ils étaient tous comme mon cher père, heureux dans la maison et ne cherchant point le plaisir hors de la famille. C'était une grande illusion de ma part, je le vois maintenant. Durant les premiers mois de notre mariage, Marc n'était jamais plus content que lorsque nous étions réunis. Le dimanche, nous allions nous promener; s'il pleuvait, nous lisions ensemble dans notre chambre; nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Et voici, depuis quelque temps, depuis surtout que mes espérances d'être mère se sont évanouies, voici que mon mari reprend ses anciennes habitudes de garçon. Le dimanche, il passe la soirée au cabaret, avec de soi-disant amis; là, ils boivent, non à s'enivrer sans doute, mais ils boivent, jouent aux cartes probablement et tiennent ou entendent des conversations fort peu édifiantes. J'ai une peur affreuse que ce besoin du cabaret n'aille en augmentant, et que mon cher mari ne se laisse entraîner par ses compagnons à une vie qui ne peut être que malsaine pour le cœur, pour l'âme et pour le corps. J'ai essayé de le retenir avec moi, sans réussir. Il me dit qu'il est nécessaire de savoir ce qui se passe dans le public, et qu'on ne peut l'apprendre que là où il va, là où il est en ce moment. Donne-moi un conseil. Que dois-je lui dire? que dois-je faire? Si je me laisse aller au découragement, je me sens alors malheureuse. Ici, mon seul recours est en Dieu. Je lui confie ma peine; il sait ce que j'éprouve, et sans doute il permet cette épreuve pour que je me tienne plus près de lui, pour que je prie davantage, et que je m'humilie.

Ma tante Alphonsine juge avec bon sens la situation; mais je redouterais de lui ouvrir entièrement mon cœur, parce que, toute bonne et pieuse qu'elle est, je craindrais qu'elle ne se mêlât trop directement de ce qui me regarde avant tout. Elle pourrait mettre à ses observations un ton sentencieux que Marc ne supporterait pas, et il en résulterait une brouille des plus fâcheuses. Ma belle-mère se borne à crier, et mon beau-père prend, de plus en plus, le chemin de sa cave. Tu le



vois, ma chère mère, nous avons des biens terrestres en abondance, une propriété dont la situation est charmante ; nous avons la santé, et nul de nous n'est heureux comme vous l'êtes, mes chers parents, avec tous vos soucis pour vos affaires et votre grande famille à élever. C'est qu'il y a chez vous un principe, une force morale, qui manque chez nous.

Si je n'ai pas d'enfant, ma position deviendra bien difficile. On a compté sur moi pour donner un héritier aux Boccart, et je vois que mon beau-père s'impatiente déjà de ce qu'il n'y a aucune apparence qu'il en vienne un. Marc s'en fait aussi de la peine. Une petite famille, s'il plaisait à Dieu de nous la donner, lui ferait trouver la maison plus agréable, et stimulerait le devoir d'y rester. Dieu veuille exaucer à cet égard mes prières, comme pour tout le reste.

Adieu, ma bonne mère. Je t'embrasse tendrement, ainsi que mon père et vous tous, mes bien chéris.

EMMA.

Cette lettre écrite, Emma regarda sa montre. Il était plus de neuf heures. Avant de se coucher, elle descendit à la cuisine, pour saluer sa belle-mère, qui s'arrachait encore les yeux à des reprises de chaussettes, et à la lumière fumeuse d'une lampe alimentée par l'huile de noix. Le beau-père dormait sur sa chaise, vers le foyer éteint.

— Vous n'êtes pas couchée, dit la mère Tiennette ; à quoi vous êtes-vous occupée là-haut ? Plutôt que d'y brûler de l'huile, vous auriez pu venir ici. Mais je crois que vous ne faites jamais rien que de lire, le soir du dimanche ?

— J'ai écrit à mes parents, auxquels je devais depuis longtemps une lettre.

— Leur avez-vous dit que vous vous ennuyez bien chez nous ?

— Non ; pourquoi l'aurais-je dit ? Je ne m'ennuie pas. Nous sommes assez occupés pour ne pas trouver le temps long et s'ennuyer.

— Quand je parle d'ennui, c'est pour dire que vous n'avez pas l'air aussi content que dans les premiers temps de votre mariage. On ne vous entend plus jamais chanter dans votre chambre.

— En effet, je n'ai pas le cœur à chanter quand je passe ma soirée à attendre Marc, et qu'il emploie la sienne au cabaret avec ses amis, comme aujourd'hui, par exemple.

— Ah ! si vous avez cru qu'un homme de vingt-sept ans va rester là tout le jour à vos genoux, à vous cajoler, vous vous êtes joliment trompée. C'est bon pour les commencements du ménage ; mais bientôt les choses reprennent leur ancien cours. Une femme n'y peut rien ; il faut en prendre son parti et être encore bien contente

lorsqu'un homme ne revient pas hors de raison. Les hommes sont les hommes. Ceux qui boivent à la cave ne valent pas mieux que les ivrognes du cabaret.

— Qui est-ce qui boit à la cave ? demanda subitement à haute voix le père Marc-Henri qui s'était réveillé.

— Bien sûr que ce n'est pas toi, répondit ironiquement sa femme.

— Et quand j'y boirais, est-ce que ça te regarde ? Mêle-toi de laver tes écuelles. Bonsoir, Emma. Marc est-il revenu ?

— Non ; mais je pense qu'il va être là.

— Il faut aller me *réduire* avant qu'il arrive, car si je le voyais, je lui dirais son fait d'une belle façon. C'est bien à un homme de son âge, marié avec une jolie femme, de rester ainsi à godailler, au lieu de lui tenir compagnie. Bonne nuit.

Marc-Henri passa dans une chambre voisine, où on l'entendit bientôt ronfler à plein gosier.

— Eh bien, dit la mère, vous voyez comme ils se connaissent, les hommes ! C'est bien l'*écové*<sup>5</sup> qui fait des reproches à la *panosse*<sup>6</sup>.

Emma souhaite une bonne nuit à sa belle-mère et remonta chez elle. Au moment d'entrer dans sa chambre, elle rencontra dans le corridor la tante Alphonsine, une bougie à la main.

— Marc n'est pas encore venu ? demanda la tante.

— Non ; mais il va sans doute arriver dans peu d'instants.

— Voulez-vous l'attendre ?

— Oui.

— Eh bien, prenez votre lampe et venez dans ma chambre. Je veillerai volontiers avec vous encore une heure, s'il le faut.

Emma prit sa lampe, referma la porte et suivit la tante.

L'appartement de l'ancienne *governess* était toujours dans un ordre parfait. Il se composait d'une chambre à deux fenêtres et d'une grande alcôve, dissimulée par une paroi mobile, qu'on ouvrait pour la nuit. Dans cette alcôve était le lit et tout ce qui constitue le cabinet de toilette d'une vieille fille de cinquante ans au moins. Quand la porte de ce boudoir était fermée, la chambre, assez grande et bien éclairée, prenait l'air d'un modeste salon. Table ronde, recouverte d'un tapis de Turquie, présent du marquis de Landsworshire ; fauteuil Voltaire en velours rouge, canapé et chaises assorties ; une chiffonnière en acajou, tous ces meubles étaient reluisants de poli et de propreté. Il y avait aussi des livres, ainsi que deux lithographies, représentant le

---

5 - *Écové*, vieux linge noirci avec lequel on nettoie le four avant d'y mettre la pâte.

6 - Linge à écurer les carrelages.

château de Merkamert et le manoir principal du marquis anglais. Plus un portrait de M<sup>lle</sup> Alphonsine, à vingt-deux ans. C'était alors une belle blonde au teint pur, les yeux bien ouverts et portant des boucles de cheveux derrière les oreilles.

Emma s'approcha du portrait, qu'elle n'avait pas encore examiné de près.

— C'était donc moi à votre âge, ma nièce, dit la tante ; il y a bien des années de cela. J'ai eu le temps de changer et de vieillir. Mais je vous assure que je ne voudrais pas retourner aux jours de ma jeunesse. J'ai trop souffert.

— Vous n'étiez pas heureuse ? dit Emma, qui ne connaissait pas la circonstance douloureuse à laquelle sa tante faisait allusion.

— Non, ma chère. À vingt ans, sans expérience, je donnai mon affection à un trompeur, qui m'abandonna bientôt après. C'est à cause de cela que je quittai mon lieu de naissance, où je ne suis jamais retournée. Mais vous comprenez que je préfère ne pas entrer dans les détails. Cet homme épousa une héritière, qui l'a rendu malheureux. Il n'a pas eu d'enfant et s'est mis à boire, de façon à mourir d'alcoolisme à quarante ans. Sa veuve est remariée.

— Vous avez pu vous féliciter de ne l'avoir pas épousé.

— Oui, sans doute ; mais la blessure n'en fut pas moins cruelle.

— Je le comprends.

— On n'entend pas encore mon neveu, et voilà plus de dix heures. Ces absences qui, depuis quelque temps, se renouvellent chaque dimanche, me donnent un véritable souci. Comment pourrait-on faire pour le retenir à la maison ?

— Je l'ai engagé à inviter ses amis MM. Farbex et Dorlodot pour dimanche prochain.

— C'est une idée. Mais ces deux hommes ne me plaisent guère. L'un est franc-maçon, engoué de ses phrases humanitaires ; l'autre, Farbex, est un surnois dont le regard n'est pas des meilleurs. Enfin, si votre mari les amène, au moins ils ne seront pas au cabaret. Un autre grand souci que j'ai, Emma, c'est pour mon beau-frère. Ce malheureux va constamment boire à sa cave. Un jour, je l'ai surveillé de ma fenêtre, et je l'ai vu s'y rendre sept fois. Il finira par tomber dans l'hydropisie vineuse, la pire de toutes « les maladies de ce genre. Ma sœur le voit, se fâche, crie et le laisse faire. J'ai essayé de dire un mot sur ce sujet, mais mon pauvre beau-frère m'a fort mal reçue, et je n'y reviendrai plus. Si je ne tenais pas à ma sœur, à cet appartement qui me convient, et à vous, ma chère enfant, qui embellissez cette triste demeure, je me chercherais une autre installation. Mais je me sens vieille, usée, malade même : je reste ici. Si le Seigneur m'envoyait tout

de bon la maladie, je compte sur vous, pour m'aider à la supporter.

— Ma chère tante, soyez persuadée que je serais heureuse de vous rendre quelques petits services ; mais vous n'en aurez pas besoin, s'il plaît à Dieu.

— Je vous remercie. Allez maintenant dormir, mon enfant, sans attendre plus longtemps votre mari.

La tante et la nièce se serrèrent la main, puis Emma revint chez elle. Au lieu de se mettre dans son lit, elle lut un psaume dans sa Bible, éteignit sa lampe, et vint s'asseoir dans un fauteuil placé près de la fenêtre. La lune, dans un ciel serein, éclairait tout le paysage. On entendait le bruit des ruisseaux, dont une pluie de septembre avait grossi les ondes. On voyait même le point où les deux courants se réunissaient, formant là une nappe dégagée d'arbres du côté de la maison. Les rayons de la lune y miroitaient. Peut-être une loutre vorace et vagabonde y plongeait-elle en ce moment, pour tâcher d'y surprendre les truites sorties de leurs cachettes. Dans cette lumière blanche, toujours un peu vacillante, le paysage d'alentour prenait un aspect fantastique. Une hulotte jetait son cri sauvage au sommet du monticule voisin, qui paraissait noir, à cause du feuillage des arbres dont sa pente était garnie. C'était une vue étrange, peu faite pour rendre le calme à une âme souffrante.

Dans sa solitude, Emma cherchait à sonder l'avenir, à pénétrer dans le mystère de son existence. Hélas ! elle n'y voyait rien de bien rassurant. Mais au moins elle croyait au Dieu vivant qui nous a été révélé en Christ. Et c'était vers lui que montait sa prière.

Enfin, vaincue par le sommeil, elle s'endormit profondément dans le fauteuil.

Vers minuit, la porte de la chambre s'ouvrit sans bruit. Marc avait mis ses pantoufles, afin de n'éveiller personne. Il se déshabilla dans l'obscurité, et entra dans son lit, où il ne trouva point sa femme. L'idée bizarre qu'elle avait pris la fuite, qu'elle était peut-être retournée chez ses parents, le saisit à un tel point que, se levant subitement, il dit à haute voix :

— Emma, es-tu là ?

— Oui, répondit la pauvre délaissée.

— Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu peur ! J'ai vraiment cru que tu étais partie. Mais, je t'en prie, que fais-tu donc là ? dit-il après avoir allumé une chandelle.

— Je t'attendais.

## CHAPITRE XII



ien qu'Emma eût mal dormi, elle se leva la première dans la maison et s'occupa tout de suite aux soins du ménage. Le cœur triste à la pensée que Marc avait pu rester aussi tard au cabaret, ne lui faire aucune excuse et cependant dormir d'un lourd sommeil, elle allait et venait, de la cuisine à la fontaine et de la fontaine au jardin sans le doux sentiment de l'existence, malgré l'air frais et vivifiant du matin en cette saison. Que lui importait la vue radieuse du soleil levant, le bruit cristallin des ruisseaux, la rosée dans l'herbe, alors que la rosée de son âme se desséchait de jour en jour! Ce qui, jusque-là, avait fait son bonheur, — l'amour de son mari, — menaçait de s'éteindre pour faire place à quoi? Chez Marc à des habitudes grossières et nécessairement dispendieuses, et chez elle à un amer chagrin que rien ne pourrait guérir. C'est dans une situation pareille qu'une jeune femme, jolie et sentimentale, court les plus grands dangers. Malheur à elle si quelque homme léger de mœurs s'en aperçoit et trouve les occasions de lui parler. La séduction peut être imminente et devenir terrible, une véritable catastrophe: Combien de ménages y ont succombé! Combien de larmes et de poignants remords n'ont pu effacer les fautes commises! Combien de crimes, de meurtres horribles ont eu cette cause première de leur perpétration!

Emma Boccart, fort heureusement, était au-dessus d'un tel abaissement moral et n'y serait jamais tombée. Elle connaissait son devoir et y resterait fidèle, jusqu'à la fin. Sa position isolée du monde et même de la simple société d'un village, la mettait aussi, jusqu'à un certain point, à l'abri de chutes qui sont peut-être plus nombreuses qu'on ne le sait ou qu'on ne le suppose.

Lorsque Marc eut assez dormi, il se leva et vint prendre le seau à traire les vaches. Son père, depuis longtemps déjà, rôdait de l'écurie à la grange. À la cuisine, le café était sur la table. La mère Tiennette

trempait une longue bribe de pain dans la tasse qu'elle tenait sur ses genoux, assise vers le foyer.

— Veux-tu ton déjeuner ? dit Emma à son mari.

— Donne-moi seulement une demi-tasse de café, sans sucre et sans lait : oui, comme cela ; merci.

Il l'avalâ et sortit aussitôt.

— Je pense que ce beau monsieur a la tête lourde ce matin, dit la mère. C'était plus de minuit quand il est rentré. Une belle vie, vraiment ! Mais voilà : vous ne savez pas le retenir à la maison. Au reste, son père faisait la même chose à son âge, et son grand-père aussi. C'est un mal de famille contre lequel on ne peut rien ; il est dans le sang. Le mieux est d'en prendre son parti.

— Je ne le prendrai jamais, répondit la jeune femme. Je suis bien décidée, au contraire, à faire tout ce qui dépendra de moi pour que Marc renonce à cette habitude, et j'espère que Dieu m'accordera pour cela son secours.

— Oh ! oui, comptez-y seulement. Je vous l'ai déjà dit : les hommes sont les hommes ; et les Boccart ne se laissent pas conduire par leurs femmes. Ils veulent ce qu'ils veulent. Vous voyez bien le grand-père avec sa passion de boire à la cave ! Son père l'avait déjà, et Marc la prendra quand il sera vieux.

C'était ainsi que la mère Tiennette reconsolait sa belle-fille. Hélas ! elle ne voyait que trop juste. On peut remarquer, en effet, que dans un grand nombre de cas, le vice de l'ivrognerie, le besoin de boire, se transmet de père en fils, — disons tout, quoique ce soit horrible, — d'une mère à sa fille, et de celle-ci à ses enfants. N'avez-vous jamais rencontré dans les rues de pauvres malheureux à la démarche vacillante, qui sortent d'un débit de boissons pour entrer dans un autre, et n'ont plus que peu de temps à vivre, bien qu'ils ne touchent point encore à la vieillesse ! Leur père était un ivrogne, leur grand-père aussi, et peut-être déjà leur bisaïeul. C'est comme d'autres maladies constitutionnelles, qui se transmettent jusqu'à la quatrième génération.

Mais c'en est assez sur ce lamentable sujet.

On faisait les semailles du froment d'hiver à la Gerbière. Lorsque le champ était labouré, semé et hersé, Marc en relevait les bords avec la pelle et nettoyait les raies d'écoulement avec le râteau. Ce dernier travail se nomme *débaver* ; mot vulgaire, mais qui rend bien ce qu'il veut exprimer. Pendant que Marc faisait cela, Emma, la jupe retroussée, cassait les mottes que la herse n'avait pu broyer en passant. C'était dans l'après-midi. Mari et femme travaillaient chacun de leur côté, sans se rien dire ; la *jointe* finie, le père avait ramené les

bœufs à l'écurie.

Emma n'avait adressé aucun reproche à Marc sur sa moitié de nuit passée au cabaret ; mais comme il n'avait donné aucune explication ni témoigné aucun regret de la chose, elle ne se montrait pas non plus disposée à lui parler la première.

Enfin, arrivé au bout d'un sillon, il mit son râteau à dents de fer sur l'épaule, et vint vers elle.

— Tu es donc terriblement fâchée contre moi, puisque tu ne me dis rien ? fit-il en la regardant.

— Fâchée ! non, répondit-elle ; je t'aime trop pour être fâchée ; mais je suis malheureuse, parce que je vois bien que ton affection pour moi diminue, en même temps que le besoin d'aller chercher ton plaisir ailleurs grandit. Si cela devait continuer, aller toujours en augmentant, où arriverions-nous ? Oh ! je t'en supplie, Marc, reviens à moi comme autrefois, quand nous étions si heureux ; reviens à une vie meilleure. Ne foule plus aux pieds ta responsabilité d'homme raisonnable et de chrétien.

— Il paraît que j'ai donc fait bien du mal hier au soir, pour être resté un peu plus tard qu'à l'ordinaire ?

— J'ignore ce que tu as fait, ce que vous avez fait, car, hélas ! tu n'es pas seul ; mais ce que je sais trop bien, c'est que tu préfères la société de faux amis à celle de ta femme ; le bruit et l'atmosphère d'une chambre à boire, à la paisible tranquillité de notre foyer.

— Eh bien, ma chère, tu es dans une grande erreur. J'aurais bien préféré être avec toi ; mais j'étais allé pour m'informer des prix du vin nouveau ; on s'est questionné les uns les autres, après quoi Farbex nous a emmenés, Dorlodot et moi, souper chez lui, et c'est là que le temps a passé. Je ne pouvais pas être malhonnête en partant le premier, tu dois le comprendre. J'ai donc attendu que Dorlodot se décidât à rentrer chez lui. C'est malgré moi que je suis resté aussi tard. Pourquoi m'as-tu attendu ? Il fallait te coucher. En ne te trouvant pas à ta place ordinaire, j'ai eu une peur affreuse. L'idée que tu m'avais abandonné, que peut-être tu étais retournée chez tes parents m'a complètement bouleversé.

— C'est pour cela sans doute que tu as si bien dormi ! Mais veux-tu me permettre de te dire une chose ? Cette frayeur que tu as eue, c'est ta conscience qui a parlé. La conscience t'a fait sentir son aiguillon, et j'en remercie Dieu. Écoute-la seulement, et tout peut être réparé. Ne retourne pas au cabaret ; n'écoute plus les propos d'amis dont la vie n'est pas un exemple à suivre. Nous retrouverons alors, toi et moi, le bonheur qui menace de s'en aller grand train de chez nous.

— Allons, voyons, Emma : ne dis donc pas des bêtises.

— Je parle très sérieusement, Marc.

— Je n'aurais pas cru qu'une femme fût impressionnable à un tel point, aussi disposée au découragement.

— Une femme qui aime son mari, sent tout très vivement. Et plus son affection est profonde, plus les blessures qu'on lui fait sont douloureuses.

— Mais enfin, voyons : de quoi s'agit-il entre nous ? d'une soirée qui s'est prolongée plus que d'habitude, voilà tout. Y a-t-il là de quoi se rendre la vie amère ? Ce serait une absurdité.

— Ce n'est pas d'une soirée, courte ou longue, qu'il s'agit, mon cher ami. Il s'agit d'un principe qui est à la base du bonheur conjugal. Si tu préfères la société qu'on trouve au cabaret, ou celle d'amis dont les paroles ne sont pas toujours bienséantes, à une soirée du dimanche passée en tête à tête avec ta femme, avec celle qui t'aime et qui te suffisait autrefois, le bonheur du ménage en est atteint. Et quand cela continue, quand le refroidissement du cœur se produit, ce bonheur se brise ; il peut tomber en éclats. Pourquoi, dis-moi, avais-tu peur que je me fusse enfuie chez mes parents ?

— C'est comme ça une idée qui m'est venue à l'esprit.

— Et si réellement j'étais partie ?

— Eh bien, j'aurais été te chercher ce matin.

— Ne plaisantons pas, Marc. Rentrons plutôt en nous-mêmes, moi, pour examiner quels peuvent être mes torts à ton égard, toi, pour rompre décidément avec une habitude qui finirait par te maîtriser. Qu'il y soit ou non disposé par son tempérament, un homme qui aime le cabaret, finit par aimer à boire. De plus forts que toi, et peut-être plus sur leurs gardes, y ont succombé. Vois maintenant le chemin que prend ton père. Voudrais-tu en venir à des besoins pareils aux siens ?

— Bien sûr que non, fit Marc avec tristesse.

— Eh bien, il ne faut pas mettre le pied dans une route pareille. Pense aussi à une chose qui n'arrivera jamais pour moi, mais qui est arrivée à bien d'autres jeunes femmes négligées par leurs maris. Les chutes irréparables qu'elles ont faites n'ont eu, bien souvent, d'autre cause que l'abandon d'un mari qui les laisse à elles-mêmes, sans s'inquiéter du serpent qui rôde autour d'elles et peut les faire tomber dans le péché.

— Tu m'épouvantes, Emma. Quand une chose pareille m'arriverait, je tuerais l'homme et la femme, après quoi je m'ôterais aussi la vie.

— Aussi cela n'arrivera-t-il jamais. Ne déraisonnons pas. Voyons les choses comme elles sont. Ne retourne pas au cabaret le dimanche, et surtout n'y reste pas jusqu'à minuit.

— Ah ! si le bon Dieu voulait nous donner un enfant, un garçon, cela



changerait bien ma vie. Je comprendrais davantage le devoir de rester à la maison. Mon père aussi, peut-être, irait moins souvent à sa cave.

— Dieu nous donnera ce qu'il jugera bon, répondit Emma avec une douce humilité. Moi aussi, je désire ardemment d'être mère. Toutefois, ce ne sont pas les choses extérieures qui peuvent avoir une influence décisive sur nos dispositions intérieures. Il faut que cela vienne de plus haut et de plus profond. Donne moi ta main, Marc, celle qui s'est unie à la mienne devant Dieu il y a cinq mois, et promettons-nous de nouveau l'un à l'autre de nous aimer, de faire ce que nous devons pour entretenir cet amour.

Marc serra cette main si généreusement tendue. Il était ému. Une larme était sur le point de perler au coin de ses yeux, mais il la retint, se bornant à dire :

— Sois seulement sans crainte ; je t'aimerai toujours.

Puis il se remit à étendre la terre des rigoles, et sa femme, le cœur pourtant un peu soulagé, à casser les mottes du champ avec un maillet de bois.

Le dimanche suivant, comme la nuit se faisait, les deux invités arrivèrent à la Gerbière. Les travaux du soir étaient terminés, le lait porté au village, le bétail sur sa litière fraîche, dans une étable où les poutres n'étaient pas enguirlandées de toiles d'araignée, mais où le balai tenait le plafond propre et l'allée exempte de fumier.

Au lieu d'un gâteau de prunes reine-Claude, on avait décidé d'offrir un souper aux deux compagnons de Marc. Depuis la noce, on ne les avait pas revus chez les Boccart. Et pour faire la chose mieux encore, Emma avait obtenu l'autorisation d'inviter aussi le régent. Sans avoir eu jamais de conversation avec Farbex et Dorlodot, elle se représentait que M. Laurent serait un bon correctif aux insanités que l'un des deux autres pouvait débiter. Le conseil donné à Marc lui avait été désagréable, et elle savait que Farbex avait la réputation de tenir parfois des propos malséants. Enfin, elle était bien aise de faire une politesse au mari de son amie M<sup>me</sup> Laurent. Celle-ci ne pouvait quitter sa maison dans la soirée, à cause de son enfant.

M. Laurent fit son entrée comme on était à table déjà. Emma commençait à craindre qu'il n'eût été retenu par quelque empêchement imprévu.

— Je vous fais toutes mes excuses, dit le nouvel arrivant. Au moment de partir, j'ai dû répondre à plusieurs demandes de congé pour l'école de demain après-midi, et cela m'a retardé presque d'une demi-heure.

— Vous êtes tout excusé, dit Emma, qui, bien arrangée et fraîche comme une rose, circulait autour de la table, sur laquelle on voyait

une pièce de veau rôti et un jambon de belle apparence. Il y avait aussi du légume et une salade appétissante. En automne, vers la fin de septembre, on n'a plus guère, en fait de laitue pommée, que celle appelée *chicot*. Elle est blonde, festonnée autour des feuilles, dont les côtes blanches sont cintrées en demi-cercle. J'en fais la description, uniquement pour ceux de mes lecteurs citadins qui ne la connaîtraient pas. — Marc avait espacé entre chaque convive une ou deux bouteilles de rouge et de blanc, selon la préférence de chacun.

Vendelin Dorlodot était de haute taille, avec un air bon enfant, de petits yeux noirs au regard curieux, intelligent jusqu'à un certain point et sans duplicité. En tout, quelque chose de singulièrement mystique. À quarante ans, il avait le crâne bien garni de cheveux noirs, qui commençaient à s'argenter. Il les portait longs et les divisait par une raie venant aboutir à la tempe gauche.

Plus jeune que lui et moins cultivé, moins instruit, Farbex n'avait guère que trente ans. Sa physionomie et son expression étaient absolument différentes. Tandis que Dorlodot avait la bouche plutôt fine, des lèvres minces, Farbex montrait les siennes très grosses, malgré une moustache chargée de les dissimuler quelque peu. Ce dernier avait l'œil en dessous, c'est-à-dire le regard songe-creux et peu franc. Une voix douceuse, habituée à flatter son monde, quelque chose, en toute son allure, qui visait à se donner une importance parée de fausse humilité. On a de la peine à comprendre que Marc se fût lié avec ces deux hommes, tous les deux plus âgés que lui et doués d'une manière qui semblait ne pas s'accorder avec sa nature plus simple ; mais de tels rapprochements, des liaisons de ce genre se voient parfois au village, où les relations ne peuvent être nombreuses.

M. Laurent, le régent, était la franchise même, l'air gai et ouvert, les manières d'un homme bien élevé, qui vit dans une atmosphère saine et correcte.

Nous connaissons les membres de la famille Boccart : le père Marc-Henri avec son crâne chauve ; Marc le fils dans sa bonne mine ; la mère Tiennette et son bonnet du dimanche ; la tante Alphonsine en demi-toilette de maison, et la gentille Emma, sur laquelle Dorlodot ne se lassait pas de diriger le regard de ses petits yeux brillants. On l'avait placé en face de sa grande ennemie, pour laquelle il se montrait plein d'égards et d'attentions.

Nous les laisserons souper tranquillement, choquer leurs verres et porter des santés à tous les Boccart, même à l'héritier présomptif dont la venue était souhaitée par toute la famille.

## CHAPITRE XIII



a maison de la Gerbière était un de ces anciens bâtiments appartenant autrefois aux familles de notables qui tenaient le milieu entre les nobles et les simples paysans. Si elles n'avaient pas la tour du pigeon comme les châteaux, elles ne ressemblaient pourtant pas aux chaumières.

Celle des Boccart était haute, et son toit à pente rapide, couvert de tuiles plates, sur un lambrissage intérieur. À l'époque où elle fut construite, les habitations des cultivateurs étaient plutôt basses, avec de longues rangées de tuiles courbes pour couverture. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela, comme dit le Sganarelle de Molière. La tuile plate est déjà une sorte d'antiquité pour le villageois qui bâtit ; il veut maintenant l'ardoise du Valais, ou la tuile rouge de Montceau-les-Mines, et tout le reste à l'avenant. Qui sait si, plus tard, nos descendants ruraux ne mettront pas à leurs fenêtres des glaces de six pieds de haut, comme on peut en voir déjà dans des chalets de montagne construits pour de riches citadins ?

À la Gerbière, il y avait un confort positif pour l'espace dans les appartements. La cuisine était vaste, avec un large foyer dont le contre-feu était une plaque de fer ornée de figures en relief. En 1850, le fourneau-potager moderne était rare partout, même à la ville. Maintenant il détrône l'ancien chenet de molasse qui s'inclinait sur la grande pièce de même grès nommée *assis*. La chaleur et le combustible s'en trouvent mieux ; mais adieu les belles flambées dont la vue réjouissait les enfants, même les grandes personnes ! Il faisait bon rire et causer à la lumière rouge de ce brasier.

À côté de la cuisine, il y avait une grande chambre longue, chauffée au moyen d'un poêle en catelles vertes. C'était la pièce de réception, lorsqu'on avait des invités à table. Une autre chambre servait de dortoir à la famille lorsque les enfants étaient encore au berceau ou très jeunes. C'était actuellement celle du père et de la mère. À l'étage,

on trouvait une distribution à peu près pareille à celle du rez-de-chaussée ; puis, plus haut encore, un grenier carrelé, où l'on mettait le blé et où l'on suspendait la linges des lessives, quand il pleuvait. Un mur de refend séparait ces corps de logis de la grange et de l'étable.

Le dimanche en question, les Boccart avaient dressé la table du souper dans la chambre touchant à la cuisine. Il y faisait bon en hiver, quand le poêle était légèrement chauffé, et l'on y voyait bien clair. Emma avait allumé deux lampes. — Lorsque la nappe fut enlevée, les hommes se mirent à causer entre eux de leurs affaires de campagne, chacun racontant où il en était de ses travaux et de l'apparence de sa vigne. Le régent, qui, en fait de terrain, n'avait que son modeste plantage à cultiver, écoutait plutôt qu'il ne parlait. Bientôt les femmes, débarrassées du lavage des assiettes, vinrent aussi prendre place à la chambre. La tante Alphonsine en fit autant, et naturellement la conversation prit un autre tour. Elle devint générale, toutes les personnes présentes pouvant y prendre part.

Si chacun de ces hommes avait bien soupe et bu à discrétion, il est juste de dire qu'aucun d'eux n'avait pris un verre de trop, pas même le père Boccart qui, du reste, buvait peu en mangeant. Un verre par-ci, un verre par-là, cela ne pouvait s'appeler *boire*, comme à la cave, où il trouvait plus expéditif et plus commode de se servir d'un pot. À table, il est possible encore que la présence des trois femmes eût retenu dans la modération les convives masculins. Pour le régent, ce n'était pas nécessaire ; mais oui bien peut-être pour les autres invités et Marc-Henri fils.

Depuis quelques mois, Emma s'était bien développée, soit au point de vue religieux, soit sous celui de l'intelligence. La vie l'avait instruite, et elle prenait l'habitude de la réflexion, beaucoup plus que lorsqu'elle était encore jeune fille chez ses parents. On a pu en juger par sa conversation avec Marc dans le champ semé. Dorlodot ne parlait point mal ; comme fonctionnaire municipal, il s'était trouvé autrefois en rapport avec bien des personnes, un peu de toutes conditions. Il avait même été au collège d'une ville dans sa jeunesse, et assisté plus tard comme externe à un cours de philosophie. Farbox s'exprimait par signes, par des grimaces, plutôt que par une parole facile. De temps à autre il lâchait une plaisanterie à double sens ; mais dans l'intimité, il savait être insinuant et flatteur, ainsi que je l'ai dit. M. Laurent était certainement le mieux doué des trois, et le plus instruit des cinq hommes qui se trouvaient là réunis.

Durant un moment de court silence, la tante adressa une question à son vis-à-vis Dorlodot, laquelle question amena toute une discussion entre ce dernier et le régent.

— Monsieur Dorlodot, avait dit la tante Phonsine, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer ce qu'il vous est permis de divulguer de la franc-maçonnerie ? Je me permets de vous faire cette question, parce que vous ne vous gênez pas de dire que vous appartenez à la Société des francs-maçons.

Ici, Léon Farbex donna une secousse à son nez et serra ses grosses lèvres de façon à faire redresser les crins de sa moustache.

— Mademoiselle, répondit gaiement Vendelin Dorlodot, je voudrais pouvoir vous expliquer exactement ce que vous désirez connaître ; mais je suis lié par un serment à l'Ordre maçonnique dont je suis membre, et il y a là un secret qui ne doit pas être révélé. En dehors de ce point particulier, « la Société des francs-maçons est fort peu secrète ; on connaît son histoire, on a tout publié, mots, signes, rituels, cérémonies, et il est bien rare que le public ne connaisse pas le personnel de l'association ; le but n'est pas un mystère : développer la fraternité qui devrait exister entre tous les hommes ; mettre en pratique la solidarité en vertu de laquelle tous les membres se doivent secours et appui mutuel ; perfectionner chaque individu par la mise en œuvre des vertus qu'on lui enseigne et qu'il doit porter dans sa famille ; développer le sentiment du bon et du beau ; stimuler l'intelligence et perfectionner le sens moral, tel est le but que se propose la franc-maçonnerie. »

— Je vous remercie, dit la tante : un tel but est certainement aussi noble que pur et élevé.

— Mademoiselle, nous estimons, nous, maçons, que nous sommes en possession du véritable enseignement de la sagesse.

— Mais cet enseignement est déjà dans l'Évangile, objecta M. Laurent. Il n'y a qu'à en suivre les préceptes divins, sans qu'il soit nécessaire de se constituer en société secrète, avec des mots, des signes, des rituels, et surtout avec un serment ?

— La maçonnerie, monsieur le régent, reprit Dorlodot, n'est pas une religion. « Comme il n'existe que trop de causes de divisions parmi les enfants d'Adam, il est expressément défendu de s'occuper, dans les séances, de politique et de religion ; mais chaque membre a le droit de conserver ses opinions politiques ou ses convictions religieuses. Comme l'association cherche à grouper tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur croyance ou leur patrie, on ne demande pas aux candidats une profession de foi : aussi, dans les Loges, on rencontre des païens, des Chinois, des Indiens, des mahométans, Abd-el-Kader, par exemple<sup>7</sup>, des juifs et des chrétiens de presque

---

7 - Encore vivant lorsque ce passage a été écrit.

toutes les dénominations, catholiques, grecs et protestants. La maçonnerie n'est point une Église, et elle n'entend point se substituer à la religion. »

— Et cependant, monsieur, fit de nouveau le régent, votre Société maçonnique a une *religion*, puisqu'elle a ses dogmes et ses croyances, outre le but dont vous parlez ?

— Oui, nous « admettons l'existence d'un Dieu personnel et créateur, sous le titre du Grand Architecte de l'univers ; nous admettons la croyance à l'immortalité de l'âme et à la résurrection. Nos séances s'ouvrent et se ferment par la prière. J'ajouterai que le *Maître en chaire* a toujours devant lui la Bible ouverte au premier chapitre de l'évangile selon saint Jean. Quand un frère est mort, on dit qu'il est passé à l'Orient d'en haut et qu'il fait partie de la Loge céleste. Mais il faut connaître le vrai mot de passe pour être reçu dans cette grande loge, présidée par le souverain grand Maître, — Dieu le père, secondé par le premier grand surveillant, Dieu le Fils, — et par le second grand surveillant, Dieu le Saint-Esprit. Telle est la vraie explication du triangle mystique de la maçonnerie, triangle dont le centre est occupé par le nom de Jéhovah, et dont les côtés sont formés par la sainteté, la justice et la miséricorde<sup>8</sup>. »

— Et vous dites, reprit le régent, que la franc-maçonnerie n'est pas une religion ? Mais alors, qu'est-elle donc ? Une simple société d'éducation morale, de développement intellectuel et de bienfaisance matérielle n'affirme pas de telles croyances, accompagnées de symboles mystiques. Tout cela, mon cher monsieur Dorlodot, me semble une doublure ajoutée au saint Évangile. Il s'y trouve mêlé un fatras d'idées et d'expressions dont je n'ai que faire, du moment que je trouve dans la Bible l'explication de ma nature d'homme, de pécheur et de chrétien. On ne doit pas s'occuper de religion dans vos séances, dites-vous ; alors, pourquoi ce *Maître en chaire* et la Bible ouverte devant lui ? Mais laissons de côté cette tendance au mysticisme, et parlons un peu politique, ici où nous ne sommes pas dans une loge maçonnique. On ne s'occupe pas de politique chez les francs-maçons : soit, et même je trouve qu'ils font très bien. Mais comment se fait-il, je vous prie, que, dans les élections d'ordre politique, et dans beaucoup d'autres occasions, les francs-maçons votent comme un seul homme ? D'où leur est venue cette parfaite entente, cette discipline de l'opinion ? Cela me paraît bien étonnant, si l'on ne s'occupe jamais, s'il est absolument défendu de s'occuper de politique dans les séances. Il faut bien que cette entente soit venue de quelque part. Remarquez que je

8 - Cette explication, toute personnelle, a été fournie à l'auteur par un maçon qui lui témoigna une aimable cordialité.

ne blâme point la chose. Entre frères, il est naturel de voter pour un frère. « Celui qui n'a pas soin des siens a renié la foi ; il est pire qu'un infidèle, » dit un apôtre. Donc, il faut bien, en dehors des loges maçonniques, sinon en dedans, s'occuper de politique ; et vous verrez que, le flot de la démocratie continuant à monter, les francs-maçons en formeront peut-être l'avant-garde et la tête de colonne. Où la conduiront-ils, avec leur religion mélangée de toutes les religions ? C'est ce que l'avenir dira. En attendant qu'ils soient eux-mêmes débordés par d'autres utopistes qui sont fort loin de les valoir, et considérant les choses d'un peu près, je ne me fie point à ces belles phrases de fraternité humaine, de solidarité entre tous, de bienveillance universelle sur la terre. Tant que les hommes, francs-maçons ou non, se montreront dans leur égoïsme, dans leur ambition, dans leurs passions et avec leur matérialisme ; tant qu'ils ne prendront dans l'Évangile que ce qu'il leur en plaît, repoussant ce qui en fait la force, c'est-à-dire la nécessité d'une conversion radicale et sincère, je ne croirai pas à l'efficacité de tout ce que la maçonnerie et la démocratie nous promettent. Je serai plutôt convaincu qu'elles font fausse route. Telle est mon intime persuasion.

— Vous êtes libre de l'avoir, monsieur Laurent, répondit Dorlodot ; mais moi je suis heureux d'être maçon, et je m'en glorifie. Si j'étais père de famille, j'engagerais mes fils à entrer aussi dans cette vaste association, dont les innombrables rameaux couvrent la terre. Il est bon de savoir qu'on a des frères maçons partout.

— Comme société de secours mutuels, reprit M. Laurent, j'approuve le but de la maçonnerie ; mais comme société secrète, c'est une autre affaire. Plusieurs de mes collègues en sont membres ; j'ai été sollicité plus d'une fois de me joindre à eux et j'ai refusé. Je reste où je suis, en face de la Parole de Dieu, en plein christianisme, sans vouloir me placer ailleurs ni surtout au-dessus. Si cela me paraît bon et convenable, je veux pouvoir dire à ma femme tout ce que je pense et tout ce que je sais. Le secret imposé à un père de famille amoindrit à mes yeux sa dignité d'homme et de chef de sa maison ; il obéit ainsi à une puissance étrangère, occulte à bien des égards. Cela me serait odieux.

La discussion provoquée par la question intempestive de la tante Alphonsine se termina par ce dernier mot. Dorlodot ne crut pas devoir la prolonger, bien que sans doute il eût encore un pan de mur à recrépir avec sa truëlle. Farbox n'avait pas ouvert la bouche ; peut-être n'était-il que simple brasse-mortier dans l'Ordre dont lui aussi faisait partie, et craignait-il de se compromettre. La tante se déclara satisfaite des explications données de part et d'autre ; Emma et son mari avaient suivi la discussion avec un vif intérêt, pendant que la

mère Tiennette regrettait de n'avoir rien à faire et que le père Marc-Henri s'était bravement endormi, au murmure agréable des paroles des deux interlocuteurs.

Avant de lever la séance, Marc fit circuler des verres et deux bouteilles de vin. Dorlodot but à la santé de la tante ; il trinqua sans aigreur avec le régent, qui, de son côté, fit de même ; puis, remerciant leurs hôtes, les trois hommes reprirent bientôt le chemin du village. Marc voulut les accompagner, au moins jusqu'à la route.

— J'irai avec toi, dit Emma, qui était bien aise de respirer un moment l'air du soir et nouait déjà un foulard étendu sur ses cheveux.

Ils allèrent ainsi presque jusqu'au village, et revinrent bras dessus, bras dessous, comme au lendemain de leurs épousailles.

— Il valait pourtant mieux, disait la jeune femme, avoir ces messieurs chez nous que de vous réunir au cabaret comme les autres dimanches.

— Oui ; mais je t'assure que nous n'y faisons aucun mal.

— Peut-être ; mais vous vous en faites à vous-mêmes, ce qui ne vaut guère mieux ; et puis cela tourmente une pauvre femme comme moi.

— Ah ! pardi ! tu es bien bonne de reste. — Regarde un peu la lune ; quelle étrange couleur elle a ce soir !

— Oui, elle nous paraît rousse, comme en avril. Si M. Laurent était là, il nous donnerait l'explication de cette singulière teinte. N'as-tu pas trouvé qu'il a bien répondu à M. Dorlodot ?

— Oui, mais le franc-maçon a aussi bien parlé. Si je n'étais pas marié, je serais curieux d'aller voir ce qui se passe dans une loge. Ce doit être amusant d'être initié à tous ces mystères, et surtout au secret qu'il est défendu de révéler.

— Il vaut mieux, mon cher ami, comme dit saint Paul à Timothée, retenir fermes les enseignements que nous avons reçus, et rechercher la justice, la patience, la piété, la foi, la charité, la douceur. Voilà ce qui fait le chrétien, tandis que la science maçonnique, avec toutes ses simagrées, me produit l'effet d'un véritable clinquant.

— Clinquant si tu veux ; mais cette société est puissante, et elle le deviendra toujours plus, à mesure que les monarchies disparaîtront pour faire place aux républiques et à la démocratie. Ce n'est pas mon opinion seulement, c'est aussi celle du régent et de bien d'autres.

— Il n'en est pas moins vrai, dit Emma, en finissant, que ce serait une puissance de destruction et non d'édification.



## CHAPITRE XIV



orsque les travaux d'automne furent terminés à la Gerbière, la vendange faite, le vin vendu, Marc fut chargé d'aller payer à ses deux tantes l'intérêt qui leur était dû pour les 8000 francs que son père n'avait pas encore pu solder. C'était la moitié de leur part à la propriété pater-

nelle. Comme cela se pratiquait encore assez généralement il y a trente ans chez les campagnards de cette contrée, lorsqu'il n'y avait qu'un fils et deux filles dans une famille, le garçon avait pour lui seul autant que ses sœurs, à la charge, il est vrai, de garder les terres. À la longue, le père Boccart avait pu se libérer de la moitié de sa dette ; l'autre moitié subsistait encore. L'intérêt étant fixé au 4½ %, il fallait donc porter 180 francs à chacune des deux sœurs. Celles-ci avaient épousé deux frères habitant le même village, à deux lieues de Reversin, le village de Limonand.

Pour faire cette expédition de finances, ce petit règlement de compte annuel, il eût suffi d'envoyer l'argent par la poste. Au moyen d'un léger affranchissement, chaque somme eût été remise aux destinataires, qui eussent adressé en retour la quittance ; mais les Boccart étaient bien aises de faire une visite à leurs parentes, au moins une fois par année, et l'un des deux hommes se rendait chez elles à pied, un dimanche de novembre. Un autre motif les engageait à ne pas remettre leur argent au bureau de poste ; c'était afin qu'on n'y fût pas au courant de leurs affaires. — Tant que le père Marc-Henri avait pu marcher, il était allé lui-même à Limonand ; maintenant que sa corpulence le retenait à la Gerbière, c'était son fils qui se rendait chez ses tantes.

Emma demanda la permission d'accompagner son mari, bien que la marche fût pour elle un peu longue. Cela lui ferait plaisir, dit-elle, et en même temps elle verrait un village qu'elle ne connaissait pas. Puis, c'était bien aussi un devoir de visiter des parents qu'on n'avait pas

revenus depuis la noce, où d'ailleurs les tantes n'étaient pas venues.

Marc ne fit aucune objection au désir de sa femme, mais il l'avertit que c'était loin pour elle, et que les oncle et tante Machu seraient étonnés de la voir arriver à pied avec lui.

— Nous ne resterons pas longtemps, répondit Emma, et j'aurai le plaisir de faire cette course avec toi. Je puis très bien marcher deux heures de suite en allant, et autant en revenant.

— Soit, dit Marc.

— Ah! fit la mère Tiennette, que diantre voulez vous aller! Vous serez éreintée et n'en pourrez plus demain.

— Mais si ça lui fait plaisir, dit le père, pourquoi l'en empêcher? Ce n'est, après tout, pas si loin.

Il ne dit pas tant cela pour approuver sa belle-fille que pour contrarier sa femme. La tante Alphonsine, qui se trouvait aussi présente, dit que ce serait bien fatigant pour Emma, et qu'il y avait à considérer que ce n'était pas une chose à faire un dimanche.

— Je trouve aussi qu'il vaudrait mieux aller un autre jour, dit Emma; ne pourrions-nous attendre à jeudi prochain, par exemple?

— Non, reprit le père. Nous avons toujours été un dimanche; on continuera. Belle-sœur Phonsine, c'est une idée d'Angleterre que vous avez là. Les Anglais sont si bizarres! Ici, autant que faire se peut, on ne travaille pas à la campagne le dimanche, mais on traite les autres affaires. C'est notre habitude. — Oui, Emma, allez seulement avec Marc; ça vous fera plaisir, et vous reviendrez les deux peut-être un peu plus tôt, c'est-à-dire moins tard.

Ce léger incident avait sorti pour un moment le père Boccart de sa taciturnité somnolente. Si ce n'avait pas été un peu trop matin, il serait retourné à sa cave, où il avait déjà fait une station. Mais ce n'était que huit heures. Depuis six mois, il s'était singulièrement alourdi, de corps et d'esprit, et quoi qu'on eût pu lui dire à l'égard de sa triste habitude, tout avait été inutile. C'était un de ces buveurs que l'abstinence complète du vin eût peut-être sauvés; mais il n'y avait pas de société de tempérance à cette époque, et le mal était probablement trop avancé pour pouvoir être guéri. Arrivé à de tels besoins, sauf de rares exceptions, l'homme est frappé à mort, soit qu'il renonce aux boissons alcooliques, soit qu'il continue à en absorber.

À neuf heures, Marc et sa femme se mirent donc en chemin, Emma ayant son manteau sur un bras et à l'autre main un parapluie. Marc n'avait voulu que sa blouse et un bâton. Il détestait de porter un parapluie.

Cette longue promenade matinale fut pour Emma une vraie partie de plaisir. Le temps était joli, malgré la saison déjà bien avancée; la

route bonne, le soleil agréable, la vue assez variée. Après avoir longé des territoires bien cultivés, où les champs et les prairies affleuraient le chemin, on entra dans un bois mélangé de chênes, de sapins et de hêtres ayant encore leur feuillage d'automne. Puis on passait dans un gros village, dont les habitants endimanchés se rendaient à l'église ; plus loin, on voyait, çà et là, des maisons éparses dans la campagne, comme la Gerbière près de Reversin.

Emma faisait causer son mari, qui paraissait de bonne humeur, content d'avoir avec lui sa femme, bien qu'au premier moment il eût préféré qu'elle ne l'accompagnât pas. De plus en plus il devenait moins confiant, moins tendre avec elle. Sa nature morale, au lieu de s'assouplir, de recevoir de bonnes et salutaires impressions, s'ossifiait. Il lui fallait des distractions qu'Emma, toute gentille qu'elle était et trop supérieure pour lui à bien des égards, ne pouvait lui donner. Causer d'une manière intime n'était plus ce qu'il trouvait si doux au commencement de leur mariage. La société, la conversation d'hommes tels que Farbex et Dorlodot lui convenait mieux. C'était triste ; mais on ne change de besoins, d'habitudes, et, jusqu'à un certain point, de caractère, que si le cœur est atteint dans son dernier retranchement ; et Marc-Henri Boccart fils ne voulait pas renoncer à *lui-même*, à son moi personnel, à ce qui nous tient éloigné d'un véritable perfectionnement. Emma voyait bien cela ; elle en gémissait, comprenant que ses efforts étaient inutiles. — C'est alors qu'une jeune femme peut regretter de s'être mariée. Mais il est trop tard pour retourner en arrière. C'est pendant qu'il en est temps qu'il faut prendre des précautions. Et pour un jeune homme c'est la même chose. Il faut qu'il y ait harmonie de goûts et de sentiments entre époux, et que, si possible, l'un des deux ne soit pas trop supérieur à l'autre. Les rapports intimes y gagneront toujours, et la vie en commun sera bien plus facile.

Limonand est un village tout plat. Le territoire est bon, mais il n'y a pas de vignes. Les habitants qui, en général, sont dans l'aisance, en possèdent dans d'autres localités. La commune est riche, peu peuleuse. Ses propriétés sont des forêts en montagne et des alpages dans le Jura. L'un des frères Machu était *amodieur*, c'est-à-dire fermier d'un alpage considérable, sur lequel il mettait son bétail et celui qu'il louait pour les quatre mois d'estivage. David Machu possédait lui-même trente vaches et une quinzaine de veaux ou génisses. Pour nourrir en hiver ces quarante-cinq têtes de bétail, il achetait les récoltes entières des fourrages de deux ou trois propriétaires et les faisait consommer dans les étables des vendeurs. Cela s'appelle *manger du foin à la toise*. Le vendeur fournit l'écurie et la litière, en échange de quoi il a le fumier. C'est une assez bonne manière d'ob-

tenir un joli revenu de son terrain, presque sans frais et sans courir de risque, pourvu qu'on soit sûr d'être payé. Lorsque revient l'époque de la *montée*, soit à la fin de mai, les vaches, sentant l'herbe à la montagne, brament de joie le jour où on leur attache au cou les énormes clochettes qu'elles vont faire tinter à grand bruit, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées au chalet. Si ces braves bêtes sont impatientes d'être là haut en liberté, les bergers qui les conduisent ne sont pas moins excités qu'elles. Le coffre de chacun d'eux est sur le char de l'amodieur; outre les effets personnels, il contient quelques provisions: du tabac et probablement la bouteille d'eau-de-vie.

Nos deux époux Boccart entrèrent d'abord chez l'autre frère, l'oncle Louis Machu. Celui-ci s'était voué à un tout autre genre d'industrie. Il avait bien une vache dans son écurie toute l'année, parce qu'il fallait du lait pour le ménage; mais il n'aimait pas le bétail à cornes. Il était maquignon de chevaux, courant les foires et les villages où il trouvait, soit à acheter, soit à vendre sa marchandise favorite. On le surnommait *Machu cheval*, comme on disait de son frère *l'amodieur Machu*.

L'oncle Louis se disposait justement à se rendre, pour le lendemain, à une foire, lorsque ses neveu et nièce Boccart entrèrent chez lui. Il tenait à la main un bâton léger, armé au gros bout d'un petit fouet en cuir, et avait une blouse bleue sur les épaules. Un chapeau pouvant prendre toutes les formes et se tourner de tous les côtés, rabattait son aile sur les yeux gris du maquignon.

— Eh! du diantre, quelle surprise! fit-il en voyant les jeunes gens. Soyez les bienvenus; mais je pars pour la foire de Rancy, et je n'ai que le temps de vous serrer la main. Je regrette bien de manquer votre visite. La tante va vous faire à dîner.

Celle-ci attendait que son mari eût fini de parler, mais l'oncle, continuant:

— Vous m'apportez sans doute l'intérêt échu?

— Oui, dit Marc.

— Est-ce de l'or?

— Oui; c'était plus facile à porter que des écus.

— Donnez-le-moi vite, mon neveu; la tante vous fera un reçu. Je serai bien aise d'avoir ces 180 fr. de plus, suivant ce qui pourra se présenter à la foire.

Louis Machu compta vite les neuf napoléons, qu'il lança dans une bourse de cuir placée sous la doublure intérieure de son gilet, donna une poignée de main à Marc, embrassa, sauf permission, Emma sur les deux joues, dit adieu à sa femme qu'il n'embrassa point, et disparut.

Les époux Louis Machu n'avaient qu'une fille, en service à Paris où

elle gagnait de gros gages. Un domestique cultivait leur terrain, pendant que le mari brocantait ses chevaux, un peu de tous les côtés. Sa vraie famille se composait de poulains, de juments et de chevaux pour le trait. Quand il ne pourrait plus continuer ce métier, il marierait sa fille et tâcherait que son gendre eût les mêmes goûts que lui.

Marc et Emma ne restèrent que peu de temps chez la tante Louis, et refusèrent le repas qu'elle offrait de leur préparer.

— On a de la viande salée, dit-elle, et je vous mettrais des œufs *au miroir*.

— Merci, tante, répondit Marc. Nous prendrons quelque chose chez l'oncle David où l'on nous attend.

— Eh bien, comme vous voudrez : je vous l'offrais pourtant de bon cœur. Nous avons diné plus tôt qu'à l'ordinaire, parce que mon mari voulait partir. — Et vous êtes toujours en bonne santé, ma nièce ? Ça fait plaisir de vous voir. Il y a combien de temps que vous êtes mariés ?

— Bientôt six mois.

— Ah ! oui ; je me souviens : c'était au mois de mai. Est-ce qu'il y a espoir d'une petite famille ?

— Pas encore, tante, s'empressa de répondre Marc. Mais cela peut venir.

— Il faut bien l'espérer, sans quoi mon frère ne serait pas content. Est-il toujours comme ça aussi gros ?

— Oui, même plus qu'au printemps dernier.

— Ça doit bien l'incommoder. Faites-lui mes amitiés ainsi qu'à votre mère, voici la quittance déjà toute préparée par mon mari. Bonjour, mes enfants.

Chez l'oncle David, la table était mise pour le dîner. Celui-ci sortait de l'écurie, avec un domestique vacher. Il était grand, brun, grisonnant un peu, calme et réfléchi autant que son frère était vif et dégourdi. David Machu n'avait guère plus de quarante-cinq ans ; sa femme était beaucoup moins âgée que le père de Marc. Deux garçons et une fille étaient les enfants de l'amodieur.

On reçut fort bien le jeune couple, l'oncle faisant force questions à son neveu sur leur agriculture et le nombre de leurs vaches. Il dit que si la Gerbière était à lui il la cultiverait autrement.

— Vous avez trop de champs et pas assez de prairies, ajouta-t-il. Il faut faire du fourrage, au lieu de perdre vos engrais dans les mauvais champs où vous n'avez que des demi-récoltes de blé. Mais ton père est un têtue qui n'entend pas raison. S'il eût voulu m'écouter, il y a beau longtemps qu'il aurait fini de payer ses sœurs, tandis que vous vous éreintez pour n'arriver à aucun résultat positif. Au lieu de quatre vaches, vous devriez en avoir huit. Et puis, il faut faire un peu de

commerce de bétail. Si vous restez toujours là sans vous émoustiller, vous aurez de la peine à mettre mille francs de côté chaque année.

— Mon père commence à se faire vieux, dit Marc, et il continue à grossir.

— Est-ce vrai qu'il boit à la cave ?

— Oui ; il se sent parfois le cœur comme mort. Un verre de vin le remonte.

— Un verre, à la bonne heure ; mais s'il en prend trop, et surtout à jeun, il sera bientôt perdu. Moi, je peux rester des heures dans un cabaret, sans boire plus que ma portion d'une chopine. — Quand nous aurons fini de dîner, je te ferai voir mes vaches, pendant que la nièce se reposera. Ce soir, je vous reconduirai en char jusqu'à Tiercelin, où j'ai des gens à rencontrer. De là, vous n'aurez plus qu'une petite demi-heure pour être à la Gerbière.

Après le dîner, les deux hommes allèrent donner un coup d'œil aux douze vaches qui remplissaient une écurie, et à six génisses dans une autre étable.

— J'ai aussi, dit l'amodieur, un second troupeau à Rollaz et le troisième à Follier. Si nous avons le temps, nous irions les voir, mais c'est trop loin.

En novembre, même avant la fin du mois, les jours sont déjà bien courts. S'il fait sombre ou du brouillard, on n'y voit plus, dès les cinq heures du soir. Comme l'oncle David reconduisait ses visiteurs en char, une grande partie du chemin, Marc ne le pressa pas de partir, bien qu'Emma fût impatiente de revenir chez elle. Le temps se gâtait ; des brouillards traînaient sur la montagne. Elle craignait que la pluie n'arrivât avant leur retour. Enfin, ils partirent. C'était nuit lorsqu'ils arrivèrent à Tiercelin. L'oncle David voulut absolument que son neveu entrât avec lui à l'auberge, où ils ne prendraient qu'un seul verre, en attendant les gens qui lui avaient donné rendez-vous. Emma resta seule vers le char ; mais ce ne fut qu'au bout d'une grande demi-heure que Marc revint, suivi de l'oncle, qui s'excusa de ce que sa nièce avait dû attendre un moment à la rue.

— Les Joubartet n'arrivent pas, dit-il ; j'attendrai encore une demi-heure, après quoi, s'ils ne sont pas là, je leur brûle la politesse. Ils m'ont offert deux vaches, prêtes au veau et pas mauvaises.... Tiens, fit-il en étendant le bras, je crois vraiment qu'il pleut.

— Oui, dit Emma ; heureusement j'ai un parapluie. Il nous faut vite partir, Marc.

— Partons, dit celui-ci, qui avait allumé un cigare et paraissait avoir vidé plus d'un verre avec son oncle, pendant que la jeune femme gardait le cheval et le char à la rue.

La pluie tombait à flot lorsqu'ils furent en chemin. Et quand enfin ils se trouvèrent à l'abri dans leur maison, la mère Tiennette dit à sa belle-fille, en guise de consolation :

— Je vous avais bien dit, ma chère, que vous feriez mieux de ne pas aller avec Marc ; mais vous n'avez pas voulu me croire ! Avec les hommes de cabaret comme mon beau-frère David, on ne sait jamais à quelle heure on pourra partir. Et pourtant ce n'est pas un homme qui boive. Mais quand il a le nez dans une affaire, vous lui casseriez une jambe plutôt que de le faire sortir d'un cabaret avant qu'elle ne soit terminée. Je suis même étonnée que vous ne soyez pas encore à l'attendre devant l'auberge de Tiercelin. Naturellement, on a dû aller chercher quelqu'un pour traire les vaches et porter le lait, puisque Marc n'était pas là.

## CHAPITRE XV



La visite d'Emma aux oncles et tantes Machu fut pour elle une occasion de réflexions nouvelles. Bien que cette visite eût été courte, la jeune femme avait compris bien des choses qui, jusque-là, ne lui étaient pas venues clairement à l'esprit. De plus en plus elle arrivait à cette conclusion que les familles où régnaient la paix véritable, l'amour de Dieu et le désir de le glorifier, une affection cordiale entre mari et femme, une vie, enfin, douce et bienfaisante, que tout cela était rare, presque introuvable dans le milieu social où elle était placée. Excepté chez ses propres parents, qu'avait-elle vu jusqu'ici ? Son beau-père et sa belle-mère continuellement en désaccord, criant l'un et l'autre, souvent pour des choses de rien. Les deux amis, ou soi-disant amis de son mari, dont l'un était un sournois sentencieux et désagréable, l'autre, un brave utopiste, croyant au perfectionnement moral de l'homme par de belles phrases humanitaires et par des procédés extérieurs, plaçant toutes les religions sur le même niveau, comme si des païens, des mahométans, des hindous et des juifs pouvaient être assimilés aux disciples de Jésus-Christ et traités par ceux-ci de véritables frères. Enfin, les familles Machu, où les deux hommes vivaient, l'un toujours avec les chevaux, l'autre toujours avec les vaches, absolument comme s'il n'y avait rien de plus important à chercher ici-bas. La nature religieuse, intellectuelle et morale de la jeune femme de Marc-Henri Boccart se révoltait à l'idée que des créatures raisonnables, douées d'une âme immortelle, n'eussent rien de plus élevé, rien de meilleur dans le caractère, aucun besoin d'idéal, aucune aspiration vers un avenir supérieur à la vie présente. Seul entre tous, le ménage du régent lui donnait l'idée du bonheur domestique et d'un heureux développement du cœur et de l'esprit. Être venue chez les Boccart de la Gerbière, y être fixée, rivée à tout jamais, sans espoir d'obtenir l'amélioration qu'elle désirait, c'était



triste. Trop jeune et sans expérience, elle avait cru à l'amour de Marc et y avait répondu avec toute la puissance de son affection ; et maintenant elle voyait que cet amour avait été charnel ; que, peu à peu, son mari suivait la pente de son caractère naturel, reprenant des habitudes qui l'éloignaient du sanctuaire de la famille, où elle finirait par se trouver seule avec elle-même. Il y avait cependant la tante Alphonsine avec qui elle pouvait sympathiser, du moins jusqu'à un certain point. Mais cette bonne tante vivait plus dans le passé que dans le présent ; elle se retirait beaucoup dans sa chambre et avait des manies de vieille fille originale. La pauvre Emma se voyait donc, par moments, enfermée au milieu de sa nouvelle famille comme dans un bois tout rempli de broussailles inextricables. À certains égards, sa position ressemblait à celle de la Gerbière, enclavée entre ses deux ruisseaux, avec ses pentes, contrepentes, ses dépressions et son monticule élevé. Qu'en serait-il pour elle, à mesure qu'elle avancerait dans la vie ? Et si Dieu ne lui donnait pas un fils, comment serait-elle considérée par les parents de son mari, et même par celui-ci ? — Quand Emma avait bien réfléchi à tout cela, elle ne se laissait pourtant pas abattre au point de perdre courage. Elle tâchait d'élever ses pensées en haut, vers « Celui d'où vient tout secours ; » elle confiait sa peine à son Père céleste et lui demandait la sagesse dont elle avait besoin dans sa difficile position. — Bien des femmes étaient plus vraiment malheureuses ! Si Marc n'avait plus cette première tendresse, ce premier feu qui semblait alors devoir durer toujours, au moins c'était un homme de mœurs pures, qui lui restait fidèle. Tant d'autres maris se conduisent comme des êtres corrompus ! Puis, si le père et la mère Boccart étaient peu aimables, ils ne lui reprochaient pourtant pas la pauvreté de sa famille et ne lui disaient pas des grossièretés. Au contraire, ils reconnaissaient les bonnes qualités dont elle était douée, son amour de l'ordre et du travail. Loin de se faire soigner, de rester tard au lit comme la tante Alphonsine, Emma était toujours alerte, la première levée et de bonne humeur. Elle ne trouvait pas à redire aux autres, comme font la plupart des femmes de campagnards, quand elles commencent leur ouvrage du matin dans la maison. Très souvent le père Boccart en faisait la remarque à haute voix, en présence de la mère Tiennette, dont l'humeur acariâtre et tracassière se montrait dès le point du jour, si quelque chose ne lui allait pas dans sa cuisine ou ailleurs.

On était bientôt à la fin de l'année, et il semblait, depuis quelque temps, que le père Marc-Henri allait moins souvent à sa cave. Le vin nouveau était acide, glacé en sortant du tonneau. S'il en apportait une bouteille et qu'il la fit tiédir devant le feu, ce vin lui faisait mal au

ventre. Force était de se modérer. Il suait aussi beaucoup moins et n'avait pas trop chaud dans le grand brostou tricoté, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Du reste, il ne travaillait que fort peu. La neige couvrait la campagne. Depuis longtemps le blé était battu. Marc avait coupé du bois vers le ruisseau ; il le faisait traîner sur la neige par les bœufs et l'amenait ainsi en tiges entières devant la maison. Là, on le sciait en bûches, qu'on refendait ensuite et qu'on empilait dans le hangar, pour l'avoir sec l'hiver suivant. Le père Boccart s'occupait à cela. C'était un ouvrage qui ne demandait pas de la suite ; on pouvait le laisser et le reprendre à volonté.

Malgré tout ce qu'Emma avait pu dire à Marc pour l'engager à rester avec elle le dimanche au soir, il n'en avait pas moins continué à se rendre au village, d'où il ne revenait parfois que très tard. Dans ces cas-là, elle ne l'attendait plus. C'eût été peine perdue. Le pli était pris, trop bien marqué, pour que les paroles d'affection ou de remontrances pussent le défaire. Marc avait même fini par dire une fois à Emma :

— Écoute, je ne t'empêche pas d'employer la soirée du dimanche comme cela te fait plaisir ; eh bien, j'entends aussi avoir la liberté de passer la mienne à ma guise, sans que personne le trouve mauvais.

Cette réponse sèche et péremptoire avait fermé la bouche à Emma, qui dès lors s'abstenait de récriminer sur ce sujet, bien que ce besoin de causerie au cabaret et ce qu'on y faisait lui fût très pénible. C'était un de ses plus cruels désillusionnements. Sur quoi, sa belle-mère lui disait :

— Les hommes sont les hommes ; on ne peut pas les conduire comme on voudrait, surtout pas les Boccart de la Gerbière. De père en fils, ils ont toujours passé pour têtus et volontaires. Prenez-en votre parti, ma chère ; il y a beau longtemps que j'ai pris le mien.

En hiver, dans une maison écartée, la vie est peu commode pour une femme. Pour la moindre provision de ménage qu'on n'a pas chez soi, il faut aller au village, brasser la neige ou affronter les rafales de pluie, les ouragans de bise, l'intensité du froid. Pas moyen de causer avec une voisine ; difficile même de se rendre au temple le dimanche sans y arriver mouillée ou ayant froid aux pieds. Forcément on doit rester chez soi. Heureuse encore la femme dont les armoires sont garnies de tout ce qui est nécessaire à sa famille ! Plus heureuse celle qui, avec ses enfants, écoute une lecture de la Bible, faite par son mari, et se joint de cœur à la prière que celui-ci adresse au Père céleste pour ses bien-aimés, pour ses parents, ses amis, ses frères, pour tous les hommes. Et quand le soir arrive, que tout est en ordre dans la maison, heureuse la famille chrétienne groupée autour du

foyer réchauffant, les uns avec des livres, les autres avec des jeux d'enfants, tous ayant de bons vêtements, le cœur joyeux et reconnaissant. Que la pluie tombe, que la neige tourbillonne, que le vent hurle ou qu'il gèle à pierre fendre, ces braves cultivateurs sont à l'abri des frimas et des autans. Demain, les enfants iront à l'école, chaussés de sabots ; ils reviendront au logis ayant un appétit solide, les mines rouges de santé, et ce sera la même chose jusqu'au dimanche suivant. Pendant leur absence, le père travaille au bois ou transporte du terreau sur ses prairies ; la mère coud des chemises, raccommode les bas, met une pièce à un pantalon. C'est, après tout, une existence normale qui a bien son charme. Et puis l'hiver, le rude hiver, ne dure que trois mois. En mars<sup>9</sup> on trouvera déjà des primevères sous les noyers, des violettes au jardin, des perce-neige et des hépatiques dans les bois. Le printemps viendra ensuite, et de nouveau la vie de tous s'épanouira en plein soleil.

À la Gerbière, Emma Boccart n'avait rien de tout cela. Il lui fallait tirer l'aiguille à la cuisine pour avoir chaud ; sa chambre n'avait ni cheminée ni poêle, et d'ailleurs on n'avait pas l'habitude, chez les Boccart, d'avoir deux feux allumés en même temps. C'eût été considéré comme du luxe. Il valait mieux avoir froid au dos et jouir des courants d'air qui se produisaient entre le fourneau et la porte d'entrée, chaque fois qu'on ouvrait celle-ci. Lorsque la situation devenait intolérable, Emma prenait un chauffe-pied et s'installait dans la chambre voisine où l'on avait reçu les trois messieurs. S'il y gelait trop fortement, elle montait chez la tante Alphonsine, où il faisait bon. Mais elle craignait de déranger l'ancienne gouvernante, qui préférait être seule, Emma le savait. Aussi n'usait-elle qu'avec discrétion de la permission donnée, une fois pour toutes, d'entrer dans ce sanctuaire, où elle apportait l'ouvrage, ordinairement grossier, auquel elle travaillait. C'était du linge à coudre, essuie-mains à ourler, tabliers à confectionner, etc.

Le dimanche au soir, pendant que Marc et ses acolytes jasaient au cabaret ou jouaient aux cartes, la tante et la nièce, réunies, faisaient une lecture. Emma lisait bien ; elle s'était vite corrigée de l'accent défectueux apporté de Saint-Bride. Grâce aux observations de M<sup>lle</sup> Alphonsine, elle prononçait correctement les mots dont les oreilles délicates de l'institutrice étaient autrefois péniblement affectées. En cela, Emma donnait un bon exemple aux personnes qui ne se corrigent pas de tels défauts, soit dans le langage ordinaire de la

9 - NdÉ: À titre de comparaison, au Québec on peut avoir des tempêtes de neige jusqu'en avril. Chez nous le printemps véritable attends en général le mois de mai.

conversation, soit dans la chaire, ce qui est bien plus désagréable encore. C'était un beau succès pour la tante, dont les efforts dans ce sens demeurèrent toujours inutiles auprès de son beau-frère et de sa sœur. Emma avait compris que ce n'était pas une chose sans importance, puisque un bon accent donne du charme à la parole. Elle y mettait aussi une bonne volonté dont la tante lui savait un gré infini. Mais le rocher de la volonté personnelle de Marc avait été inattaquable, et la jeune femme n'était pas de celles qui font des scènes, s'arrachent les cheveux et se roulent par terre, quand tout ne va pas comme elles le désirent ou cherchent à l'imposer. Emma souffrait, ne commandait jamais, et priait. Faudrait-il que de rudes expériences vinssent forcer Marc-Henri Boccart fils à rentrer en lui-même et à reconnaître qu'il suivait un mauvais chemin ? C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

Pour le moment, nous sommes à Noël. Le froid est sec, la neige durcie dans les routes ; en pleine campagne, sa croûte grenée diamante sous les rayons d'un pâle soleil qui ne la dégèle point. Les deux ruisseaux se rejoignent toujours au bas de la Gerbière, mais leurs ondes font peu de bruit. Leur volume d'eau est bien diminué. Tout le long de leur cours, les deux côtés sont bordés d'une glace polie, transparente, qui finirait par se rejoindre au milieu, si le courant était moins rapide et le lit des ruisseaux moins accidenté. Les seuls oiseaux qu'on aperçoit encore sont des merles noirs, cherchant des baies dans les buissons de la rive, une draine picotant des perles de gui sur un vieux pommier, et, dans la vasque formée par le confluent des deux bras de rivière, un merle d'eau qui s'en échappe, montrant son poitrail blanc, imperméable à l'eau. Parfois aussi un martin-pêcheur rase cette onde, où sa trace rapide laisse comme une raie d'émeraude et d'azur.

Le son des cloches appelle au culte public les habitants de Reversin et ceux des maisons foraines. La tante et la nièce ne manqueront pas de s'y rendre. Marc y viendra peut-être aussi. Le père Boccart et la mère Tiennette s'en tiendront éloignés. C'est leur habitude de toute l'année.

TRÓISIÈME PARTIE

DERNIER QUARTIER

## CHAPITRE XVI



ix ans se sont écoulés depuis l'hiver auquel nous nous sommes arrêtés à la fin du récit précédent. Marc-Henri fils a trente-deux ans, Emma vingt-six.

À la Gerbière, la situation morale n'a pas changé de caractère, et la situation financière, loin de s'améliorer, a plutôt reculé. Le père est toujours débiteur des sommes dues à ses sœurs, et le fils a contracté quelques petites dettes particulières dont nous indiquerons plus loin la provenance. — Aujourd'hui, la campagne ne produit pas plus qu'autrefois; la même routine agricole est employée dans les cultures. Le père s'est pourtant décidé à prendre un domestique de ferme, qui soigne le bétail et fait les plus gros ouvrages. Lui, Marc-Henri Boccart, à soixante-trois ans, ne manie plus guère d'autre outil que la clef de sa cave, où il continue à faire des visites quotidiennes, mais sans jamais se griser à fond. La peur de se tuer trop rapidement l'emporte sur son besoin de boire. Et il faut dire aussi que ce gros corps peut absorber plus d'alcool que bien d'autres, sans en être incommodé. Ce n'est pas moins dégoûtant; mais la nature animale domine chez lui. — La mère Tiennette conduit encore le ménage, dans lequel sa belle-fille fait ce qu'elle peut pour la soulager. M<sup>lle</sup> Alphonsine est malade; elle subit une crise d'âge qui menace de se terminer fatalement, sans que la médecine puisse lui venir en aide. Elle est résignée à mourir, si c'est la volonté de Dieu, et, pour ce qui la concerne, elle est bien convaincue que le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance.

Aujourd'hui, 26 mai 1856, Emma et Marc-Henri sont dans leur chambre. C'est le matin, Emma place dans un sac de voyage ouvert sur la table du linge dont son mari aura besoin à Lausanne, pendant quelques semaines. Un pli officiel, marqué du timbre cantonal, est déposé à côté du sac. L'adresse porte: À *Monsieur Marc-Henri Boccart, membre du Grand Conseil, à Reversin*. En effet, le mari

d'Emma vient d'être nommé député, en remplacement d'un démissionnaire. — Nous raconterons la chose en son lieu. — Marc-Henri commence à perdre ses cheveux; le sommet du crâne se dégarnit d'une manière déjà très visible. Le jeune député a pris du corps; les traits du visage ont quelque chose de plein qu'ils n'avaient pas il y a quelques années. Au fond, c'est la même constitution physique que celle du père, combinée cependant avec le sang plus maigre et plus actif de la mère. Ce léger embonpoint donne à Marc-Henri un air plus posé, plus sérieux, un peu dur, qui ne l'embellit pas. Sa femme a conservé sa charmante figure, malgré les souffrances morales et le travail de chaque jour, soit dans la maison, soit en plein air. C'est une nature saine qui se conservera longtemps jeune d'extérieur. Il est vrai que n'ayant pas eu les joies de la maternité, elle n'en a pas eu les ébranlements et les misères, dont tant de jeunes mères sont éprouvées et dont beaucoup deviennent les victimes. Depuis six ans qu'elle est mariée, Emma n'a donné encore aucun héritier au vieux père Boccart. Celui-ci n'en prendra jamais son parti. Il mourra sans pardonner à sa belle-fille la stérilité dont elle n'est point coupable. L'idée de voir la dynastie s'éteindre à la mort de son fils est pour le vieux père une poignante amertume. Sans être noble le moins du monde, Marc-Henri Boccart aurait bien ajouté à son nom celui de *la Gerbière*. — Un jour, ayant bu plus qu'à l'ordinaire, le vin lui fit tenir un propos diabolique. Il demanda à son fils s'il n'y aurait pas moyen de faire prononcer un divorce, puisque Emma ne remplissait pas le premier devoir d'une femme mariée, celui de devenir mère. On devait bien trouver un biais quelconque pour en arriver là, disait-il.

Marc répondit que jamais il ne ferait une chose pareille; que sa femme avait un excellent caractère, qu'elle lui était parfaitement fidèle, et qu'il l'aimait.

— Ah! pardine oui, que tu l'aimes! reprit le vieux. Si tu l'aimais, tu te plairais avec elle le dimanche, au lieu d'être toujours fourré au cabaret avec tes deux compagnons, qui, malgré tout leur esprit, ne sont que des imbéciles. Un homme qui aime sa femme reste avec elle quand il en a le temps. Pourquoi ne ferais-tu pas comme Napoléon I<sup>er</sup>, qui divorça d'avec Joséphine, parce qu'elle ne lui donnait pas d'enfant? N'aurais-tu pas les mêmes droits que lui, lors même que tu n'es pas empereur? Après avoir divorcé, tu prendrais une seconde femme qui pût au moins nous donner un garçon.

Au lieu de répondre à l'absurde et méchante insinuation de son père, Marc lui tourna le dos et ne lui dit rien. Bien qu'il ne fût pas d'une délicatesse remarquable en fait de sentiments, il se garda de raconter un seul mot à Emma de l'étrange propos ci-dessus.

Pour mettre l'ordre nécessaire dans le récit, nous allons reprendre la suite des événements à l'époque où nous nous étions arrêtés, soit à la fin de 1850.

Vendelin Dorlodot ne perdait pas l'espoir d'amener Marc à l'acceptation de ses théories maçonniques. Dans ce but, il était revenu plusieurs fois à la Gerbière, son petit livre en poche, et en tirait des leçons excellentes sur la nécessité d'être bon, charitable, vertueux. Jean-Jacques Rousseau, qui dit de si belles choses dans ses livres et se conduisit dans sa vie privée comme un être sans cœur, sans principes et sans conscience n'aurait pas mieux parlé que la règle maçonnique en question. Dorlodot en citait des pages entières, même devant M<sup>lle</sup> Alphonsine, qui vraiment les admirait, et devant Emma, qui savait en montrer les défauts et ramener à leur vraie source, c'est-à-dire à l'Évangile, les vertus attribuées à l'homme naturel. Un jour, Dorlodot lut avec emphase le passage suivant :

« Si ton cœur ne tressaillait pas au doux nom de patrie et de ton Souverain, le maçon te repousserait de son sein comme réfractaire à l'ordre public, comme indigne de participer à une association qui mérite la confiance et l'estime des gouvernements, puisqu'un de ses principaux mobiles est le patriotisme, et que, jalouse de former les meilleurs citoyens, elle exige que ses enfants remplissent, avec le plus de distinction et par les motifs les plus épurés, tous les devoirs de leur état civil. Le guerrier le plus courageux, le juge le plus intègre, le serviteur le plus fidèle, le père le plus tendre, l'époux le plus constant, le fils le plus soumis, doit être le maçon, puisque les obligations ordinaires et communes du citoyen ont été sanctifiées et renforcées par les vœux libres et volontaires du maçon, et qu'en les négligeant il joindrait à la faiblesse l'hypocrisie et le parjure. — Mais si le cercle patriotique qui t'ouvre une carrière si féconde et si satisfaisante ne remplit pas encore toute ton activité ; si ton cœur sensible veut franchir les bornes des empires et embraser avec ce feu électrique de l'humanité tous les hommes, toutes les nations ; si, remontant à la source commune, tu te plais à chérir tendrement ceux qui ont les mêmes organes, le même besoin d'aimer, le même désir d'être utile et une âme immortelle comme toi, viens alors dans nos temples offrir tes hommages à la sainte humanité : l'univers est la patrie du maçon, et rien de ce qui regarde l'homme ne lui est étranger<sup>10</sup>. »

— Eh bien, mesdames, et toi, mon ami Marc-Henri, dit Vendelin Dorlodot, après avoir lu cette tirade, trouvez-moi quelque chose de plus beau que cela.

---

10 - Règle maçonnique, etc., Genève, 5811.



— Ce n'est pas bien difficile, répondit Emma : tout ce que vous venez de lire ne vaut pas cette parole de Jésus-Christ : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? les gens de mauvaise vie aiment aussi ceux qui les aiment. Soyez donc parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. » — Est-ce que les francs-maçons envoient des missionnaires chez les païens pour les amener à la connaissance de la vérité, à une vie pure, à une conversion véritable devant Dieu et devant les hommes ? Il ne me le semble pas.

— Je vous ai expliqué précédemment, ma chère madame, que l'Ordre maçonnique n'est pas une religion.

— Et cependant, vous nous parlez de temples dans lesquels le vrai maçon doit se rendre pour offrir ses hommages à la *sainte humanité*. Tout cela, monsieur Dorlodot, ne signifie pas grand'chose : ce sont des déclamations qui laissent les hommes dans leur même état de péché devant Dieu. Les premiers chrétiens qui donnaient leur vie pour annoncer l'Évangile aux nations, n'étaient pas francs-maçons ; les missionnaires modernes ne le sont pas davantage. Ne nous vantez donc pas la puissance morale de l'Ordre dont vous êtes membre. Je suppose que les Grands-Maîtres actuels de la maçonnerie ne sont pas des apôtres de la *sainte humanité*, mais oui bien les chefs d'une association occulte où la politique joue un grand rôle. Croyez-moi, monsieur Dorlodot, je ne suis qu'une ignorante, mais j'ai la conviction très nette et très ferme que l'Évangile est infiniment supérieur à toutes les recommandations, à tous les conseils de la franc-maçonnerie.

— Ma nièce a parfaitement raison au fond, monsieur Dorlodot, ajoutait la tante ; mais je reconnais que les maximes maçonniques de votre livre sont de celles que tout homme devrait mettre en pratique dans sa vie.

Au bout de quelque temps, le brave utopiste revenait à la Gerbière et reprenait son sujet favori. Un dimanche après-midi, Marc étant au village, Dorlodot trouva porte close. Ne voyant personne aux environs, il eut l'idée de gravir la pente du monticule sur lequel il n'était pas monté depuis longtemps. Il trouva là-haut M<sup>lle</sup> Alphonsine, seule, avec un livre anglais dans lequel elle lisait des prières. C'était avant qu'elle fût malade. Elle se portait alors très bien et avait même une apparence de retour qui pouvait faire illusion lorsqu'elle était en toilette. Dorlodot en fut frappé et lui fit compliment sur sa belle santé.

— Je n'espérais pas avoir l'heureuse chance de vous rencontrer ici, mademoiselle, lui dit-il ; la Providence est allée au-devant de mes vœux, car depuis quelque temps je pense à vous beaucoup plus souvent que vous ne pouvez en avoir l'idée.

— C'est bien aimable de votre part, monsieur Dorlodot. Et à propos de quoi occupé-je votre pensée ?

— Avec votre permission et le profond respect que je vous dois, je vais vous le dire dans un instant. Mais que la vue est donc ravissante du haut de cette petite montagne ! En voyant se dérouler à nos pieds, comme à nos yeux, les œuvres du grand Architecte de l'univers, en les admirant, ces œuvres magnifiques, le cœur s'épure, on se sent vraiment meilleur.

— Vous devriez vous asseoir un moment, monsieur Dorlodot, si la montée vous a fatigué ; moi, je vais redescendre.

Dorlodot s'assit sur le même banc que M<sup>lle</sup> Alphonsine Lovat, et, se tournant de son côté, il lui tint le langage suivant :

— Si je ne me trompe, nous sommes à peu près du même âge : j'ai quarante-quatre ans.

— J'en ai cinquante-trois, monsieur Dorlodot ; je suis donc beaucoup plus âgée que vous.

— Cela ne fait rien, mademoiselle. La solitude me pèse. Si vous pouviez consentir à venir prendre possession de ma maison, à m'entourer d'une sainte et précieuse affection, je reprendrais goût à l'existence et me croirais un des hommes les plus favorisés de l'Ordonnateur de toutes choses. Voyez ; je m'ouvre à vous en toute confiance et je vous prie instamment de ne pas repousser un cœur qui s'offre avec le plus vrai désir de vous rendre heureuse.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, répondit sans hésiter l'ancienne gouvernante qui, tenant ses lunettes à la main, les remit incontinent devant ses yeux. Je ne m'attendais absolument pas à cette proposition. Si j'avais vingt ans de moins, je pourrais l'examiner de plus près et y réfléchir ; mais à mon âge, monsieur Dorlodot, une femme ne se marie pas, à moins qu'elle ne soit folle, et il me semble que je suis encore dans mon bon sens. Et même, si j'étais jeune au lieu d'être vieille, je ne crois pas que j'épousasse un homme qui serait membre d'une société secrète.

— Vous auriez grand tort, mademoiselle. Soyez assurée que ma qualité de maçon ne pourrait qu'augmenter mon désir de travailler à votre bonheur. Et dans le cas actuel, votre âge et le mien ne doivent pas être un obstacle majeur à l'union que je vous propose. Je vous assure....

— Inutile, mon cher monsieur, tout ce qu'il y a de plus inutile. Je ne veux absolument pas me marier. Je vous suis reconnaissante d'avoir pensé à moi ; mais renoncez à toute idée d'un tel côté. — Il nous faut redescendre ; l'air commence à fraîchir. Si vous préférez prolonger votre station, ne vous croyez point obligé de m'accompagner.

— Eh bien, je profiterai de la permission, mademoiselle, mais avec une grande tristesse dans le cœur.

Dorlodot, en effet, s'était rassis ; mais aussitôt que la gouvernante eut disparu dans le sentier, il descendit par le côté opposé et revint chez lui sans passer près de la maison Boccart. Sa déconvenue lui était désagréable, en ce sens que M<sup>lle</sup> Alphonsine en parlerait peut-être à sa sœur et que l'histoire ferait bientôt le tour du village. Les gens ne manqueraient pas de dire que les 25 000 francs de la tante n'avaient pas été pour rien dans ses projets matrimoniaux, et ils ne se tromperaient pas complètement dans leur supposition. Cela, du reste, lui était permis, puisqu'il possédait lui-même une fortune au moins égale. Ceux qui l'auraient blâmé n'eussent pas été plus désintéressés que lui-même dans une entreprise de ce genre.

La tante fut assez prudente pour n'en souffler mot à personne, pas même à sa nièce Emma, avec qui elle en aurait bien ri, si l'une et l'autre avaient eu le cœur à rire de quoi que ce fût. — Depuis ce jour néfaste, on ne revit plus Vendelin Dorlodot à la Gerbière. Son activité, maçonnique ou autre, se portait ailleurs.

Nous avons laissé Marc à son départ pour le Grand Conseil. Au moment de quitter Emma pour se rendre à Lausanne, d'où l'on ne revenait pas chaque soir chez soi, comme plus d'un député peut le faire aujourd'hui, grâce au chemin de fer, Emma dit à son mari :

— Te souviens-tu que le surlendemain de nos noces, tu me conduis au bord du ruisseau ? Nous étions heureux alors ! Pourquoi cela n'a-t-il pas duré toujours de la même manière ?

— Je n'en sais rien, répondit Marc. Nous ne sommes pourtant pas malheureux. Nous avons bonne santé, et si nous ne sommes pas encore riches, cela peut venir plus tard.

— Il ne s'agit pas d'argent, Marc, mais de ce qui donne le vrai bonheur : l'amour l'un pour l'autre et l'amour de Dieu dans le cœur. Si je pouvais être sûre que tu m'aimes comme autrefois, je serais vraiment heureuse.

— Mais oui, je t'aime. Je n'ai jamais aimé aucune femme que toi.

— Eh bien, je te dirai une chose dont il vaut mieux ne pas parler encore : depuis trois mois je suis enceinte ; pour cette fois, c'est un fait certain.

Marc regarda sa femme dans les yeux ; il sentit deux larmes prêtes à jaillir des siens ; puis, embrassant Emma et la pressant sur son cœur, il fut incapable d'ajouter un mot à ce qu'elle venait de lui dire.

Le lendemain, il était assermenté dans la salle du Grand Conseil. Il n'y verrait pas, comme au bord du ruisseau six ans auparavant, un petit renard traîner sa queue dans l'herbe et se cacher dans les brous-

sailles, mais il entendrait plus d'un orateur madré, renard d'une autre espèce, développer ses idées et tâcher de faire prévaloir son opinion.

Pendant qu'il est en session au chef-lieu du canton, nous retournerons à ce qui se passait à la Gerbière, peu après le refus éprouvé par Vendelin Dorlodot.

## CHAPITRE XVII



La Pingoin, avait eu, en effet, son septième garçon, à l'époque fixée par elle-même. Elle n'en continuait pas moins à travailler aux vignes, dont elle se chargeait à forfait, pour l'effeuillage et l'attachage. Quand elle avait habillé ses cadets, donné la soupe aux uns et aux autres, elle mettait son nourrisson dans un petit chariot, sorte de caisse montée sur des roues en bois, et le faisait traîner par deux de ceux qui pouvaient marcher, pendant que, sa charge de paille mouillée sur la tête, elle se rendait où son ouvrage l'appelait. Les enfants, pieds nus, gardaient le poupon à l'ombre de quelque arbre voisin de la vigne, et la mère, au grand soleil, nouait ses brins de paille de seigle autour de l'échalas. Si le petit pleurait après avoir dormi, elle allait s'asseoir dans l'herbe et lui donner le sein, après quoi elle retournait travailler. Vie de galère pour une femme ! Il faut avoir une santé de fer et une âme de bronze, pour faire de bon cœur un pareil métier. — De son côté, le mari travaillait en journée d'ouvrier, partant à quatre heures du matin et ne rentrant qu'à la nuit, sans s'inquiéter autrement de ce que devenaient sa compagne et tout le petit peuple qu'il avait mis au monde. Peut-être même que, le dimanche, au lieu d'aider sa femme à laver et peigner tous ces garçons, il jouait aux quilles et dépensait au cabaret une partie de l'argent gagné pendant la semaine.

Comme la Pingoin aidait un jour Emma Boccart à la vigne, elle lui demanda si le futur héritier du grand-père n'était pas encore en chemin ; la jeune femme répondit que *non*.

— À quoi pensez-vous donc ? reprit l'ouvrière. Vous perdez votre temps. C'est pendant qu'on est jeune et fraîche comme vous qu'il fait bon avoir des enfants, tandis que c'est une misère quand il faut les mettre au monde à l'âge que j'ai : trente-six ans. Et Dieu veuille encore qu'il ne faille pas compléter la douzaine ! S'il venait au moins une ou deux filles ! Mais rien que des garçons, c'est toujours à

recommencer de la même manière. Vous devriez bien en avoir un à ma place.

— Je ne demanderais certes pas mieux, répondit Emma avec un soupir, — car le jour même, le père Boccart, voyant passer le chariot, avait fait, à haute voix, une réflexion qui n'était pas à la louange de sa belle-fille.

— Eh bien, ma chère jeune dame, reprit la Pingoin, je vous indiquerai une chose bien simple, qui procure souvent la bénédiction à nous autres pauvres créatures. Cela m'est arrivé à moi-même, quand j'avais votre âge. Nous étions mariés depuis dix-huit mois, et j'étais encore sans espoir d'être mère, lorsqu'une de mes amies me demanda pour marraine de son dernier-né. J'acceptai, et l'année suivante j'eus mon premier enfant. Dès lors ça n'a pas discontinué. — Si vous consentiez à être marraine du petit qui dort là-bas sous le pommier, cela vous porterait bonheur, et vous me rendriez un grand service, car nous n'avons personne pour protéger ce pauvre innocent. On lui donnerait le nom qui vous plairait. Mon mari et moi nous avons déjà présenté trois des autres au saint baptême.

Emma réfléchit un instant, puis elle dit qu'elle accepterait volontiers, si son mari consentait à être parrain.

— Ah! vous me rendriez bien heureuse, car c'est un souci pour moi que ce baptême; et je serais au moins sûre que vous prendriez l'enfant sous votre protection, si je venais à mourir.

Emma fut donc marraine du petit Edgard-Maurice Pingoin; mais cette bonne action n'amena pas la récompense en quelque sorte promise. Cela se passait en 1852. Dès lors, la Pingoin avait eu les deux filles qu'elle désirait. À cet égard, on pouvait lui appliquer cette parole profonde et mystérieuse: « Il sera donné à celui qui a. »

Dans un autre sens, le corps et l'âme qui souffrent déjà d'une affliction, en reçoivent parfois de nouvelles, plus poignantes encore que la première. — C'était le cas d'Emma Boccart. — À mesure que Marc avait moins besoin d'intimité avec elle, il se montrait plus empressé de se réunir à ses prétendus amis, soit chez eux, soit surtout au cabaret. Les gens qui louaient cet établissement public avaient pour domestique ou pour aide, depuis quelque temps, une fille de la Suisse allemande, venue au canton de Vaud pour apprendre le français. La Bernoise était une de ces belles blondes au teint pur et aux yeux bleus, comme on en voyait beaucoup autrefois dans les villages de son canton. Grande, la taille bien prise, le sourire aux lèvres et le regard assuré, Mädeli était une attraction incontestable pour les garçons au cabaret, et même pour un certain nombre d'hommes mariés. Ils aimaient à se faire servir par la Bernoise, qui ajoutait

encore à ses agréments une voix douce et des mains irréprochables. Depuis qu'elle était là, le cabaret rapportait beaucoup plus à son tenancier. Il est probable même que celui-ci avait escompté ce genre d'industrie. La jeune Allemande faisait florès à Reversin, mais il faut dire tout de suite que, si elle était vraiment une belle femme, ce n'était point une coquette. Elle pouvait être gracieuse, complaisante, mais point garçonnière. Elle savait rester à sa place et se faire respecter de tous : chose rare et qui fait son éloge.

Un dimanche, comme Emma se rendait à son école, elle rencontra la Mädeli, qu'elle ne connaissait point et fut frappée de sa beauté. Elle demanda à M<sup>me</sup> Laurent qui était cette personne. La régente lui dit ce qu'elle en savait, et comme quoi la présence de cette fille attirait à l'auberge tant d'hommes, les après-midi et les soirs des dimanches. Emma fut frappée au cœur par cette simple explication. Il lui vint à l'idée des choses qui n'existaient point sans doute, mais qui ne laisseraient pas de la troubler, de la brûler même, jusqu'à ce qu'elle pût être sûre que la domestique en question était une brave et honnête fille. Sans doute, Marc-Henri la regardait aussi, comme le faisaient Dorlodot, Farbex et les autres habitués, mais sans se permettre jamais la moindre familiarité, qui du reste eût été fort mal reçue. Néanmoins, pendant un certain temps, ce fut un profond souci pour Emma. Il lut était dur de penser que Marc riait peut-être à l'auberge avec Mädeli pendant qu'elle soupirait dans sa solitude à la Gerbière. Dans une telle disposition, si le malin s'insinue dans le cœur d'une jeune femme délaissée, on comprend, hélas ! qu'elle succombe à la tentation. Le serpent de la Genèse est le même partout, en notre temps comme au premier âge du monde. Il suffit de l'écouter, de croire ce qu'il vous dit, de manger le fruit défendu, pour être frappé de mort. Le venin de la parole diabolique est pire que celui de la vipère, pour quiconque ne répond pas au tentateur : « Arrière de moi, Satan ! »

Dans l'automne de cette même année, un homme monté sur un cheval et en conduisant un second à la longe, entra, du chemin public, dans l'avenue de la Gerbière. C'était un dimanche après-midi. Arrivé devant la maison, il descendit de sa monture. Emma et la tante Alphonsine étaient là, assises sur un banc appuyé au mur, près de la porte d'entrée.

— Ma nièce, votre serviteur ! dit l'oncle Machucheval, car c'était lui. Je viens de la foire d'Avranches et j'amène ces deux bidets. Passant près de chez vous, j'ai tenu à dire un petit bonjour à toute la famille. Votre serviteur, mademoiselle la tante.

Emma appela sa belle-mère, qui vint aussitôt ; mais on ne savait pas où le père Marc-Henri était allé se promener. Marc le fils était au village.

Après ces premières salutations, le maquignon demanda s'il pouvait mettre ses chevaux un moment à l'écurie. Pour trouver la place nécessaire, il fallut remuer une vingtaine de bottes de paille. Emma se mit courageusement à cet ouvrage, afin que ce fût plus vite fait.

— Où est mon neveu ? demanda Machu.

— Il doit être au village ; j'irai l'appeler, dit Emma, qui soudain eut une sorte d'inspiration. C'était à l'époque où une triste jalousie la préoccupait.

— Je serais bien aise de le voir un moment, pendant que ces deux bêtes se reposeront. J'ai encore deux lieues à faire, et je marche avec elles depuis le grand matin.

Emma prit un chapeau et se rendit au village. Comme elle arrivait à la porte de l'auberge, Mädeli en sortait, une carafe vide à la main, les bras nus jusqu'au coude, ses grandes tresses blondes tombant sur son corsage noir, jusqu'au milieu du dos.

— Est-ce que M. Poccart est ici ? demanda Emma d'une voix presque tremblante.

— M. Poccart ? je sais pas les noms, madame. Nous entrer pour voir.

Et se retournant, Mädeli ouvrit la porte de la salle, où une vingtaine d'hommes de tout âge étaient attablés, causant à haute voix, gesticulant, quelques-uns même jurant comme des charretiers. Emma était restée au corridor.

— Une dame, dit Mädeli, demande si M. Poccart il est là.

Un éclat de rire général, à ce nom de *Poccart* accueillit la question de la sommelière.

— Qui est-ce qui me demande ? fit Marc-Henri, sans bouger de sa place.

— C'est moi, dit Emma qui mit un pied dans la salle. Il y a une visite pour toi à la maison.

Marc se leva aussitôt pour rejoindre sa femme.

— Tu reviendras ? lui cria Farbex. Nous t'attendrons ce soir chez moi.

Emma était déjà repartie, marchant la première, sans adresser la parole à son mari. Celui-ci la rejoignit bientôt.

Lorsqu'ils furent hors du village, voyant qu'Emma ne lui parlait pas, Marc lui dit tout à coup :

— Qui est venu chez nous ?

— Tu le verras en arrivant. C'est ton oncle le marchand de chevaux.

— Mais qu'as-tu donc ? de quoi es-tu fâchée ?

— De rien, fit-elle, sans ajouter un mot de plus.

— De *rien* n'est pas le mot. Qui t'a fait de la peine ?



— Toi.

— Moi ! et comment ?

— Ah ! oui, c'est facile à dire : comment ? Je voudrais bien savoir ce que tu penserais de ta femme, si tu devais aller la chercher dans un lieu public, où tu la trouverais attablée avec une vingtaine d'autres, les unes buvant, les autres riant, ou même jurant comme des poissardes, et toutes se faisant servir par un beau jeune homme auquel elles adresseraient de gracieux sourires ? Ne dirais-tu pas, avec raison, que ce serait là une conduite indigne d'elle ? et n'en serais-tu pas très malheureux ?

— Mais, ma chère, un homme est un homme ; une femme ne peut vivre et penser de la même manière que lui.

— Un homme qui aime sa femme, reprit Emma, doit être un homme d'honneur et ne pas se conduire, ou avoir seulement l'air de se conduire, comme s'il était sans principes. Comment est-il possible que tu puisses avoir du plaisir à être mêlé dans une société pareille ? Non, cela me passe, et vraiment je ne te connaissais pas lorsque je t'ai épousé. On dit que votre sommelière est une honnête fille et je veux le croire ; mais si j'avais la certitude que tu as des conversations particulières avec elle, je te le dis, Marc, le jour où je l'apprendrais, je quitterais la maison de ton père pour n'y jamais revenir. J'en mourrais de douleur sans doute ; mais, mieux mourir que de subir l'outrage auquel je fais allusion.

— Ma pauvre chère amie, tu te fais du souci pour une chose qui n'existe pas, qui n'existera jamais, sois en parfaitement sûre. Jamais je n'ai eu de conversation particulière avec la servante de l'auberge. Je ne le voudrais absolument pas. Est-ce un péché de la regarder et de la trouver jolie ? Et devrais-je me fâcher tout rouge, lorsque Dorlodot ne se gêne pas de dire que tu es plus jolie encore que la Mädeli ? Il ne faut pourtant pas se rendre ridicule, et voir toujours du mal où il n'y en a pas.

— Il y a un grand mal, sois-en bien sûr aussi, à employer le temps comme vous le faites, et le dimanche encore ! Si tu avais des enfants à élever, que penseraient-ils d'un tel exemple ? Et parmi vous autres hommes de cabaret, il y a des pères de famille. Ce Farbox qui t'engage à retourner vers lui ce soir, n'a-t-il pas honte de se tenir là comme un goujat, pendant que sa femme et ses enfants l'attendent peut-être à la maison ?

— Je n'ai pas d'enfants à élever, répliqua Marc. Si j'en avais, ce serait peut-être différent.

— Si tu n'as pas d'enfant, tu as une femme qui t'aime, tu as des parents qui vieillissent, auxquels tu te dois aussi ; et tu devrais avoir

des principes assez vigoureux pour préférer le devoir au plaisir, à supposer, hélas! que tu n'aies plus de plaisir à être avec moi.

— Mais que tu es donc simple! Ne sais-tu pas que je t'aime? je te l'ai pourtant assez répété. Mais tu ne veux pas comprendre qu'il est nécessaire à un homme de mon âge de se tenir au courant des affaires publiques, même de celles de notre commune. Où veux-tu que j'apprenne cela chez nous? Avec ma mère, qui est à l'ordinaire de mauvaise humeur; avec mon père, toujours enfermé dans son royaume; avec la tante, qui me fait des observations sur mon accent vaudois? Je suis bien obligé d'aller voir un peu ce qui se passe ailleurs que dans notre cassine.

— Un peu, je ne dis pas non, Marc; mais jusqu'à minuit, comme tu l'as fait assez de fois, c'est de la débauche, et je n'accepterai jamais cela de mon mari. J'ai sa réputation à sauvegarder, son amour à conserver. J'ai aussi son âme à préserver du mal: on dirait que tu ne t'en es jamais douté.

— Allons, c'est bon. Je vois que, pour te plaire, il faudrait être un saint. Or j'ai vingt-neuf ans, et je crois savoir me conduire. — Nous voici arrivés. Je regrette que tu aies eu la peine de venir m'appeler. Si j'avais pu supposer que mon oncle vînt chez nous aujourd'hui, je ne serais pas sorti. Que peut-il donc me vouloir?

— Je l'ignore. Il a deux chevaux avec lui et revient d'une foire.

— Où les avez-vous mis?

— Dans l'écurie, à la place de la paille qui était à l'entrée. J'ai dû en remuer une partie.

— Ah! je suis bien ennuyé de cela pour toi. Je vois qu'il ne me faudra plus quitter la maison le dimanche.

— Si tu le veux, tu le peux, et j'en serais heureuse; mais je n'ose trop y compter.

## CHAPITRE XVIII



'était la première fois qu'Emma parlait à son mari sur le ton amer, presque impérieux et plein de reproches, auquel il lui avait été impossible de ne pas céder. Mais c'était aussi la première fois qu'elle allait le chercher dans un cabaret, poussée en même temps par un sentiment de jalousie bien naturelle, quoique nullement fondée. Toute autre femme, à sa place, eût ajouté probablement des récriminations, des mots dont l'aigreur ou la pointe acérée eussent fait sauter en l'air un homme d'un caractère plutôt doux qu'emporté. Marc ne se fâcha point, soit qu'il se sentît dans son tort, soit que, par politique et pour se réserver sa liberté, il eût l'air de trouver que sa femme se faisait trop de souci d'une chose qui n'en valait pas la peine. Le principe qui, même sans le sentiment jaloux dont elle avait été saisie, la faisait agir, ce principe sérieux était inconnu au fils du vieux Marc-Henri Boccart. Dans sa manière d'employer les soirées du dimanche, il ne voyait qu'un besoin naturel à son âge et dans sa position. Pourquoi ne ferait-il pas comme ses camarades et amis de Reversin, qui presque tous quittaient leur famille ces soirs-là, pour se réunir dans un lieu public où l'on peut causer en buvant une bouteille? Quel mal pouvait-il y avoir à cela? Aucun, évidemment. — C'est ainsi que l'homme naturel raisonne. — Le cœur renouvelé par la grâce, par la connaissance de sa faiblesse et par un désir véritable de sanctification, raisonne autrement. Il comprend la nécessité de s'abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal, parce qu'il sait quelle est la puissance du péché.

De son côté, Emma ne tarda pas à comprendre qu'elle avait été un peu loin dans le langage tenu à son mari; et avant même d'entrer à la maison avec lui, elle s'en excusa plus ou moins, sans cependant atténuer la portée de ses paroles.

— Je comprends, lui dit Marc, que c'était bien ennuyeux pour toi de venir me chercher.

On voit par là qu'il était tout prêt à recommencer dans une autre occasion.

Lorsque Marc et sa femme furent de retour, ils trouvèrent les deux beaux-frères attablés à la chambre, l'oncle Machu mangeant une omelette et le père Boccart lui versant à boire. Ce dernier était rentré pendant qu'Emma allait au village.

— Mon cher neveu, dit le maquignon, je regrette de vous avoir dérangé de vos affaires, et vous, ma nièce de vous avoir donné la peine de chercher votre mari. J'aurais pu, en passant, m'arrêter à l'auberge et y causer un moment avec lui. On se voit si rarement, qu'il faut profiter des occasions quand elles se rencontrent. Mais je n'ai pourtant rien d'extraordinaire à vous annoncer. La tante ne va pas trop mal, et Géoffrine est toujours à Paris. Il faudra bientôt songer à la marier, car ces courses lointaines aux foires commencent à me fatiguer. Mon futur gendre pourra me remplacer, quand je l'aurai mis au fait du métier. Il faut faire du commerce en ce monde, si l'on veut pouvoir augmenter son patrimoine et laisser du bien à ses enfants. Ceux qui ne s'occupent qu'à cultiver la terre, vivent plus tranquilles peut-être, mais ils restent toujours au même point. En mettant mes deux chevaux dans votre écurie, j'ai été frappé du peu de bétail que vous avez pour une si grande campagne. Seulement trois vaches, une génisse et deux bœufs, ce n'est pas assez. Vos terrains sont froids ; il faudrait du fumier de cheval pour les réchauffer. Vous verriez alors combien vous récolteriez plus de fourrage et de meilleure qualité. À votre place, au lieu de ces deux bœufs qui mangent du foin autant que trois chevaux et font peu d'ouvrage, j'aurais un bon cheval de trait, et une jument poulinière. Chaque année, vous élèveriez un beau poulain demi-sang que vous vendriez 1000 francs à trente mois. Ce serait pour vous un gain facile, tout ce qu'il y a de plus facile et parfaitement assuré. Cette idée m'a traversé le cerveau en passant et je tenais à vous en faire part, mes chers beau-frère et neveu. J'ai là un cheval de six ans qui ferait votre affaire, pour commencer, et je m'engage à vous procurer dans quinze jours une jument portante, que j'ai vue dans un village du Gros-de-Vaud. D'ici là vous avez le temps de vendre vos bœufs qui, du reste, sont prêts pour la boucherie. Que pensez-vous de ma proposition ? C'est à mon neveu que je m'adresse essentiellement, car je sais très bien que mon beau-frère, — à votre bonne santé et conservation ! — n'est pas pour les choses nouvelles en agriculture.

— Réponds à ton oncle, dit le père Marc-Henri à son fils.

— Il est possible, dit ce dernier, que vous ayez raison, mon oncle ; mais mon père est trop âgé, trop gêné dans ses mouvements, pour s'occuper de chevaux. Il n'en a jamais eu et moi je ne

les connais absolument pas.

— Mais vous serez au courant tout de suite, reprit le maquignon. En deux heures de temps, je veux vous faire passé-maître dans la partie, si vous le voulez.

— Et combien de fois sera-t-on attrapé ? demanda le père d'un air malicieux.

— Combien de fois ? beau-frère, pas seulement la queue d'une. Un cheval ne convient pas : vous le revendez tout de suite. Il vous a coûté 800 francs : vous trouvez un acheteur à 850. Ce n'est pas plus malin que ça. — Neveu Marc-Henri, nous allons voir un des deux qui sont dans votre écurie, et je vous le laisse. Vous le payerez dans un mois, dans six mois, cela m'est égal. S'il ne vous convient pas, je le reprends. Voyez si j'y mets de la complaisance ! Allons le faire trotter ; il va à la pensée. C'est un joli bai-brun, fin de membres, court-jointé, la tête sèche, le crin léger, la queue bien placée et pas lourde. Il y a 200 francs à gagner sur ce cheval, comme deux sous. J'ai pensé à vous en l'achetant. Il va très bien au petit char. Ne vous serait-il pas agréable de faire, de temps en temps le dimanche, avec votre jolie femme, une course dans les villages voisins. Cela fait du bien au corps et procure du plaisir. Toutes les jeunes femmes aiment à aller en char, et plus on va vite, plus elles sont contentes.

— Nous n'avons pas de char de promenade, objecta Marc.

— Eh ! la belle affaire ! continua Machu : on en achète un, neuf ou de rencontre. Vous en trouverez tant que vous voudrez chez Mareindaz, à Janty. Il en a toujours cinq ou six à vendre. Prenez-le sur ressorts ; ça coûte un peu plus, mais on est bien mieux sur le banc. Allons voir le cheval et après je partirai.

— Buvez encore un verre, dit le beau-frère.

— Parbleu, deux, si ça vous fait plaisir.

Le verre bu, ils allèrent à l'écurie, Emma suivant les hommes pour voir ce qu'il adviendrait du discours de l'oncle. Machu sortit le bidet et le fit trotter en lui tenant la tête haute. Pendant ce temps, le père avait fait un signe à Marc, comme pour lui dire : prends garde à toi.

— Eh bien, fil le maquignon, peut-on désirer quelque chose de mieux ? Regardez ces jarrets nerveux, ces jambes fines, ces sabots hauts de talon et la corne lisse. C'est une bête qui vous sera très utile et vous fera plaisir.

— Le cheval est joli, dit Marc ; mais ne vous donnez pas la peine de le faire trotter davantage. Pour le moment, nous ne voulons pas l'acheter. Plus tard, on verra.

— Prenez-le, croyez-moi. Une occasion pareille ne se représentera pas. Le cheval me coûte 980 francs et la dépense ; je vous le laisse

pour mille tout rond. Certes, si je me contente de 20 francs seulement pour ma peine, c'est pour vous rendre service.

— Merci, mon oncle ; mon père n'est pas décidé aujourd'hui.

— Ni jamais, ajouta le vieux Marc-Henri. Depuis plus de cent ans il n'y a pas eu de cheval à la Gerbière, et de mon vivant il n'y en aura pas.

— En ce cas, tout est dit ; il n'y a rien à faire avec vous. Neveu, allez me chercher l'autre et je partirai. C'est pourtant dommage de ne pas profiter d'une si bonne occasion.

Les chevaux étant réunis par une longe, l'oncle Machu donna une poignée de main aux assistants, salua sa belle-sœur venue sur le seuil, puis, sautant sur le dos de la bête qu'il voulait vendre, il déta la au petit pas.

— Vous ne venez pas avec moi jusqu'au village ? dit-il encore à Marc en se retournant.

Le neveu fit un signe négatif, et bientôt l'homme et les chevaux disparurent au contour de la route.

— Je parie, fit le père Boccart, que Machu voulait gagner 100 francs sur son cheval. Il s'est arrêté ici uniquement dans le dessein de nous tirer une carotte.

Une autre fois, et encore un dimanche, ce fut le tour de l'amodieur. Celui-ci était en quête de vaches dont il avait besoin. Venu en char, il amenait avec lui un de ses garçons et sa fillette de sept ans. Laisant son attelage et les deux enfants chez son beau-frère, il emmena Marc au village, où il le trimballa d'écurie en écurie, jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait : trois vaches. Après quoi, il conduisit les vendeurs et son neveu au cabaret, où ils restèrent jusqu'à la nuit. Quand ils revinrent à la Gerbière, il fallut souper. Au lieu d'atteler et de repartir promptement avec ses enfants, l'amodieur poussait le temps à l'épaule. On voyait qu'il avait l'habitude fâcheuse de rester tard hors de chez lui. Ce ne fut guère avant dix heures du soir qu'il se mit en route, pour n'arriver à la maison que vers le milieu d'une nuit très noire, sans s'inquiéter de ce que pouvait penser sa femme. — C'est ainsi que bon nombre de campagnards arrangent leur vie. Le temps et les paroles ne leur coûtent rien, dès qu'il s'agit d'affaires à traiter, de marchés à conclure. Mais s'il est question de l'éducation des enfants, d'une bonne direction morale à leur donner, de développer en eux des sentiments de droiture et de délicatesse (je ne parle pas des sentiments religieux), les pères sont occupés de choses trop importantes à leurs yeux, pour leur permettre de penser à celles d'un ordre plus élevé. De là, ce que chacun peut voir aujourd'hui : une déchéance morale, une vulgarité d'idées, une absence complète de

ce qui ennoblit l'homme et peut lui donner la place à laquelle il a droit, comme créature intelligente, raisonnable et libre. À cet égard, le mal existe aussi bien chez les cultivateurs que dans les classes supérieures de la société. Celles-ci ont parfois leurs catastrophes retentissantes, dont les effets sont des coups de tonnerre dans le milieu où elles se produisent. Si les classes inférieures font moins de bruit, le ver de l'intérêt personnel et du matérialisme qui les dessèche, n'en est pas moins malfaisant et destructeur. Quand donc verrons-nous l'homme des champs jouir de son heureuse position en chrétien sincère ? Aimer Dieu et son prochain, ne pas s'attacher uniquement à la terre, mais cultiver aussi les facultés nobles de l'intelligence, du cœur et de l'âme, au lieu de les étouffer dans une âpreté sordide au gain ou dans les grossières passions de l'intempérance ? Si ce temps heureux doit venir, qu'il vienne enfin remplacer ce qui existe et remettre tout en ordre ici-bas ! À la Gerbière, la vie se continua comme nous la connaissons, jusqu'à l'époque où la candidature de Marc à un siège de grand conseiller fut posée à Reversin. Nous y arriverons dans un prochain chapitre. Jusque-là, le mari d'Emma retournera souvent encore à ses réunions du dimanche, le père à sa cave, la mère Tiennette à ses moments de mauvaise humeur, la tante Alphonsine verra dépérir peu à peu son ancienne santé, et la jeune femme constatera une fois de plus qu'elle est sans influence réelle sur les habitudes et les besoins de Marc. Mais au moins son souci au sujet de la belle Mädeli n'existe plus. Celle-ci a quitté depuis longtemps l'auberge où elle était venue dans le but d'apprendre le français, qu'elle ne parlait pas trop mal au moment de son départ. Comme bien d'autres, Dorlodot s'en était coiffé. Son cœur fut touché du bon caractère de cette fille, de sa parfaite honnêteté, et spécialement de sa beauté. Aussi, ne put-il faire autrement que de lui offrir la moitié de son royaume, à la condition qu'elle consentît à devenir sa femme bien-aimée, son ange tutélaire, le gardien de son foyer de vieux garçon. Il avait une maison, du terrain et quelques actions de la banque cantonale. Ce n'était pas rien. Hélas ! par un tout autre motif que celui mis en avant par M<sup>lle</sup> Alphonsine Lovat, il eut la douleur de recevoir un refus.

— Merci, monsieur Dorlodot, lui dit la blonde Bernoise aux yeux bleus ; vous êtes bien honnête, mais je ne peux pas vous épouser. Voyez, dit-elle en tirant un médaillon de son sein, voilà le portrait de mon fiancé, Franz Millier, de Ruttihaus. Il est tonnelier ; mais son père lui remettra une petite auberge où nous nous établirons quand nous serons mariés.

Vendelin Dorlodot dut se résigner. Le Franz était un beau garçon à

barbe brune, large d'épaules, auprès duquel notre vénérable frère maçon avait l'air d'un grand-père de cinquante ans. Comme fils de la sagesse, il put se consoler en méditant quelque belle tirade de son petit livre vert.



## CHAPITRE XIX



'ai dit plus haut que Marc avait fait quelques dettes particulières. Voici à quel propos. — Dans une de leurs réunions du dimanche, Farbex, qui avait de l'ambition, proposa qu'entre les trois ils fissent une spéculation sur du vin. La récolte était abondante, de qualité médiocre, le prix moyen.

Pour peu que l'apparence de la récolte suivante ne se présentât pas dans de bonnes conditions, les vins en cave subiraient une hausse qui permettrait aux trois associés de réaliser un joli bénéfice. Ayant bon crédit et solidaires entre eux, ils trouveraient facilement l'argent nécessaire à leurs achats. Marc-Henri partagea cette manière de voir, qui lui plaisait assez. Il serait bien aise de gagner mille francs, en exposant seulement sa signature pour cinq ou six fois cette somme, et pour peu de temps seulement. Au lieu de puiser toujours dans la bourse de son père, il aurait quelque argent à lui. Avec son air mielleux, Farbex exerçait sur Marc une influence incontestable. Mais Dorlodot ne voulut pas faire partie de l'association. Il préférait s'occuper des symboles de la maçonnerie. L'explication qu'il donnait du triangle équilatéral et du niveau égalitaire pouvait n'être pas très juste, mais c'était une spéculation qui ne présentait aucune chance fâcheuse, et n'occasionnait aucune perte matérielle, excepté celle du temps employé à résoudre le problème. Vieux garçon, ayant largement le nécessaire, il refusa de devenir marchand de vin. Dans cette circonstance le maçon fit preuve de prudence et de bon sens. Il ne voulut pas, selon le précepte de l'Écriture, se mettre à bâtir, avant de savoir s'il pourrait achever la construction. — Les deux autres achetèrent pour 15 000 fr. de vin nouveau, payable un tiers comptant, le reste à trois et à six mois. Ils eurent des frais de courtier, car ils ne voulurent pas faire l'achat eux-mêmes, puis, des loyers de cave, l'intérêt de la somme empruntée. À tout cela ils perdirent assez de temps. Et lorsque vint le printemps, la vigne, qui semblait devoir être épuisée

par la dernière récolte, se présenta, au contraire, dans des conditions excellentes. Nos deux associés espérèrent en vain qu'une gelée ou une grêle viendrait anéantir de si belles espérances : le ciel fut sourd à leurs prières. Le raisin mûrit à point, et l'on était sûr déjà que le vin pendant serait supérieur à celui de l'année précédente. Une baisse générale se produisit. Il fallut vendre, et vendre à perte. Au lieu d'un bénéfice à encaisser, nos deux commerçants perdirent chacun 1200 fr. sur cette affaire. Sous leur cautionnement réciproque, un banquier leur prêta cette valeur. Ainsi se termina l'entreprise. — Dorlodot put se féliciter d'être resté sur le terrain des spéculations abstraites, sans courir les chances matérielles dont ses compagnons de soirées souffraient maintenant : « Méritant, disait son petit livre, le titre glorieux de sage, toujours libre, heureux et content, il marcherait sur cette terre l'égal des rois, le bienfaiteur des hommes et le modèle de ses frères. »

On voit par cette citation, que les excellents francs-maçons de la R. : L. : de la *Sincérité et parfaite Union* à l'O. : de Besançon, avaient de belles et bonnes idées en l'an 5806. — Les descendants auront sans doute marché sur les traces de leurs pères.

Quoi qu'il en soit, Marc-Henri Boccart fils devait 1200 fr., dont l'intérêt coûtait au moins le 6%. Si son père l'avait su, il lui aurait fait douze fois par jour le reproche d'avoir agi en imbécile. Emma l'ignorait aussi, en sorte que Marc n'avait, de ce côté-là, pas même l'ombre d'une sympathie. — Ces sortes de spéculations réussissent parfois ; mais il semble que les gens qui ne sont pas du métier, que des cultivateurs en particulier, sont imprudents s'ils s'y engagent. Il faut pouvoir continuer, afin de gagner en une seule fois ce qu'on a perdu en deux ou trois autres. Et puis, c'est un genre d'affaires qui, beaucoup plus que d'autres est *sujet à caution*. En notre temps, la fabrication des vins artificiels a pris une si grande extension, qu'elle atteint déjà d'une manière grave l'industrie et la production du vin naturel. Avec le phylloxera qui nous menace, la vigne ne jouit plus de son ancien crédit. Elle a perdu de son prix de vente. L'affreuse eau-de-vie aussi lui fait une terrible concurrence. Si c'était au moins la société qui prêche l'abstinence des boissons alcooliques et l'exige de ses membres ! Mais non : les buveurs d'eau seront toujours en minorité sur la terre. Les nègres Magwamba, qui n'ont pas l'idée de porter des vêtements, connaissent la fabrication de la bière, et fument le chanvre pour s'enivrer. Partout les hommes trouvent moyen de s'empoisonner.

Ce fut peu après le règlement de l'affaire du vin que l'idée de nommer Marc-Henri au Grand Conseil prit naissance à Reversin. Farbex, l'un des premiers, la mit en avant. Cette commune populeuse désirait qu'un des membres de la députation du cercle fût pris dans sa

circonscription ; et comme elle pouvait mettre en ligne au moins cent-quarante électeurs, il suffisait de ce chiffre de votants pour jeter un grand poids dans la balance. Si l'une des autres communes votait avec elle et que l'assemblée ne fût pas nombreuse, la nomination de leur candidat était presque certaine.

Les gens de Reversin avaient eu déjà leur député, un simple paysan, qui, pour leur faire plaisir, avait consenti à se laisser nommer. Mais cet homme de bon sens vit bientôt que sa place était ailleurs que dans un banc de l'assemblée législative. Après deux années pendant lesquelles il avait beaucoup plus gémi que joui de l'honneur qu'on lui faisait, il donna sa démission.

— *On n'est pas fé pé çan*, disait-il dans le patois de son village. Et il ajoutait : *E n'est pas le to dé vôtâ ouai aô bin na ; é fô comprendre dé tié é z'est tiestion. No z'autres, no ne sin pas fé po vaire bin bé dans to çan. E no fô laissi l'Allemagne é z'Allemands*<sup>11</sup>.

L'honnête député résilia donc son mandat. Il fallut songer à en nommer un autre, et l'on jeta les yeux sur Marc-Henri Boccart fils. — Par sa position il était indépendant ; mieux que bien d'autres, il pouvait consacrer une partie de son temps au pays. Fils unique d'un père qui possédait un joli domaine, il serait aussi l'héritier d'une tante dont la santé déclinait rapidement. En outre, il avait la parole facile, l'intelligence claire. En sa qualité de propriétaire bon démocrate, il tiendrait aux intérêts des campagnards. Sans enfant, qu'avait-il de mieux à faire qu'à se laisser nommer ! — Tout cela fut débattu dans une assemblée préparatoire où l'on pressa tellement Marc, qu'il accepta.

Bien que cela contrariât son père, le vieux Marc-Henri ne laissa pas d'être flatté de cette candidature. Si Marc était nommé, cela ne le détournerait pas trop des occupations de la campagne. En mai, époque de la session du printemps, la vigne est cultivée, et en novembre, pendant la session d'automne, les travaux agricoles sont terminés. Pour la première fois, le cercle aurait un député sachant l'allemand, et cela pouvait être utile. Dans la famille, Emma fut la seule qui vît cette nomination avec chagrin. Du fond de son lit, la tante Alphonsine la déplorait sans doute, mais n'en parlait pas. — Emma connaissait les côtés faibles du caractère de son mari, et craignait qu'il ne se laissât entraîner davantage encore à boire, à des causeries nécessairement politiques, à une vie enfin qui l'éloignerait toujours plus de son foyer et de leur ancienne intimité. Elle le voyait

11 - « On n'est pas fait pour cela. Ce n'est pas le tout de voter *oui* ou bien *non* ; il faut comprendre de quoi il est question. Nous autres, nous ne sommes pas faits pour voir bien clair dans tout cela. Il faut laisser l'Allemagne aux Allemands. »

déjà si peu dans les moments où, libres tous les deux, ils auraient pu s'entretenir ensemble ! Et quand Marc serait à Lausanne deux ou trois mois par an, elle le verrait bien moins encore. Que ferait-il ? à quoi emploierait-il le temps en dehors des séances ? N'aimant ni à écrire, ni à se promener, assez peu à lire, elle pensait qu'il se rendrait au café ou dans quelque pinte voisine de son logement. Il reviendrait à la Gerbière le samedi au soir, pour passer le dimanche au village et repartir de grand matin le lundi par la diligence, qui n'existe plus depuis que nous avons le chemin de fer. Tout cela était peu réjouissant pour une femme de vingt-six ans, qui commençait à éprouver les angoisses relatives à son état de grossesse, et bien que cette perspective fût un bonheur pour elle. On a vu qu'Emma ne s'en ouvrit à son mari qu'au moment du départ de celui-ci pour son entrée au Grand Conseil. Relativement à l'élection, Dorlodot avait laissé agir Farbox et les autres. De plus en plus il se renfermait dans l'étude des mystères et de l'histoire de la maçonnerie. Il apprit ainsi que c'est depuis C. Wren, architecte de Saint-Paul à Londres, que la célèbre société maçonnique avait pris la décision de recevoir dans son sein des personnes étrangères à l'art de bâtir. Jusqu'à cette époque, il paraît qu'elle était composée seulement d'architectes, d'entrepreneurs de bâtiments et de véritables maçons : une sorte de société de secours mutuels qui avait sans doute sa raison d'être.

Le régent fut le seul électeur, à Reversin, qui ne vota pas pour Marc-Henri Boccart. Il en avait parlé avec le candidat, auquel il expliqua courageusement les motifs de son abstention.

— Je suis persuadé, mon cher monsieur, lui dit-il à cette occasion, que vous regretterez d'échanger la vie heureuse et tranquille du campagnard, contre les discussions et les longues séances de l'assemblée législative. Et si vous me permettez de vous le dire avec franchise, je ne crois pas que le séjour d'une ville vous soit bon. Je connais un peu Lausanne. Un homme qui n'y est pas occupé activement du matin au soir, et qui n'en est pas, ne sait trop que faire ni où aller, quand il n'est pas à son banc de grand conseiller. Alors, on va au café, au cercle ; on se dissipe plus ou moins ; on partage volontiers une bouteille. Ah ! si j'étais à votre place, je sais bien que je resterais ici, content de cultiver mes champs et ma vigne, heureux dans la société d'une femme charmante, telle que M<sup>me</sup> Emma. Oh ! si nul autre candidat ne se présentait, si le cercle tout entier vous appelait, la position serait bien différente. Mais vous êtes en compétition avec un candidat qui a fait des études classiques et qui connaît le droit : il semble donc que c'est plutôt à lui d'être nommé. Si je pensais que ma voix vous fût utile, je vous la donnerais de grand cœur ; mais j'ai la

conviction contraire, et c'est à cause de cela que je m'abstiendrai.

Marc-Henri remercia M. Laurent de sa franchise et dit que, n'ayant rien fait pour être nommé, il ne se sentait pas libre de refuser, si la majorité des électeurs lui donnaient leurs suffrages.

L'assemblée électorale ayant été peu nombreuse, et une commune s'étant jointe aux gens de Reversin, Marc-Henri Boccart fut nommé. Ce qu'il ne dit, ni à Emma ni à M. Laurent, c'est qu'on lui prouva qu'il fallait offrir un verre de vin à ses électeurs après le vote. Ce verre se multiplia au point de compter les bouteilles par cinquantaines, ce qui ne laissa pas de fournir un mémoire dont la somme s'élevait à une grosse poignée d'écus.

En apprenant le résultat de l'élection, mais non le détail ci-dessus, dont elle aurait été scandalisée, la tante Alphonsine eut avec Emma la conversation suivante, auprès de son lit, qu'elle ne quittait plus depuis quelque temps. Un marasme qu'on ne pouvait combattre, conduisait rapidement l'ancienne gouvernante au tombeau.

— Ma chère nièce, lui dit-elle, voilà donc votre mari membre du Grand Conseil. Pour lui et pour vous cela me paraît une chose déplorable.

— J'ai fait, répondit Emma, mon possible pour engager Marc à refuser : tout a été inutile.

— Je le sais, ma chère enfant. Hélas ! ce qu'on a fait contre mon mal a été aussi de toute inutilité. Je descends le chemin de toute la terre, sans regret de la quitter. Grâce à Dieu, je sais où mon âme sera reçue. Celui qui donna pour moi sa vie ne me repoussera pas quand je paraîtrai devant lui. Je compte sur vous et sur la bonne M<sup>me</sup> Laurent pour mes derniers soins de toilette. Je n'ai confiance qu'en vous deux pour ce service à rendre à mon corps. Les vêtements qu'il faudra me mettre sont dans le tiroir de cette commode : il y a une étiquette au-dessus, fixée avec une épingle. Mais vous, ma nièce, que deviendra votre vie après mon départ ? Si au moins vous aviez un enfant.

— J'ai enfin l'espoir d'être mère, ma chère tante ; je vous confie cette nouvelle, dont je ne parlerai à Marc qu'au moment de son départ pour Lausanne dans peu de jours.

— Que Dieu en soit béni ! Mais êtes-vous bien sûre de ne pas vous faire illusion ?

— Je suis enceinte depuis trois mois.

— Plaise au Seigneur que tout aille bien pour vous et pour le petit enfant. Si c'est un garçon, comme il faut l'espérer, appelez-le Alphonse en souvenir de moi. Il convient de renoncer à ce triste nom de Marc-Henri, qui s'est perpétué dans la famille depuis plusieurs générations, on ne sait pourquoi.

— Si vous n'êtes plus là, ma tante, et que Dieu nous donne un fils, je n'oublierai pas votre désir, dont je vous suis reconnaissante. Merci de vos souhaits à mon égard. J'ai bien besoin d'être soutenue par les prières de ceux qui m'aiment.

— Priez aussi pour moi, ma chère enfant; demandez à Dieu de m'accorder un départ paisible. — Encore une chose que je veux vous demander: lorsque j'aurai quitté ce monde, annoncez-le à la marquise de Landsworshire et à M<sup>me</sup> la baronne de Merkamert. Il y a des enveloppes toutes prêtes avec les adresses, dans la petite cassette qui est sur ma table à écrire. Cette même boîte, fermée à clef, contient aussi mon testament. Voici la clef attachée à ma montre. Prenez-la ainsi que la cassette, et soignez le tout dans un endroit où personne ne puisse y jeter les yeux, pas même votre mari. Après ma mort, vous ouvrirez la cassette et remettrez le testament au juge de paix, qui fera le nécessaire. Allez maintenant; je veux essayer de dormir.

Emma fit ce que sa tante désirait. On voyait bien que celle-ci n'en avait pas pour longtemps encore. Et, en effet, trois semaines après, pendant que Marc était au Grand Conseil, sa tante s'éteignit dans les bras de M<sup>me</sup> Laurent et d'Emma. Marc ne la revit pas. Sa dépouille légère fut portée au cimetière de Reversin par M. Laurent et cinq autres hommes, d'après les indications laissées par la défunte. Dorlodot était du nombre, mais non Farbex. Marc-Henri conduisit le deuil à la place de son père, qui aurait eu de la peine à marcher aussi loin par la chaleur, et dont l'ancien habit noir n'était plus présentable. — Le pasteur parla sur la tombe, après avoir fait un culte à la maison.

Le soir venu, Dorlodot se rendit furtivement au cimetière, ayant un rameau de buis vert à la main. Il le déposa sur la fosse toute fraîche, le recouvrit à moitié d'une poignée de terre et dit à demi-voix: « Le corps va dans la terre d'où il a été tiré, mais l'esprit retourne au Grand Architecte de l'univers qui l'a formé. »

C'était là une attention touchante, de la part de cet honnête et affectueux franc-maçon.

## CHAPITRE XX



Elle était donc morte, M<sup>lle</sup> Alphonsine Lovat. À cinquante-huit ans, sa vie terrestre s'était éteinte dans une chambre solitaire où, sans la présence d'Emma et les soins affectueux de cette nièce d'adoption, elle eût été bien délaissée. Au moins ses dernières années avaient eu, de ce côté-là, une douceur qu'elle sut apprécier. Bien qu'elle fût morte à un âge où de longs jours sont accordés encore à un grand nombre d'hommes et de femmes, l'ancienne gouvernante avait parcouru une carrière que plusieurs eussent trouvée presque interminable. S'occuper d'enfants étrangers durant la moyenne d'une vie humaine ; enseigner toujours les mêmes éléments d'une langue ; combattre des défauts sans cesse renaissants ; agir sur des caractères souvent difficiles, ce n'est pas là une œuvre puérile, pour une personne qui connaît son devoir et le remplit. Honneur à quiconque se dévoue de cette manière ! — On comprend qu'il soit presque impossible de ne pas rapporter d'un tel genre d'occupations quelque manie, quelque particularité qui ne ressemble point aux agissements ordinaires de gens qui n'ont pas été astreints à des règles invariables de tous les jours et à s'observer sur mille détails dont ils n'ont eu aucun souci. La tante Alphonsine recherchait le silence et la solitude, après avoir si longtemps vécu dans des chambres d'enfants. Un jour, à la Gerbière, elle fut sur le point de se lever de table, parce qu'un homme quelconque, dînant chez les Boccart et parlant des impôts, prononçait ce mot sans l'accentuer du circonflexe indispensable. Dire les *impôts*, cela ne devait pas être permis. Que veut-on ! chacun a ses faiblesses. Heureux encore ceux qui n'en ont pas de plus criantes, de plus désagréables au prochain !

Pour honorer la mémoire de sa belle-sœur, le père Boccart voulut qu'il y eût un dîner chez lui, le jour de l'enterrement. Les frères Machu étaient venus pour la cérémonie ; il fallait bien les recevoir, puis inviter les six porteurs, auxquels il est d'usage d'offrir une collation, au retour

du cimetière. Le père Chabaut était aussi là, ainsi que d'autres parents et connaissances. La Pingoin fut chargée de surveiller le pot-au-feu, pendant qu'Emma s'occupait de mettre la chambre en ordre et d'y dresser la table après le départ des assistants pour le cimetière. Les petits Pingoin se tireraient assez d'affaire tout seuls, comme cela leur arrivait six jours par semaine.

Au dessert, le père Boccart fit l'éloge de sa belle-sœur défunte.

— C'était un cœur d'or, dit-il, une belle âme, oui certainement ! Jamais on ne l'entendait dire du mal de personne, pas même de ceux dont elle n'avait pas bonne idée. Son seul défaut était de rester trop tard au lit le matin. Mais il faut se mettre à sa place. Voilà une fille qui, pendant trente années consécutives, avait dû veiller très tard, soit pour raccommoder son linge, soit pour perfectionner son instruction. Elle aurait pu enseigner le français et les bonnes manières à une princesse royale ; et cependant la pauvre Phonsine, — en paix soit son âme ! — n'avait été qu'à une école de village. Ce que c'est, n'est-il pas vrai, que d'avoir la volonté de s'instruire ? Ma défunte belle-sœur parlait l'anglais et l'allemand, mieux que nous le patois. Elle laisse un bel exemple aux institutrices qui s'en vont à l'étranger. Pour moi, son départ est un grand vide. À votre santé, messieurs et amis.

Lorsque les invités furent partis, les deux Machu visitèrent la grange et donnèrent un coup d'œil au bétail. Ils renouvelèrent, chacun dans son sens, leurs observations sur l'agriculture routinière du père Marc-Henri.

— Tant que vous n'aurez pas du fumier de cheval, disait le maquignon, vos terrains resteront froids et vos récoltes seront chétives. Si vous m'en croyez, beau-frère, vous remplacerez vos bœufs par deux bons chevaux, et je suis l'homme pour vous les fournir. J'en ai dans ce moment qui feraient bien votre affaire ; profitez de l'occasion.

— Non, je vous ai déjà dit, Louis, que je m'en tiens à ce qui se pratiquait ici, déjà du temps de mon grand-père.

— Le grand conseiller changera tout ça.

— Après moi, il sera le maître.

— Et si vous aviez moins de champs pour augmenter vos fourrages, disait à son tour l'amodieur, vous doubleriez le bétail de votre écurie. Une vache bien nourrie rapporte de la monnaie pendant huit mois, et vous la mettez sur la montagne en été, où elle produit encore une bonne rente et du beurre. Vous pourriez avoir huit vaches au lieu de trois seulement et d'une génisse. Ayant tout votre terrain autour de la maison, vous en attelleriez deux pour rentrer les récoltes et feriez labourer vos petits champs par des chevaux ou des bœufs loués au village. Deux ou trois journées de charrue par année vous suffiraient.



Et puis, votre fils, qui est maintenant appelé à voir du monde, ferait un peu de commerce de bétail. On rencontre ainsi des occasions de marchés avantageux.

— Non, non, je ne voudrais pas le voir lancé dans des affaires nouvelles. Je commence à regretter déjà qu'on l'ait nommé au Grand Conseil. Quand il revient ici le samedi au soir, on ne le voit plus le dimanche à la maison. Lorsque son temps sera fini, j'espère bien qu'il ne se laissera pas renommer. — À propos, je vous rembourserai à l'un et à l'autre les 4000 francs que je dois encore à mes sœurs. Je pense que le testament sera homologué dans huit jours. Aussitôt que nous serons en possession, je ferai rentrer l'argent nécessaire, ou, si vous le préférez, je vous remettrai des titres en paiement.

— Ce sera une chose à voir et à s'entendre, dirent les deux beaux-frères.

Après leur départ, c'est-à-dire dans la soirée, car l'amodieur ne rentrait pas de jour chez lui, les quatre habitants de la Gerbière se retrouvèrent seuls chez eux. Le domestique couchait à l'écurie. — La mort de la tante faisait un vide immense. C'est toujours comme cela, lorsqu'on a porté l'un des siens au cimetière. Quand elle était encore vivante, et bien qu'elle se mêlât peu à la famille, la tante tenait une grande place dans la maison. Emma lui rendait les services dont elle avait besoin ; le père Marc-Henri se préoccupait de l'issue de la maladie ; et la mère Tiennette se lamentait de ce que sa sœur n'avait plus de confiance dans la médecine. Maintenant, c'était fini. On ne l'entendrait plus, on ne la verrait plus, on ne s'en préoccuperait plus.

Le testament avait été remis au juge de paix ; les lettres expédiées à la marquise anglaise et à la baronne allemande. Marc était retourné à Lausanne, où la session se prolongeait. La grossesse d'Emma, maintenant certaine et apparente, réjouissait son beau-père, qui semblait se corriger un peu de ses habitudes de cave. Ce ne pouvait être qu'un garçon qui viendrait au monde en octobre, d'abord après la vendange. On aurait du vin nouveau pour le baptême. Les 25 000 francs de la tante Alphonsine, hérités par la mère Tiennette, mettraient le père Marc-Henri dans une position superbe, car il savait bien que, dans le canton de Vaud, le mari a la jouissance des biens de sa femme, tant qu'il n'existe pas de convention contraire. — Ses dettes payées à ses sœurs, il lui resterait encore au moins une quinzaine de mille francs dont il retirerait les intérêts. — Tout cela le préoccupa beaucoup durant la première semaine et jusqu'au jour de l'homologation du testament. Enfin, ce moment arriva. Marc vint de Lausanne pour assister à l'ouverture du pli mystérieux.

Grande fut la déception du père, lorsqu'il en apprit le contenu. La

tante Alphonsine léguait à sa sœur 2000 francs, pour qu'elle en eût la jouissance.

2000 francs à son neveu Marc-Henri.

500 francs à M<sup>me</sup> Laurent, née Cabrot, en souvenir de la bonne amitié qu'elle lui avait témoignée.

500 francs à divers établissements de charité.

Enfin, pour le reste de sa modeste fortune, soit environ 20 000 francs, et tout son mobilier, elle instituait sa nièce d'alliance Emma Boccart, née Chabaut, son héritière, sous la condition expresse que cette somme resterait en sa possession et ne serait remise à aucun membre de la famille. Ayant adopté en quelque sorte comme une fille sa dite nièce Emma Boccart, née Chabaut, dont l'affection lui avait rendu la vie agréable et douce pendant six années, elle se faisait un plaisir de lui laisser la petite fortune qu'elle avait acquise par son travail.

Telles étaient les dispositions testamentaires de la tante Alphonsine. En outre, elle chargeait sa nièce de remettre à M. Vendelin Dorlodot sa Bible dorée sur tranche et reliée en cuir de Russie, avec prière d'en lire chaque jour au moins deux versets. À son beau-frère Marc-Henri Boccart, allié Lovat, elle donnait un volume de sermons, puisqu'il n'en allait plus entendre à l'église.

— Ah! c'est ainsi qu'elle nous traite! fit le vieux père, après avoir entendu le récit de Marc. Eh bien, c'est une....

Il n'acheva pas, car sa femme lui dit de se taire; qu'on devait respecter la volonté des morts quelle qu'elle fût, et ne pas leur adresser des injures.

— Je te dis que c'est une gueuse qui nous a tous trompés, reprit le mari. Est-ce que toi, sa propre sœur, tu n'étais pas aussi bonne que notre belle-fille, pour avoir son bien? Est-ce qu'il ne te venait pas de droit?

— Non, dit Marc. La tante était libre d'en disposer comme elle l'entendait. Mieux que nous, Emma saura le conserver.

— Ah! tu m'embêtes avec ta manière de prendre les choses. Comment donc! Emma ne lui était rien. Mais c'est bon. N'en parlons plus. C'est une infamie. Et moi qui avais déjà prévenu les Machu qu'ils seraient remboursés. Que vont-ils penser maintenant?

— Ils penseront ce qu'ils voudront, reprit Marc.

S'ils veulent être payés, nous emprunterons ailleurs.

— Oui, emprunter! Pendant que ta femme aura 20 000 francs dans sa poche. De mon vivant on n'empruntera rien.

— Je te prie, dans tous les cas, de ne pas faire de scène à Emma, — elle n'était pas là dans ce moment; — il faut la ménager: une crise pourrait être fatale.

— Qui te dit que je veuille lui faire une scène ? Je te trouve encore bien singulier avec ta scène. La pauvre enfant sera chagrinée de tout ça, car elle n'est pas intéressée. Elle ne pourra pas même disposer du capital ! Enfin, je vous dis que cette Phonsine a eu le diable au corps, quand elle a manipulé ses affaires d'une manière aussi biscornue. Oui ; aller donner 500 francs à la régente ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que ça lui faisait plaisir, dit la mère. Les Laurent sont pauvres et ils ont déjà quatre enfants.

— Eh bien, s'ils sont pauvres, tant pis pour eux. Ils n'ont pas besoin d'avoir une grande famille. S'ils continuent, ils seront bientôt comme la Pingoin, avec sa dizaine de bouches à nourrir. Ah ! quand j'y pense : non ! cette Phonsine nous joue là un tour abominable. Croit-elle, par hasard, que je veuille lire ses sermons ! Il fera chaud, quand j'ouvrirai son volume. Je ne veux pas même le regarder.

Marc-Henri Boccart, père, eut donc le très grand chagrin de voir la succession de sa belle-sœur lui échapper. Cette succession restait bien dans la famille, mais ce n'était pas la même chose, à ses yeux, que s'il avait eu la haute main sur son administration, et surtout qu'il eût joui de la rente des capitaux. C'était là une énorme différence qui l'humiliait. En le laissant en dehors de ses dispositions testamentaires, la tante montrait qu'elle n'avait pas eu confiance en lui, qui était pourtant le mari de sa sœur et le chef de la dynastie. Il ne lui pardonnerait pas. Au reste, la morte n'aurait eu que faire de son pardon.

Peu à peu, son dépit passa ; la colère diminua. Le père Marc-Henri reprit son genre de vie, ses transpirations abondantes et ses visites à la cave. Le gros chagrin qu'il avait eu ne le fit pas maigrir d'une once. Ses bretelles de cuir sur sa chemise de forte toile de chanvre marquaient toujours leurs sillons profonds dans les épaules rebondies du souverain de la Gerbière. — Au lieu d'engraisser à Lausanne, Marc y avait maigri en un mois. Les longues séances du Grand Conseil et les non moins longues stations quotidiennes dans les établissements publics, ne convenaient pas à sa santé aussi bien que le travail en plein air, la nourriture simple qu'on avait chez sa mère et le bon sommeil d'une heure après le dîner. Sans être malade précisément, il manquait d'appétit et avait presque toujours soif. Pendant les quelques jours passés à la Gerbière, avant et après l'enterrement de la tante, il eut de la peine à reprendre les outils du campagnard. La faux lui donnait une soif ardente, au point qu'il buvait au ruisseau quand il y terminait son andain. — Ce n'est pas impunément que le laboureur quitte sa vie d'homme libre, qu'il échange l'atmosphère pure des champs et des bois, contre l'obligation d'écouter pendant des heures entières des discussions sur des articles de lois, dans une salle où

deux cents poitrines se renvoient l'une à l'autre l'air qui passe et repasse dans leurs poumons. Et s'il s'agit d'un local de café, d'une pinte où l'odeur du vin se combine avec celle, de la fumée du tabac, c'est encore bien plus malsain pour les gens qui n'y sont point habitués, même sans se livrer à des excès de boisson. On en sort pour ne rien faire d'actif ou pour recommencer le même genre de vie. Cela ne peut être bon pour la santé d'un homme appelé à faire travailler tous ses muscles au grand air et à le respirer dès son enfance.

Emma fut frappée de ce changement chez son mari. Elle s'en alarma.

— Je crains, lui dit-elle, que tu ne te nourrisses mal à Lausanne. Cette soif continuelle que tu as, indique un principe de fièvre. Il faut absolument te soigner. Je n'entends pas que tu te rendes malade, pour faire le travail de gens qui ne t'en disent pas même merci. Si tu ne te sens pas très bien, laisse le Grand Conseil et reviens prendre ici la charrue. J'ai besoin de toi, de ton affection plus que jamais. Malgré l'espoir d'être mère dans quelques mois, j'ai souvent de l'angoisse quand je suis seule ; et maintenant je n'aurai plus personne à qui me confier, quand tu ne seras pas là. — Je ne puis guère aller chez M<sup>me</sup> Laurent, qui d'ailleurs est très occupée avec ses quatre enfants et son ménage. Quatre enfants en moins de huit ans, quelle charge ! N'est-ce pas, mon cher ami, tu me promets de revenir tout de suite, si tu ne te sens pas bien portant. Que deviendrais-je, si tu tombais tout de bon malade !

— Allons donc ! répondit Marc : pourquoi veux-tu que je devienne malade ? C'est une petite *trainé* qui passera ; je l'aurais eue ici tout aussi bien qu'à Lausanne.

— Peut-être ; mais tu étais si fort, si actif avant d'y aller.

— Eh bien, ça reviendra. Ne t'en inquiète pas. Soigne-toi bien, bois seulement du vin pour te fortifier, et tiens-toi gaie. Grâce à la tante Alphonsine, nous avons maintenant largement ce qu'il nous faut. Et qui sait ? puisque te voilà en bon train d'avoir un enfant, nous en aurons peut-être une demi-douzaine. Il faut donc ménager tes forces.

— Comme il s'agit de reprendre les tiennes, mon cher ami. Oh ! si nous pouvions retourner au temps où nous étions si heureux l'un et l'autre !

— Voyons, Emma : ne reprends donc pas tes idées noires. — Voici le moment de partir. As-tu mis des chaussettes et deux chemises dans mon sac ?

— Oui, et aussi des mouchoirs.

— Adieu donc, ma chère femme. Je reviendrai dans huit ou quinze jours, et, je pense, pour tout de bon.

## CHAPITRE XXI



u retour de la session du Grand Conseil, Marc paraissait encore plus fatigué que huit jours auparavant. Cette dernière semaine l'avait singulièrement énervé. On voyait bien maintenant qu'il n'était pas fait pour le genre de vie qu'il menait à Lausanne. Ou bien, il était réellement atteint d'une de ces maladies cachées qui minent sourdement la santé, et font irruption tout à coup lorsqu'il n'est plus temps de les combattre, ou bien il allait se remettre, grâce au travail de la campagne et à la nourriture de la maison paternelle. Mais Emma vit bientôt qu'il n'allait point mieux. Lui, autrefois si vif, si alerte, il avait pris une allure lente ; son regard, par moment, semblait à moitié éteint. Il ne transpirait plus en travaillant, ce qui est toujours un mauvais symptôme chez le cultivateur. Cet air affaîssé frappa beaucoup ses amis du village, quand il retourna passer la soirée avec eux le dimanche qui suivit celui de son retour à la Gerbière.

— Mais que t'arrive-t-il ? lui demanda Farbex. On dirait vraiment que tu as eu faim à la capitale. Ou bien n'y as-tu bu que de l'eau, et encore pas trop bonne ?

— J'ai été bien nourri et je n'ai bu que du vin de Lavaux, répondit Marc ; mais je mange sans appétit, et même le vin ne me fait pas plaisir.

— C'est une *traine* qui passera, disait Dorlodot ; il ne faut s'en préoccuper que pour ce qui est nécessaire. Le grand architecte fortifiera le bâtiment. S'il y a des pièces qui aient faibli, des poutres qui plient, il mettra des appuis pour les redresser. En attendant, tiens-toi l'esprit en gaieté, selon le conseil du second grand surveillant, représenté par l'un des côtés du triangle mystique de la maçonnerie. Et comme disait Salomon : le cœur joyeux vaut une médecine. Tu n'as pas, comme tant d'autres, des sujets de t'inquiéter pour l'avenir. Ton père te laissera tout ce qu'il possède, et ta femme va jouir des rentes de

M<sup>lle</sup> Alphonsine, qui était une digne créature. Un cœur d'or, comme disait son beau-frère, le jour de l'enterrement. — Tu as l'espoir, la certitude d'être père avant peu de temps. Ce n'est donc pas le moment de te laisser abattre par une indisposition passagère.

À ce beau discours du frère Dorlodot, Marc ne répondait pas grand'chose. On aurait dit que la faculté de la pensée s'éteignait peu à peu chez lui. Emma s'alarmait d'un tel état. Jusqu'à présent, Marc n'avait pas consulté de médecin. Dans cette famille de gens robustes, on n'avait pas l'habitude d'être malade ou de se croire malade; et, depuis des années, le père Boccart n'avait eu aucun mémoire de docteur à payer. Emma supplia son mari d'aller consulter un médecin dont la réputation était bien établie. Elle offrit à Marc de l'accompagner chez le docteur, voulant aussi lui demander son avis pour le moment de ses couches.

Ils allèrent donc ensemble chez ce monsieur, dont la demeure n'était pas très éloignée de Reversin.

Le docteur examina Marc avec beaucoup d'attention; il se fit expliquer les débuts, les premiers symptômes d'un mal qui lui parut grave, bien que les poumons et le cœur ne présentassent rien d'anormal. Selon l'habitude de ses confrères, il se renferma dans une prudente réserve sur l'issue probable de la maladie, et conseilla un changement d'air avec repos complet.

— Il faudrait, dit-il, passer un mois dans un chalet de montagne, vivre là de laitage et respirer un air vif. Nous sommes en juillet; c'est le bon moment. Il faut vous décider tout de suite.

— Tu pourrais, dit Emma, aller à la montagne de l'oncle David Machu. Ce n'est qu'à trois heures de chez nous, et il y a une chambre au chalet. Notre oncle te la prêterait volontiers.

— Je veux bien; mais comment laisser mon père seul pendant la moisson?

— Il prendra des ouvriers; d'ailleurs, tu te fatiguerais beaucoup trop, soit à faucher le blé, soit à manier les gerbes. Il faut suivre le conseil de M. le docteur.

— Eh bien, suivons-le.

— Oui, monsieur, reprit le médecin, et le plus tôt sera le mieux. Pour vous, madame, vous avez un air de parfaite santé. N'agissez pas trop fortement; prenez une bonne nourriture; ne portez pas de lourds fardeaux, et ne vous faites pas d'inquiétude. Je suis tout à votre disposition.

Il fut donc décidé que Marc irait passer un mois à la montagne de son oncle amodieur, où il aurait la chambre du maître. On y monta la literie nécessaire.

Cette décision et le petit tracas qu'elle occasionna, mirent le père Boccart de fort mauvaise humeur. Jamais aucun membre de la famille n'avait dû changer d'air et passer un mois de repos dans un chalet. En y envoyant Marc, on faisait une affreuse bêtise, disait-il. Son indisposition étant venue toute seule, elle s'en irait bien toute seule aussi. Et encore, s'en aller pendant la moisson ! Que penserait-on de tout cela dans le village ? Sans ce gueux de Lausanne avec le Grand Conseil, Marc se porterait parfaitement bien. Il aura mangé des sauces ayant du vert-de-gris, bien sûr. On sait fort peu comment les cuisiniers d'hôtels nettoient leurs casseroles de cuivre ! ils se servent peut-être de vitriol ! En attendant, c'est moi qui serai le dindon de tout ça !

Le vieux Marc-Henri disait bien d'autres choses encore, assaisonnées d'imprécations parfois très originales, mais, hélas ! tout aussi déplacées qu'inutiles.

Avez-vous jamais remarqué dans un verger, ou le long d'un chemin, ou dans les bois, un arbre qui, sans cause apparente, perd sa verdure, laisse peu à peu tomber ses feuilles jaunies et abaisse ses branches ? Son écorce autrefois lisse, se ride par place et change de couleur, comme si la sève ne circulait plus entre elle et l'aubier. Tout à côté, les autres arbres sont vigoureux ; leur feuillage annonce une santé florissante, et la plupart portent des fruits. À quoi tient donc le dépérissement de celui qui se dessèche dans le même sol ? Un ver, quelquefois, perce l'écorce ou une racine, et arrive à la moelle de l'arbre. Lorsqu'il y est logé, il s'en nourrit et monte insensiblement, ne laissant après lui que le dépérissement et la mort certaine du végétal. — D'autres fois, c'est une gelée qui paralyse l'extrémité des rameaux et les flétrit ; ou bien un sillon du feu du ciel a passé dans son envergure. Quoi qu'on fasse, — et presque toujours on ne fait rien, — l'arbre périt. S'il est encore debout l'année suivante, aucune verdure ne viendra l'animer au printemps, lorsque les oiseaux chanteront tout autour de sa tige desséchée.

Ce fut un triste moment pour Emma que celui où Marc monta sur le char qui l'emmenait à la montagne ; elle aurait voulu l'accompagner, arranger son lit et sa chambre, mais cela n'était pas possible. Le cahotage occasionné par les pierres des chemins, aurait pu amener un accident déplorable dans son état de grossesse. L'oncle Machu conduisit lui-même son neveu et l'installa dans le logis primitif, mais pourtant confortable encore, où le malade trouverait les nuits bien longues. — Emma avait glissé quelques boîtes de pastilles dans la petite malle de Marc, ainsi qu'un Nouveau Testament et deux ou trois volumes qui pouvaient l'intéresser.

L'alpage où pâturaient une centaine de vaches, était un fond de

vallée tout entouré de bois de sapins. De cette vaste clairière ensoleillée, on n'avait d'autre vue que celle du ciel au-dessus de la tête, et celle de noires forêts qui formaient un cadre massif au tableau. Bien qu'enclavé dans une dépression de montagne, cet alpage était à une altitude de mille mètres. Quelques arêtes pierreuses émergeaient au-dessus des bois à une assez grande hauteur. Le chalet se trouvait à une demi-lieue d'un chemin conduisant à la grande route. Ainsi qu'on le voit, c'était un lieu solitaire, nullement visité par des promeneurs jurassiens et encore moins par des touristes venant des villes. Chaque semaine, on descendait le beurre à la plaine, d'où les bergers rapportaient du pain et quelques provisions.

Pendant les premiers jours, Marc se trouva mieux; il mangeait du laitage avec plaisir et dormait bien. Cette vie nouvelle, si différente de celle de la Gerbière, lui plaisait. Le temps était beau. Il se promenait dans les bois, puis, le soir, les bergers racontaient des histoires qui l'égayaient un peu. Plusieurs fois, il fit lever presque à ses pieds un coq de Bruyère. Un jour il vit une femelle entourée de sa couvée, au pied d'un sapin, entre deux racines. Il se garda bien de la déranger. À la fin de la première semaine, il écrivit à Emma :

« Décidément cet air de montagne me fait du bien; le docteur a eu une bonne idée en me conseillant de venir ici. Mais je suis pourtant bien seul, et si nous avons la pluie, il ne ferait pas beau dans ce coin de pays. J'aimerais bien savoir ce que vous faites chez nous. Écris-moi deux mots par le retour du berger qui va porter du beurre à Reversin et te remettra cette lettre. C'est un brave garçon, un peu mômier, qui dit avoir la poitrine malade. Il est complaisant pour moi, mais il m'adresse parfois des questions auxquelles je ne me soucie pas de répondre. Puis il me cite des passages de la Bible à tout propos. Ça m'embête. — Adieu, Emma. Je voudrais bien être en bonne santé et près de vous. Je salue mon père et ma mère.

» MARC. »

Emma répondit :

« Mon bien cher ami, merci de ta petite lettre. Je rends grâce à Dieu de ce que tu es déjà mieux. Continue à te soigner; si la pluie vient et que l'air fraîchisse, mets des habits chauds. Je compte que tu seras prudent. Nous allons bien ici; on va faire la moisson. Le père a engagé deux ouvriers avec la Pingoin, pour couper et rentrer le blé. La mère te recommande aussi la prudence. Moi je suis très bien et mon petit homme aussi. Cela doit te tranquilliser. Le berger qui m'a remis ta



lettre et qui prendra celle-ci au retour, a l'air d'un bien honnête garçon. Sa piété me fait envie. Je voudrais bien être aussi près de Dieu que lui. Il doit être un bon exemple pour ses camarades. Adieu, très cher ami. Je t'embrasse et suis ta femme qui t'aime.

» EMMA. »

Lorsque le berger, Jules Dupraz, vint demander la lettre, Emma lui offrit un verre de vin.

— Merci, madame, dit-il ; je n'en bois pas.

— Que pourrais-je vous offrir à la place ? du sirop, une tasse de thé ?

— Eh bien, oui ; j'accepterai une tasse de thé avec plaisir.

Emma avait de l'eau bouillante ; le thé fut prêt à l'instant. Pendant que Dupraz le buvait, Emma lui dit :

— Mon mari me parle de vous dans sa lettre. Je vous remercie de votre complaisance à son égard.

— Je fais bien peu de chose, madame ; seulement, comme M. Boccart est malade, je voudrais le voir en possession de la foi qui me soutient et me console ; car, moi aussi, je suis atteint sérieusement par la maladie. Je me permets de lui en parler et de lui rappeler de temps à autre quelques mots de la Bible, en rapport avec notre position.

— Vous faites bien. Je suis persuadée que mon mari vous en est reconnaissant au fond, quoiqu'il prenne peut-être un air ennuyé lorsqu'on s'adresse à lui par des questions trop directes.

— Oui ; il m'a dit plus d'une fois : « C'est bon ; vous m'ennuyez. » Peut-être que je m'y prends mal. Là où je suis sûr de ne pas me tromper, c'est lorsque je demande à Dieu pour lui la guérison et la foi chrétienne. Pardonnez-moi, madame, si j'ose vous dire cela.

— Je vous en remercie, au contraire. Et moi aussi, je me souviendrai de vous dans mes prières, puisque vous êtes malade.

— Pour malade, je le suis certainement. J'ai vingt-quatre ans, et mes jours sont comptés. On ne guérit pas du mal dont je suis atteint, bien que je souffre peu à l'ordinaire. Mais le Seigneur est tout-puissant pour me garder, et il ne me repoussera pas quand je devrai paraître en sa présence. À la montagne, en été, cela va assez bien pour moi ; je traie mes douze vaches soir et matin et je surveille le troupeau durant le jour. Ce qui me manque, là-haut, c'est le culte public. Nous n'avons pas non plus de dimanche. Mais Dieu est partout. Les patriarches de l'ancienne alliance n'avaient pas de réunions religieuses ; ils vivaient avec Dieu habituellement, ce qui vaut mieux que d'entendre une prédication. En hiver, s'il ne fait pas trop froid, je puis me rendre à l'église, et j'en jouis d'autant plus que je suis privé de culte en été. — Il me faut repartir. Bonjour, madame. — M. Boccart

aura votre lettre ce soir.

Emma serra la main à cet honnête berger, qui, malgré la fatigue de sa marche dans la matinée avec une charge sur le dos, avait encore la montagne à gravir et de grands espaces à traverser avant d'arriver au chalet.

Les deux dernières semaines du séjour de Marc à la montagne furent pluvieuses et froides. Il tomba même quelques flocons de neige ; dans les combes humides, la gelée blanche se montra plus d'une fois. Pendant les fortes averses, les vaches se réfugiaient dans les bois, sous les sapins où le sol est presque toujours sec. Les nuages traînaient sur la terre, ou stationnaient des journées entières dans ce haut vallon retiré. Il ne faisait beau, ni au chalet, ni à la rue. La fumée se répandait autour du foyer et sortait par la porte restée ouverte, bien plus qu'elle ne montait par la haute cheminée en bois noirci. Le soir, les bergers s'accroupissaient autour du brasier, en attendant d'aller chercher le sommeil sur la paille de leur lit rustique. Jules Dupraz toussait ; il n'osait presque plus allumer la pipe que le berger ne quitte guère, à la montagne, si ce n'est pendant les heures où il traite ses vaches. L'odeur fade du petit-lait et de tout ce qui tient à la fabrication du beurre et du fromage excite en lui le besoin de neutraliser cette atmosphère au moyen d'un tabac assez fort, dont il fait un usage journalier. Un berger sans sa pipe, cela ne se voit presque jamais.

Le mauvais temps fit perdre aussi à Marc une bonne partie du bien qu'il s'était fait pendant les quinze premiers jours. Dans un de ses mauvais moments, comme il maugréait contre l'humidité froide, Jules Dupraz lui dit qu'il fallait tâcher de tout accepter de la main de Dieu, les maux comme les biens, la pluie et le brouillard comme le brillant soleil.

— Oui, lui répondit Marc, venez me dire qu'il faut être content de tout. C'est encore une de vos bêtises. Êtes-vous content de tousser, vous ?

— Non ; je préférerais sans doute être en bonne santé. Mais je ne murmure, ni contre la pluie, ni contre ce brouillard qui me donne de l'oppression. Je me sou mets à la volonté de Celui qui fait le temps comme il le juge convenable.

— Eh bien, moi, dit fièrement Marc, je ne me sou mets pas.

— Ah ! ne parlez pas ainsi, monsieur Boccart : tout comme moi, qui suis le plus malade de nous deux, il faudra bien un jour vous soumettre. N'attendez pas qu'il soit trop tard.

— C'est assez prêcher. Allez traire vos vaches.

À la fin du mois, Marc revint à la Gerbière. Il semblait pourtant plus en vie. Emma fut tout heureuse de le retrouver. Mais ce n'était plus là

cet époux aux petits soins, qui ne la perdait pas de vue dans les premiers temps de leur mariage. C'était un mari bon enfant, mais susceptible aussi, prenant facilement de l'humeur si elle cherchait à le retenir à la maison le dimanche, lorsqu'il avait mis dans sa tête d'aller au village. Et puis, la maladie était toujours là, moins visible si l'on veut, mais non vaincue et prête à recommencer ses ravages.

## CHAPITRE XXII



Dans la contrée où se déroule cette histoire, c'est en août qu'on fait la récolte de l'avoine et qu'on fauche les regains. La moisson du froment est terminée. Les cerises sont cueillies ; elles fermentent dans les tonneaux, avant d'être distillées pour en obtenir la liqueur parfumée qui devient de plus en plus rare dans sa pureté, depuis que le commerce la falsifie, la rend malsaine, en fait une espèce de poison débité par les marchands qui le revendent aux consommateurs. En août, on a aussi des poires précoces, celles, en particulier, dites de la Madeleine, qui sont censées mûrir à la fin de juillet. — C'est encore un très beau moment pour la campagne, bien que la saison des fleurs, si riche en juin, soit dès longtemps passée. Généralement les arbres sont encore verts : ils n'ont plus sans doute la fraîcheur printannière ; mais leur feuillage est ferme, résistant. Le vent de montagne qui s'abat parfois avec violence, le soir, sur la plaine, ne casse plus les branches ; il n'arrache plus les feuilles aux rameaux. La végétation s'est aguerrie, et le joran a beau se déchaîner, il en est pour sa peine. Il rompra bien, çà et là, quelque branche morte ; il renversera peut-être un peuplier planté dans un sol trop humide ; mais ses efforts seront impuissants contre tout grand végétal dont la vie est normale. — C'est aussi en août qu'on donne un ratissage de propreté aux vignes. Les pommes de terre précoces sont mûres : les ménagères en demandent un panier pour la soupe ou pour le dîner, en attendant qu'on fasse la récolte entière.

Lorsque Marc revint à la Gerbière, après son séjour au chalet de son oncle David Machu, il trouva les choses en l'état que je viens de décrire. De nouveau, son père avait engagé deux ouvriers pour faucher le regain, et demandé à la Pingoin de venir râteler cette herbe courte, que la faux a parfois bien de la peine à raser sur le gazon. Marc voulut essayer aussi de faucher ; mais il reconnut bientôt qu'il n'en

était plus capable. L'effort des bras, et de tout le corps jusqu'à la ceinture, lui disloquait les articulations et lui causait des douleurs intérieures bien angoissantes. Ce qu'il pouvait faire encore, c'était de ratisser la vigne, avec un de ces légers outils tranchants qu'on fabrique au moyen d'une lame de faux hors de service. Il y a vingt ans, les Américains ne nous envoyaient pas encore leurs excellents sarcloirs, les tridents, les *quatre dents*, qui font maintenant le bonheur des campagnards et sont presque inusables. — Bien qu'arrivée au septième mois de sa grossesse, Emma rattachait les sarments et rabattait au-dessus de l'échalas, ceux qui projetaient leurs pousses trop loin. Pendant leur travail, mari et femme pouvaient causer un peu, s'asseoir même à l'ombre des pampres verts lorsqu'ils étaient fatigués ou que le soleil devenait trop chaud. Emma questionnait Marc sur ce qu'il éprouvait ; elle le voyait amaigri, le teint terreux, le front sec, sans les gouttelettes de sueur qui perlent sur le visage de l'homme robuste, lorsqu'il travaille en plein air ; et lui aussi pouvait remarquer les joues étirées de celle dont la vie passait en partie dans la croissance de l'enfant qu'elle mettrait au monde prochainement. L'un et l'autre pouvaient bien se livrer à de sérieuses pensées. Marc se disait que souvent une mère meurt en donnant le jour à un héritier ; il n'avait pas cette confiance qui remet tout aux soins du Père céleste ; et, de son côté, Emma voyait l'inexorable main du dépérissement se poser sur celui qui devait être son appui, son protecteur, os de ses os et chair de sa chair, comme dit l'Écriture. Pourquoi cela ? Pourquoi ne pas rire et chanter comme au premier temps de leur vie à deux ? Une destinée sévère, cruelle, allait-elle être leur partage, après avoir reçu autrefois tout ce qu'il faut pour être heureux ? Ah ! la vie de l'homme, la vie du chrétien surtout, est parfois une rude discipline. Le disciple de Jésus-Christ ne s'en étonne pas, car il sait un peu ce qu'a été celle du Sauveur ici-bas. Il se souvient de cette parole : « Vous aurez de l'angoisse au monde ; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

Cette parole, Marc ne l'acceptait pas. Il se roidissait, au contraire, à l'idée de la souffrance et de la mort qui la suit. « Pourquoi nous donner l'existence, si c'est pour être malheureux ? disait-il lorsque sa femme essayait d'amener ses pensées plus haut que ce monde. Ne me parle pas de ça, ajoutait-il ; je n'y crois pas et je ne le croirai jamais. »

Pauvre Emma ! elle qui avait tant aimé son mari et qui l'aimait toujours ! Quelle double angoisse pour son cœur et pour son âme ! — Le père allait toujours son même train : santé de fer dans un corps volumineux ; tête dure au possible ; esprit étroit et routinier ; buvant plus qu'un autre, mais sans excès pour son tempérament ; et tout en transpiration dès qu'il prenait du mouvement. À soixante-quatre ans,

il était encore aussi robuste qu'à trente. Mais son ancienne gaieté avait disparu. Plus de belle-sœur Phonsine à taquiner : n'était-elle pas morte il y avait longtemps, donnant tout à sa nièce et presque rien à sa sœur ! Si Marc venait à mourir, ce qui menaçait d'arriver puisqu'il ne guérissait pas, sa veuve encore jeune serait bien capable de se remarier. Les femmes sont si folles ! Et alors, que deviendrait le futur petit Marc-Henri ? cette idée tourmentait le gros paysan, quand elle hantait sa rude cervelle. Que faire de son domaine de la Gerbière, si de pareils malheurs lui tombaient dessus ? Faudrait-il que la dynastie des Boccart s'éteignît d'une si triste manière ? car l'enfant pouvait mourir en venant au monde, ou plus tard dans ses jeunes années, et, — ce qui serait terrible, — cet enfant pouvait être une fille, la seule qu'on eût. Alors, adieu le nom de la famille ! Il n'existait aucun collatéral du nom de Boccart. S'il fallait que le domaine passât à un Machu, quelle déchéance ! Quand le père Marc-Henri avait assez envisagé de si tristes perspectives, il allait boire deux ou trois verres à sa cave, pour se redonner un peu de cœur.

La mère Tiennette continuait à maugréer contre tous et à faire la soupe comme à l'ordinaire ; mais elle avait bien vieilli : une secousse un peu forte pouvait lui être fatale.

Tel était l'état moral et la vie matérielle à la Gerbière, lorsque l'automne vint s'y établir avec ses feuilles jaunies, ses pluies froides et ses brouillards.

Malgré sa maigreur, sa respiration haletante et son manque de force, Marc se rendit en novembre à son poste de grand conseiller. Un peu de diversion lui serait agréable, disait-il, et il voulait au moins faire acte de présence, pendant une semaine ou deux. Au bout de huit jours, il revint à la Gerbière, harassé de fatigue nerveuse et n'en pouvant plus. Écouter de longues discussions lui cassait la tête ; puis, entre temps et dans la soirée, il ne pouvait faire autrement que d'aller au café ou à la pinte ; et le bruit qu'on y faisait, et le vin qu'on y buvait, la lui cassait encore plus fortement que les discours des orateurs dans la salle du conseil. Il dit donc adieu à son banc, avec le sentiment qu'il ne reviendrait plus s'y asseoir. — De retour chez lui, il se tint au chaud, respira un peu mieux et jouit de ne rien faire. Le domestique s'occupait entièrement du bétail, et le domaine ne réclamait les bras de personne. Mais Marc allait encore souvent au village, pour causer avec Farbox et Dorlodot. S'ils entraient à l'auberge, il n'y restait pas longtemps comme autrefois. Son état de santé ne le permettait pas.

— Monsieur le grand conseiller, comment cela va-t-il ? lui demandait Pingoin ou tel autre habitué du cabaret.

— Comme vous voyez : pas trop bien.

— Il faut se maintenir ferme ; boire un bon coup : ça remet parfois les affaires.

— Oui ; mais ça peut les gêter encore davantage, répondait Marc.

— Oh ! que non. Mais il faut que le vin soit franc et qu'on ne l'ait pas trop *branté*<sup>12</sup>. Le brant, ça ne vaut rien dans l'estomac. Et c'est bien plus mauvais encore, si l'on y mêle de l'eau avec d'horribles drogues, comme on dit que Grumaty le fait. Vous devriez, monsieur le grand conseiller, faire une motion contre ces empoisonneurs des honnêtes gens.

— Il faut faire analyser la boisson, et, si elle est falsifiée, la jeter à la rue.

Un dimanche au soir, Marc était chez Farbex. Dorlodot y vint aussi. Farbex les avait invités pour manger de la saucisse fraîche qui se grillotait en pétillant et répandait une odeur appétissante autour du foyer. Selon sa coutume, Dorlodot expliquait le sens mystique de quelque symbole maçonnique.

— C'est dommage, disait-il à Marc-Henri, que tu n'aies pas consenti à être des nôtres. Tu aurais trouvé dans l'amitié des *maçons*, dans la fraternité qui les distingue et les unit, une grande douceur, du courage pour supporter ton état maladif.

— Ça ne m'aurait pas guéri. Je ne crois pas plus à vos simagrées qu'aux autres dogmes religieux. Tout ce que j'aurais gagné à entrer dans la franc-maçonnerie, c'eût été d'obtenir des secours matériels, si j'en avais eu besoin ; et, le jour de mon enterrement, vous seriez venus, en gants de coton gris-bleu, prononcer sur ma tombe une parole sacramentelle qui, pour moi, ne signifie absolument rien. À cet égard, j'en sais autant que le Grand-Orient de France ou que le Grand-Maître des maçons allemands, c'est-à-dire que nous sommes tous de parfaits ignorants sur ce qui arrive à l'homme après cette vie. Non, vous êtes une puissante société, qui vise à gouverner le monde par les idées, comme le pape de Rome cherche à le faire aussi à sa manière, soit directement, soit par les Jésuites. D'ailleurs, en devenant franc-maçon, j'aurais fait de la peine à ma femme.

— Tu n'aurais pas eu besoin de lui en parler, dit Farbex.

En ce moment, la porte s'ouvrit. Le domestique des Boccart entra et dit :

— Maître, on vous demande à la maison.

— Qui me demande ?

— Je ne sais pas.

— Dites qu'il ira dans un moment, répondit Farbex au messager.

---

12 - Soufré.

Le domestique ferma la porte et repartit.

— Eh! reprit l'hôte, nous voulons pourtant goûter la saucisse. Rien ne presse: on t'attendra bien une demi-heure.

Les trois compagnons s'attablèrent, et le repas durait encore lorsque, se levant subitement et prenant son chapeau, Marc dit:

— Excusez-moi. J'aurais mieux fait d'aller tout de suite. Je crains qu'il n'y ait eu un malheur chez nous.

En arrivant à la Gerbière, il rencontra dans le corridor la sage-femme qui lui dit:

— Montez doucement. M<sup>me</sup> Emma est installée dans la chambre de M<sup>lle</sup> Alphonsine, et vous avez une jolie petite fille depuis une demi-heure. Tout est bien allé. Vous pouvez remercier Dieu. Votre femme a été courageuse; elle a beaucoup souffert.

En écoutant ce que lui disait cette personne, Marc fut sur le point de s'évanouir. Un remords poignant le saisit jusqu'au fond de l'âme. Comment donc! Il babillait sur les francs-maçons, pendant que son excellente femme mettait au monde leur premier enfant! Elle n'avait qu'une étrangère auprès d'elle pour la soutenir, pour la fortifier, et lui, son mari, passait le temps à manger de la saucisse chez un homme qu'Emma estimait fort peu. Quelle conduite pour un époux qui vient d'être père!

Voilà ce qu'il se disait, ce que sa conscience lui reprochait en montant lentement, sur la pointe des pieds, le vieil escalier conduisant à l'étage. Quand il entra dans la chambre d'Emma et qu'il vit la petite créature endormie à côté de sa mère, il fondit en larmes et sanglota comme un enfant.

— Il ne faut point de bruit, point d'émotion ici, dit la garde qui rentrait. Monsieur Marc, c'est déjà un peu tard; allez vous reposer. Je reste avec M<sup>me</sup> Emma cette nuit. Je vous appellerai si votre présence est nécessaire. Mais nous n'aurons pas besoin de vous: allez seulement dormir.

— Embrasse-moi, dit l'heureuse mère: regarde comme elle est mignonne.

— Oh! pour jolie, elle le sera certainement, dit la sage-femme. Il y a longtemps que j'en vois, et je m'y connais.

— Comment l'appellerons-nous? demanda Marc.

— *Marianne*, dit la mère. Elle portera ainsi l'initiale de ton nom et de celui de ton père, puisque Dieu ne nous a pas donné un garçon.

— Vous irez demain matin, monsieur Marc, la faire inscrire chez le pasteur. L'enfant est née à neuf heures précises: il en est dix. Je préfère que M<sup>me</sup> Emma ne cause plus.

Marc s'en vint donc dans sa chambre solitaire, où il eut tout le temps



de reprendre les réflexions qu'il avait faites en apprenant ce qui s'était passé en son absence. Il se sentait brisé. — « Hélas ! se dit-il une fois à demi-voix, je ne verrai pas grandir cette enfant. Je sens trop bien que je n'en ai plus pour longtemps. Que deviendra ma pauvre Emma ? Heureusement elle a de quoi vivre et pourra s'en aller d'ici. Ah ! quelle malédiction que de n'avoir pas su se conduire comme il aurait fallu ! Pourquoi ai-je préféré la société de compagnons de cabaret, à l'amour de ma femme ? Je suis un misérable. Mais ce n'est pas ce qui m'a rendu malade. Le grand Architecte de Dorlodot ne nous met-il au monde que pour nous faire souffrir ? Si je pouvais penser qu'il s'occupe de nous, je le croirais presque. » Pendant que Marc se livrait à des monologues intérieurs de ce genre, son père, qui s'était couché de bonne heure et dormait profondément, se réveilla, comme la mère Tiennette mettait son bonnet de nuit.

— Qui est-ce qui marche là-haut ? demanda-t-il. C'est bien les heures de se promener, n'est-ce pas ?

— Emma est accouchée il y a deux heures, répondit la femme.

— Elle est accouchée ! fit le père en se soulevant subitement à moitié sur son lit. Et le garçon ?

— Le garçon est une fille, reprit la mère en éteignant la chandelle.

— Ah ! pardine, il valait bien la peine de mettre sept ans pour en avoir une ! La Pingoin, avec ses huit lurons qui vont pieds nus toute l'année, a su mieux s'y prendre. Que voulez-vous qu'on fasse d'une fille ? Es-tu bien sûre que ce n'est pas un garçon ?

— Va le voir toi-même, si tu ne me crois pas. Et ne parle pas si haut. On entend tout dans la chambre de ma défunte sœur Alphonsine.

— Ah ! bien oui, continua le vieux paysan. C'était une brave personne, ta noble sœur ! Elle nous a mis dans un joli pétrin. Mais, après tout, je m'en moque. Je me tirerai assez d'affaire tout seul.

Satisfait de cette remarquable conclusion, Marc-Henri Boccart, père, se retourna du côté de la paroi, prit la position horizontale, et ne tarda pas à se rendormir.

## CHAPITRE XXIII



La naissance de cette petite fille et les réflexions que fit Marc à l'occasion de cet heureux événement, donnèrent une autre direction à ses pensées. Comme père et comme mari, il se sentit une responsabilité nouvelle. La vie qui se manifestait dans cette frêle créature, d'où venait-elle ? La

matière, la volonté de l'homme pouvaient-elles, à elles seules, donner l'être, le mouvement et l'intelligence ? Tirer de rien quelque chose, amener à l'existence ce qui n'a ni substance ni corps ? Non, se dit Marc. Il faut absolument qu'au-dessus de la création visible il y ait le Créateur invisible, Celui en qui réside la vie et la toute-puissance. Un architecte, si habile, si savant soit-il, ne peut que choisir les matériaux d'un édifice ; il ne peut ni les créer, ni surtout les animer. Dieu seul a pu tirer de la poussière une âme vivante.

Notre malade se disait cela, et bien d'autres choses encore, lorsque sa femme posait l'enfant sur ses genoux, pendant qu'elle s'occupait du ménage ou mettait en ordre son appartement. Emma nourrissait de son lait maternel la petite Marianne, qui prospérait à vue d'œil et savait déjà sourire. Marc oublia bientôt que ce n'était pas un garçon, et le grand-père s'habitua insensiblement à l'idée que c'était vraiment une fille. Si seulement Marc reprenait des forces et retrouvait son ancienne santé ! Le petit-fils tant désiré pourrait encore leur être donné. Mais c'était là un espoir chimérique. Et pourtant, malgré l'hiver, malgré le brouillard qui pesait parfois lourdement sur la contrée, malgré les sifflements sinistres de la bise qui dessèche les poitrines délicates, Marc semblait moins éprouvé qu'en automne. Il est vrai que sa vie était plus régulière, son humeur plus douce, son besoin de rester avec sa femme absolument renouvelé. Emma en était heureuse, même à travers l'angoisse et les larmes qui lui venaient au cœur, lorsqu'elle voyait la maigreur de Marc et la faiblesse à laquelle il paraissait parfois succomber. Elle espérait toujours qu'une crise

salutaire ramènerait la santé dans ce corps miné par un mal inconnu ; et surtout elle attendait le secours de Celui qui seul peut donner la vie.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la naissance de l'enfant, et Marc n'était pas retourné une seule fois au village. Dorlodot venait de temps en temps s'informer de ses nouvelles ; Farbex se contentait de le faire saluer. — Voyant que les remèdes du docteur ne lui faisaient aucun bien, Marc refusa de continuer à en prendre. M<sup>me</sup> Laurent, qui se servait de l'homéopathie ancienne, pour elle et sa famille, lui donna des globules qui n'eurent pas plus d'effet que les grosses drogues de la pharmacie ordinaire. Les spécifiques Matteï n'avaient point encore fait irruption dans nos contrées, non plus que les tisanes merveilleuses de hardis empiriques aujourd'hui en renom. Le médecin qui avait envoyé Marc à la montagne l'été précédent, lui conseilla d'aller passer l'hiver dans le midi, à Cannes ou à Nice, même en Algérie. Emma dit qu'on prendrait l'argent nécessaire sur ses petits capitaux. Marc refusa nettement de s'éloigner.

— Je ne veux plus te quitter, dit-il à Emma ; quoi qu'il doive m'arriver, c'est près de toi que je veux rester. Qu'au moins en cela on me permette de faire ma volonté. Je l'ai trop suivie dans un autre sens durant sept années.

Ce sentiment nouveau était bien doux à Emma, mais il lui brisait aussi le cœur. Retrouver l'ancien amour de son mari et, en même temps, constater la présence d'un mal qui paraissait inguérissable, quel bonheur d'un côté, et quelle cruelle alternative de l'autre !

Vers la fin de mars, — la petite Marianne avait alors cinq mois, — sa grand'mère prit un catarrhe<sup>13</sup> avec fièvre intense. Elle en avait un chaque hiver, peu avant le retour du printemps. Celui-ci fut le dernier. La mère Tiennette ne put le supporter. Elle mourut au bout de peu de jours, dans un accès de toux qui l'étouffa. Pauvre femme ! Sa vie avait été celle d'une esclave de devoirs journaliers et matériels. Ce départ fut un coup terrible pour le vieux Marc-Henri. Malgré leur mauvaise humeur réciproque et les mots pointus qu'ils s'adressaient trop souvent, ils avaient toujours bien vécu, visant au même but dans leurs affaires, sans se témoigner jamais aucune tendresse. Le père Boccart pleura véritablement sa femme autant qu'il était capable de pleurer quelqu'un.

À dater de cette mort, Emma se trouva seule maîtresse dans la maison. Ayant son enfant à nourrir, elle prit cependant la direction active du ménage. Il était donc bien nécessaire que Marc lui rendit tous les petits services que son état de santé lui permettait encore de

13 - NdÉ : une infection des voies respiratoires.

remplir. Il lui apportait l'eau et le bois nécessaires ; et, tout membre du Grand Conseil qu'il était, il lui arriva souvent de peler les pommes de terre pour la soupe, lorsqu'il voyait sa femme occupée ailleurs. La mort de la mère Tiennette avait rapproché de ses enfants le vieux père. Il comprenait qu'il n'avait plus qu'eux et que l'un des deux pouvait lui manquer d'un jour à l'autre. Plus d'une fois, étant descendu à la cave pour y boire quelques verres de vin, il en était ressorti sans mouiller ses lèvres. Un gros soupir le serrait à la gorge, et il lui devenait alors impossible de se livrer à la passion qui le dominait autrefois. À cet égard, son deuil récent produisit un bon effet, une influence consentie volontairement ou imposée par la force de la conscience.

De temps à autre, le régent venait passer une heure avec eux tous, le soir du dimanche. Cet homme de bien, d'une instruction qui s'augmentait d'année en année, parce qu'il la cultivait, donnait le bon exemple dans la commune ; sa femme aussi était utile par ses conseils hygiéniques et par de bonnes paroles aux mères des élèves de son mari. Si M. Laurent se rencontrait avec Dorlodot chez les Boccart, ce dernier entamait volontiers une discussion sur les bienfaits de la franc-maçonnerie. La victoire ne lui restait pas toujours, surtout si le régent le pressait directement sur le chapitre des convictions religieuses. L'honnête franc-maçon montrait alors un vague sentimentalisme humanitaire sans aucune puissance sur le changement véritable et profond du cœur. M. Laurent relevait les inconséquences d'un système qui veut pousser l'homme à la vertu, à la perfection morale, par ses propres forces, sans recourir à celles qui viennent de Dieu seul.

— Mais nous croyons à la divinité, monsieur le régent, à l'Être éternel que nous appelons le Grand Architecte de l'univers, disait Dorlodot. Les francs-maçons ne sont pas des athées.

— Sans doute, vous, monsieur Dorlodot, vous ne l'êtes pas. Je sais aussi qu'il y a eu et qu'il y a encore dans votre association des croyants à l'évangile, des hommes de bien, dont je respecte les convictions et les idées maçonniques. Néanmoins vous réunissez dans la même fraternité, non seulement des athées, mais des païens, des Mahométans, des Hindous, des Juifs, enfin des hommes de toutes les religions. Adorez-vous tous le même Dieu ? C'est impossible. Le Dieu de Mahomet prêche comme un devoir le massacre des infidèles ; les païens, suivent le culte des sorciers et des démons ; les Hindous n'aspirent qu'au néant ; les Juifs abhorrent le Messie que leurs ancêtres ont crucifié. Comment donc serait-il possible de fraterniser véritablement entre hommes de convictions si opposées ? Ou ces convictions n'existent pas ; ou bien, si elles sont vigoureuses, elles doivent exclure la fraternité. Tous les hommes, sans doute, sont frères

par le fait de leur origine commune ; mais, au point de vue des convictions, ils ne le sont plus, il est impossible qu'ils le soient. En passant le seuil d'une loge, le maçon laisse dehors ses convictions religieuses ; il n'a plus, il ne doit plus avoir que celles de l'ordre dont il fait partie. Croyez-vous que, pour un chrétien, ce soit là une bonne position, une franche position ? Se représente-t-on les apôtres devenant des francs-maçons, et même, en notre temps, les missionnaires enrôlant les idolâtres dans la secte et les initiant aux mystères de la maçonnerie, au lieu de leur prêcher Christ le Sauveur !

— Cher monsieur, répondit Dorlodot, qui était d'un caractère doux et débonnaire, vous parlez de choses que vous ne connaissez pas. Heurtez et il vous sera ouvert. Alors seulement, vous pourrez juger en connaissance de cause.

— J'irai heurter, oui, je tâche d'aller heurter, mais chez Celui qui a dit : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sortira et trouvera de la pâture. » — Quant à heurter à l'une quelconque de vos loges, mon cher monsieur, n'y comptez pas, bien que, plus d'une fois, j'aie été sollicité de le faire. Je veux rester dans ma famille, avec la Bible pour règle de conduite, et ne pas me placer sous l'empire d'un serment ou d'un secret à garder envers ma femme et mes enfants. Je sais très bien ce qu'on peut lire dans votre règle maçonnique sur ce point particulier, et je puis même vous le citer de mémoire :

« Il est surtout une loi dont tu as promis à la face des cieux la scrupuleuse observance ; c'est celle du secret le plus inviolable sur nos rituels, cérémonies, signes et la forme de notre association. Garde-toi de croire que cet engagement est moins sacré que les serments que tu juras dans la société civile. Tu fus libre en le prononçant, mais tu ne l'es plus de rompre le secret qui te lie. L'Éternel que tu invoquas comme témoin l'a ratifié ; crains les peines attachées au parjure<sup>14</sup>. »

— Encore une fois, monsieur le régent, vous parlez de choses que vous ne connaissez pas. Soyez des nôtres ; vous verrez alors, vous comprendrez la beauté, la sainte utilité de la franc-maçonnerie.

— Merci, monsieur. Je m'en suis passé jusqu'à présent, je continuerai à m'en passer. Je ne veux ni serment, ni société secrète, rien de ce qui peut entraver ma dignité d'homme libre et de chrétien.

Quand ils avaient assez discuté, Dorlodot et le régent s'en retournaient ensemble au village, sans la moindre amertume dans le cœur.

Le printemps passa à la Gerbière, comme l'hiver y avait passé, celui-ci avec ses frimas, l'autre avec ses fleurs sur les arbres et dans les prairies. La petite Marianne était sevrée ; Emma avait repris sa

14 - Règle maçonnique à l'usage des loges réunies et rectifiées, arrêtée au convent général de Wilhelmsbad en 5782. Réimprimée à Genève en 5811.

bonne santé et ses couleurs; le vieux père ses transpirations abondantes, et Marc, sans être plus malade, n'allait pourtant pas mieux. Depuis six mois, il s'était montré le meilleur mari, comme le plus tendre père. Ah! si cela pouvait continuer! Si la vie pouvait enfin vaincre la maladie et reprendre le dessus!

On arrivait à l'époque de la montée des vaches. Le jeune berger poitrinaire, qui, lui aussi, n'avait pas eu un trop mauvais hiver, vint un jour à la Gerbière, de la part de Machu l'amodieur, chercher les vaches que le père Boccart louait à son beau-frère pour la saison d'été. Il passa la soirée avec la famille, et devait partir le lendemain, aussitôt que les vaches seraient traites. Avant d'aller dormir à l'écurie, il proposa de lire un chapitre du Nouveau Testament, sur lequel il fit quelques réflexions fort simples mais excellentes. Il s'attacha surtout à l'espérance glorieuse de la résurrection, et développa l'idée contenue dans le verset 19 du XV<sup>e</sup> chapitre de la première épître aux Corinthiens: « Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. » Il présenta ensuite à Dieu, pour les quatre membres de la famille, une prière qui sortait du cœur. — La foi au Sauveur avait fait de ce simple berger un véritable missionnaire, dont les convictions se montraient par une conduite pure et par des œuvres de piété. Il n'avait rien de l'assurance dogmatique, autoritaire et tranchante, qui s'affirme chez d'autres obscurs prédicants, lorsqu'ils se posent en docteurs infaillibles, bien au-dessus de ceux qui ont passé leur vie à étudier l'Écriture sainte dans le texte original, et l'histoire de l'Église chrétienne depuis les premiers siècles de son existence jusqu'à nos jours.

La lecture et la prière terminées, le berger souhaita une bonne nuit à la famille Boccart, et dit à Emma qu'il ne fallait pas se lever de grand matin pour lui faire à déjeuner. Un morceau de pain dans sa poche et une tasse de lait chaud pris à l'écurie lui suffiraient. Chacun lui serra la main. Marc voulut l'accompagner jusqu'à son lit préparé dans la paille, et là il lui dit:

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai répondu plus d'une fois, l'année dernière, au chalet de mon oncle. Dès lors, j'ai fait bien des réflexions. L'épreuve par laquelle je passe m'a ramené aux pieds de notre Sauveur. Je suis heureux de pouvoir vous dire que je me sens d'accord avec ma femme sur ce qui fait notre espérance future, et aussi avec vous, qui avez été fidèle à mon égard.

— Que Dieu en soit béni! répondit le pieux jeune homme. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous le louerons dans l'éternité. Si c'est moi qui pars le premier, je vous y recevrai avec bonheur; si vous me devancez, vous me tendrez la main à mon arrivée dans le séjour des

bienheureux. En nous appuyant sur les promesses certaines du Seigneur, nous pouvons dire : au revoir !

Entre ces deux hommes au fort de la vie, et frappés à mort, il y avait maintenant cette vraie fraternité que le franc-maçon Dorlodot cherchait en vain dans la société secrète dont il faisait partie.

Trois semaines seulement s'écoulèrent depuis la visite du vacher montagnard. On était au solstice d'été. À la suite de chaleurs brûlantes, un changement subit de température provoqua dans l'état de Marc une crise fatale. Il reçut une pluie froide en revenant du bas de la campagne. Le lendemain il se mit au lit. Trois jours après, sentant venir la mort, il put encore embrasser sa femme et la chère petite-Marianne. Puis il dit à Emma :

— Tu as été mon ange. Que le Dieu tout-puissant, auquel je crois comme toi et qui nous a sauvés, te bénisse. Oui, qu'il vous bénisse ! Nous nous retrouverons.

Le même jour, presque à la même heure, le jeune berger partit aussi pour le ciel, où les deux amis se retrouvèrent plus tôt qu'ils ne l'avaient pensé. Jules Dupraz rendit le dernier soupir sur sa couche de paille, seul, au milieu des mugissements sauvages d'un vent glacé, qui faisait craquer le toit du chalet sur sa tête ; tandis que Marc-Henri Boccart, entouré des siens, succombait à une maladie sans nom, comme les arbres qui se flétrissent, se dessèchent peu à peu et périclent, jeunes encore, sans qu'on sache pourquoi.

QUATRIÈME PARTIE

NOUVELLE LUNE



## CHAPITRE XXIV



Le lecteur qui a conservé un almanach de 1877, peut voir à la page du mois de juillet, que la lune nouvelle y est indiquée pour le 10, qui était un mardi. Cette date est probablement sans importance pour lui, comme pour un très grand nombre d'autres personnes ; et si je la rappelle ici, c'est parce que le présent récit recommence à cette époque, c'est-à-dire vingt ans après la mort de Marc-Henri Boccart fils et du jeune vacher montagnard. Que s'est-il passé à la Gerbière et dans le voisinage, durant un si long espace de temps ? C'est ce que je vais essayer de raconter.

C'était le dimanche 8 juillet ; une de ces journées chaudes, qui font pousser les plantes à vue d'œil lorsque la terre a reçu de bonnes ondées peu de temps auparavant. Le feuillage des arbres est épais, d'un vert solide. Dans celui des noyers, les fruits se montrent à l'extrémité des rameaux ; les pommes apparaissent aussi, mais petites encore, sur la branche qui les porte et où elles semblent adhérer au bois, tant leur pédoncule est court. Sur les poiriers on aperçoit, çà et là, la perle oblongue, qui plus tard pèsera sur la brindille où elle trouve sa nourriture et qu'elle courbera en cerceau sans la casser. Les cerises rougissent dans le feuillage ; on peut les cueillir à pleines poignées. C'est alors qu'on a les mains teintes de leur jus sucré et que les enfants ont le visage barbouillé de couleurs audacieuses. Les foin coupés sèchent au soleil ; ceux qui sont encore sur plante ne tarderont pas à subir le même sort. Les froments mettent le grain, l'avoine projette ses grappes effilées, le seigle et l'orge recourbent leurs épis barbus. Dans les bois en plaine, la fleur blonde des châtaigniers se détache au milieu du feuillage sombre des chênes. Le raisin fleurit ; le parfum léger de ses grappes embaume l'air ; il ne porte pas à la tête comme celui du troène, le long des chemins où cet arbuste occupe les haies. Dans les jardins, d'admirables roses se suspendent aux murs ou

se montrent en touffes charmantes sur leurs buissons épineux. En ce moment de l'année, la campagne est belle. C'est pour elle la forte jeunesse, comme pour la vie de l'homme à vingt ans. Elle promet beaucoup. Que donnera-t-elle en réalité? C'est ce qu'il faut attendre encore. — Dans les villes, le citadin qui a pu mettre quelque argent en réserve, se propose de le dépenser en séjour de montagne, ou tout au moins dans un village où il trouvera des pensions modestes, un air pur et le voisinage des bois. Les vacances viennent en ce mois de juillet. Alors, de toutes parts, les familles dans l'aisance se dirigent du côté des Alpes, du Jura, ou même de la plaine qui touche aux premiers contreforts des hauteurs montagneuses. Les riches ont leurs chalets particuliers, tout prêts à les recevoir. C'est un mouvement général où chacun joue son rôle, aspire au repos ou va chercher de nouvelles dissipations. Pendant que les choses se passent ainsi en beaucoup d'endroits, à toutes les altitudes, le cultivateur se lève de bon matin pour se rendre à son travail. Le repos viendra pour lui en hiver, lorsque les habitants des villes auront repris leurs occupations dans les comptoirs, dans les bureaux de banques, dans les magasins éclairés par le gaz ou par la lumière électrique. À chacun son tour en ce monde. À chacun son œuvre, ses fatigues, ses joies et ses douleurs.

À la Gerbière, le dimanche 8 juillet 1877, vers quatre heures de l'après-midi, deux hommes étaient assis sur un banc placé sous l'avant-toit de la maison. L'un était un vieillard, sans habit sur sa chemise blanche, où deux bretelles de cuir venaient se boutonner au pantalon. Cet homme est rasé de frais; la figure est pleine, sans beaucoup de rides. Un chapeau bas, de feutre gris, couvre la tête presque entièrement chauve. C'est le vieux père Marc-Henri Boccart. À quatre-vingt-quatre ans il est encore de ce monde, et se porterait aussi bien que jamais, s'il ne devait pas s'appuyer sur deux bâtons pour marcher. Il souffre de douleurs dans les jambes, fatiguées par le poids des ans et par celui du gros corps qu'elles portent depuis si longtemps.

L'autre homme est de beaucoup moins âgé. Toutefois il a dépassé la soixantaine. Ses cheveux sont tout blancs; ses petits yeux noirs encore brillants, et son air méditatif. Il entretient le vieux père Marc-Henri d'un sujet qui paraît l'intéresser lui-même plus que le souverain de la Gerbière.

En ce moment, la porte d'entrée s'ouvre et donne passage à une belle jeune fille de vingt ans. Ses cheveux abondants, d'un châtain clair, sont tirés en arrière et noués correctement sur la nuque, où ils forment un ornement naturel. Le visage au teint pur, un peu foncé, est animé par des yeux bleus, protégés de longs cils noirs. La taille est

svelte, sans rien de fluet dans le port. On voit tout de suite que Marianne Boccart n'est pas une fille anémique dont la santé exige l'adjonction du fer, du quina et de plusieurs autres émanations des pharmacies. Elle est jolie, elle est belle, elle est forte, habituée au travail, soit dans la maison, soit aux champs.

— Grand-père, dit-elle, veux-tu venir prendre ton café ? — Monsieur Dorlodot, ma mère vous engage aussi à en accepter une tasse.

Marianne Boccart s'exprime nettement, dans un accent qui eût fait le bonheur de sa grand'tante Alphonsine. Elle prononce au moins l'*r* sans grasseyer, chose maintenant très rare ; et tout en parlant assez vite, elle ne bredouille pas. Le grand-père lui répond :

— Oui, ma chère enfant.

Oh ! comme il est devenu poli, le vieux grognard ! C'est une métamorphose. Le frère franc-maçon se lève et dit :

— Ma chère demoiselle Marianne, je remercie beaucoup votre mère. Pour aujourd'hui, je vais retourner à la maison, où ma femme m'attend à quatre heures et demie. Je ne voudrais pas la désobliger, car le premier devoir d'un fils de la sagesse, comme nous disons nous autres maçons, est de travailler au bonheur de l'humanité, et particulièrement de ceux qu'on aime. Or, la compagne d'un franc-maçon a droit aux égards de l'homme que le Grand Architecte de l'univers lui a donné pour appui naturel.

— Est-ce que les femmes peuvent être membres de votre société secrète ? demande la jeune fille.

— Non, ma chère demoiselle.

— C'est dommage. Mais on peut assister à une séance ?

— Non ; cela n'est pas permis.

— En ce cas, monsieur Dorlodot, votre franc-maçonnerie est bien peu aimable. C'est donc tout pour les hommes, ce que vous dites et ce que vous pratiquez dans vos clubs secrets ?

— Oui, ma belle.

— C'est de l'égoïsme. J'aurais voulu voir les francs-maçons se faire leurs signes et les entendre parler leur langage emblématique.

— Vous n'y auriez rien compris.

— Oh ! que si. Mais puisque c'est défendu, je ne vous demanderai pas de m'y introduire. Dans votre prochaine visite, apportez-nous vos insignes : vous me les montrerez. On dit que vous avez un tablier de cuir, tout petit, comme celui que les négresses mettent à leurs poupons. Avez-vous un grade élevé dans l'armée des bâtisseurs ?

Au lieu de répondre à Marianne Boccart, Vendelin Dorlodot se levant, dit au grand-père :

— Elle est bien fille d'Ève, n'est-ce pas ?

— Elle est la fille de son père et de sa mère, une brave enfant.

— Veux-tu, grand-père, t'appuyer sur mon bras ?

— Non, Rianne, merci. Laisse-moi faire seulement. Au revoir, Dorlodot. Merci de ta visite. Salue ta femme.

Décidément, le Marc-Henri s'est amadoué. En général, les hommes deviennent désagréables en vieillissant : celui-ci serait-il devenu aimable et bon, uniquement pour faire pièce aux autres ? Qui donc avait produit cette espèce de miracle ?

En bonne partie, c'était la jeune fille que nous venons de voir dans tout l'épanouissement de son bel âge ; et c'était aussi à sa mère que cet heureux changement devait être attribué. Devenue veuve, Emma Boccart entoura son beau-père de soins délicats, d'attentions auxquelles il n'avait pas été habitué. Il comprit que sa belle-fille était son unique appui, comme il était aussi son protecteur naturel et celui de la petite Marianne. Emma ayant refusé plusieurs fois de se remarier, le vieux bourru lui en sut un gré infini. C'était presque comme si elle lui eût donné un petit-fils dans l'année qui suivit la mort de Marc. Mais Emma ne devait plus être mère. Elle accepta sa position de veuve et se mit courageusement à tous ses devoirs. Le départ chrétien de Marc lui laissait l'âme paisible, reconnaissante envers Dieu, malgré la douleur poignante de la séparation. — Il ne faudrait pourtant pas croire que le père Marc-Henri fût devenu en tout très facile. Sa routinerie en agriculture et son despotisme de propriétaire étaient toujours là. Il fallut beaucoup lutter pour l'amener à changer de système, à simplifier son train de campagne, de manière à ce que sa belle-fille pût s'occuper de son enfant et ne pas se fatiguer en de pénibles travaux. Le père d'Emma et l'amodieur Machu vinrent en aide à la jeune veuve. Le premier conseilla de n'avoir que très peu de champs, seulement pour le blé nécessaire à un petit ménage, et des pommes de terre ; puis de mettre le reste en prés. Récolter les fourrages et en vendre la plus grande partie. David Machu offrit d'amener un troupeau de vaches pour manger ce foin en hiver, ce qui procurerait au père Boccart une belle somme et de l'engrais pour sa vigne et ses terrains froids. Un seul domestique à l'année avec des ouvriers dans le moment des récoltes, suffiraient pour exécuter tous les travaux. Emma n'aurait ainsi qu'un ménage de trois personnes, avec son enfant à soigner. La majeure partie des vignes serait cultivée à tant la toise, par un vigneron. Lui, Marc-Henri, continuerait à se promener dans son domaine, sans être obligé de faire autre chose que ce qui lui plairait. Il garderait une vache seulement pour les besoins de la maison. Les récoltes seraient amenées à la grange par un charretier de Reversin. Tout cela devait simplifier

énormément son exploitation agricole.

Marc-Henri se rendit à ces raisons et s'en trouva bien. Sans doute, sous la main d'un cultivateur intelligent et actif, la Gerbière eût pu rapporter bien davantage ; mais étant donnée la situation du propriétaire et de sa belle-fille, il fallait s'estimer heureux de se tirer d'affaire à peu de frais et de recevoir un honnête revenu net à la fin de l'année.

Emma eut aussi la bonne idée de préparer à son beau-père des boissons rafraîchissantes, qui, tout en calmant sa soif, ne pouvaient absolument pas l'ennivrer. Par un sentiment de convenance et de respect qui ne lui était point venu du temps de la mère Tiennette, il ne retourna boire à sa cave que très rarement, et finit même par ne plus y aller du tout. Emma tenait du vin à sa disposition dans une armoire à la cuisine. À cet égard, l'amélioration était positive. — Là où Marc-Henri se montrait toujours le même, c'était lorsque le domestique ou le charretier le contrecarrait. Alors, il se mettait dans des colères du diable, comme il disait lui-même. L'orage passé, il redevenait calme et facile à vivre.

Dès que la petite put marcher et courir, sauter sur ses genoux, le vieux grand-père sentit son cœur s'attendrir. Marianne était caressante. Elle embrassait le vieillard et lui tirait son reste de cheveux.

— Pourquoi que tu as comme ça la tête toute nue ? lui disait-elle. As-tu pas froid ?

Puis posant sa main potelée sur le crâne lisse :

— Non, t'as pas froid. Ça tape dessous. Qu'est-ce qui tape comme ça ?

— C'est le sang.

— Pourquoi qu'il tape ? Il faut lui dire de se tenir tranquille.

Une autre fois, elle lui aurait fait une question qui troublait l'esprit du vieillard.

— Pourquoi que je n'ai point de papa ?

— Parce que le bon Dieu l'a pris.

— Le bon Dieu prend comme ça les papas ! c'est bien vilain. Il n'a pas pris celui d'Alfred Laurent, ni celui de Maurice Pingoin. Ne pouvait-il pas me laisser le mien ? Ça ferait tant plaisir aussi à maman, qui pleure toujours quand elle me parle de mon papa. Elle dit qu'il est au ciel. Est-ce bien loin, le ciel ?

— Oui, très loin. On t'expliquera tout ça quand tu seras plus grande.

— Quand j'irai à l'école, comme Alfred Laurent ?

— Eh bien, oui, disait le grand-père à bout de réponses.

Il avait fallu le babil innocent de cette enfant, véritable petit oiseau, pour attendrir le cœur du vieux paysan et éveiller en lui des pensées qui n'étaient jamais venues à son esprit. Il l'appelait *Rianne*, d'après

son habitude de supprimer la première syllabe du nom de baptême. — Grande est parfois la puissance de ces êtres si faibles, sur le cœur d'un homme qui arrive à la vieillesse et voit la vie lui échapper.

À dix ans, Marianne était la meilleure écolière de M. Laurent, comme le fils aîné du régent était le garçon le plus instruit, le plus intelligent de la classe. Ayant terminé son instruction religieuse et voulant être cultivateur, Alfred Laurent venait d'être placé dans un institut agricole, pour y apprendre régulièrement la science de la culture des terres, et en même temps la langue allemande. M. Laurent faisait là un sacrifice d'argent devant lequel il n'avait point reculé, malgré la modicité de ses ressources, puisque le jeune homme avait décidément le goût de cette utile profession.

Lorsque Marianne eut dix-huit ans, sa mère la conduisit elle-même chez un pasteur du Wurtemberg, pour y passer une année. Ce fut un crève-cœur pour le grand-père, qui, ayant quatre-vingt-deux ans, pensait qu'il ne reverrait peut-être plus sa petite-fille.

— Qu'a-t-elle donc besoin de savoir l'allemand, disait-il. N'est-elle pas déjà bien assez savante ? Elle en sait plus dans son petit doigt, que bien d'autres jeunes filles dans toute leur personne. Chez ces Wurtembergeois, elle sera mal nourrie ; on dit qu'ils font des bouillies, d'horribles *papettes* dont ils avalent des quantités énormes. Ça ne vaudra rien à notre Rianne, qui est habituée à ce qu'on mange ici. Là-bas, elle n'aura pas même un verre de vin à son dîner. Je n'ai que cette enfant pour me faire un peu de plaisir, et voilà qu'on me l'ôte.

— Console-toi, grand-père, lui dit Marianne ; je t'écrirai de longues lettres pour te désennuyer. Ça ne m'amuse pas beaucoup non plus de vous quitter ; mais tu avais bien envoyé mon père à Zurich pour y apprendre l'allemand. Je serai contente aussi de pouvoir parler cette langue, et cela me sera très utile pour plus tard.

— Utile ! à quoi ? et pour quoi ? Pour causer avec M<sup>me</sup> Dorlodot, ou avec les ouvriers allemands qui mendient en voyageant ! Non, ta mère n'avait pas besoin de vouloir t'emmener si loin. Et puis, comme tu n'es pas précisément laide, j'ai une peur affreuse que tu ne sois demandée par un Allemand et que tu ne l'acceptes. Rien que cette idée est capable de me faire mourir.

— Oh ! bien, tu peux dormir tranquille. Je suis complètement décidée, si je dois me marier, à ne pas épouser un Allemand. D'ailleurs M. Pfeister n'a pas de fils, et aucun jeune homme de sa paroisse ne pensera à moi pour ce que tu crains.

— Méfie-t'en toujours.

Au bout d'une année, Marianne revint, aussi simple qu'elle était partie, mais ayant gagné, outre l'allemand, beaucoup de choses utiles

qu'elle ignorait. Dès lors elle avait repris le genre de vie actif qu'elle avait à la Gerbière, avant son séjour chez ces bons et aimables Wurtembergeois.

Dans un chapitre suivant, nous verrons ce qui s'était passé au village.

## CHAPITRE XXV



Vingt années de plus dans un village, n'en changent guère la physionomie générale, au moins pas extérieurement. Pour lui donner une apparence nouvelle, une vie nouvelle, il faut qu'il se produise dans son voisinage immédiat un de ces faits inattendus qui donnent l'éveil à la population, attirent les étrangers, ou créent une industrie inconnue dans la localité, jusqu'au moment où elle y exerce son influence. Ainsi, un chemin de fer, avec une gare, et des trains qui passent et repassent à toutes les heures du jour, même de la nuit. Ainsi, la découverte d'une source d'eau thermale, minérale, alcaline, iodée. Ainsi, comme en Amérique, des puits d'où l'on tire le pétrole, etc. Inutile de mentionner la découverte de mines d'or ou de diamants, qui donnent la rage de l'exploitation et sont la cause de plus de ruines que de fortunes, des facteurs d'immoralité et de corruption, bien plus qu'elles ne profitent aux vertus sociales et domestiques. — Nous n'avons heureusement rien de semblable dans notre pays. Sauf le chemin de fer qui sillonne nos contrées et ne touche qu'à un nombre restreint de localités, nous sommes en dehors des révolutions matérielles qui changent la face d'un simple village. Rares même sont les villages dont la situation abritée des vents du nord ou l'altitude élevée font des stations climatiques recherchées par les malades et les étrangers. — Après vingt années, on retrouve peut-être les mêmes maisons, les mêmes arbres en grande partie, les mêmes fontaines et les mêmes fumiers. Les changements qui s'y sont produits sont d'une nature absolument différente.

Sur une population de quatre cents âmes, la moyenne annuelle des morts est de dix environ. Si donc, après une absence de vingt ans, vous allez visiter le cimetière de votre village, vous y trouverez deux cents fosses creusées et recouvertes depuis votre départ. On fauche l'herbe sur toutes ces tombes, excepté sur celles de l'année présente.



Çà et là, par grande exception, un arbuste vert, une croix de marbre, une pierre tumulaire avec quelques fleurs, accusent une main pieuse, qui ne méprise pas le culte du souvenir des morts. Partout ailleurs, c'est le gazon qui recouvre ces tertres, où nul ne peut reconnaître la place où furent déposés les restes mortels d'un père, d'une mère, d'une compagne chérie ou d'un enfant bien-aimé. Il en sera de même pour nous, qui foulons d'un pied léger ce sol raboteux, sur lequel tant de larmes ont été versées, et où deux cents fois en vingt ans, les assistants en deuil et les hommes à leur suite, ont pu entendre les plus sérieux de tous les appels de Dieu. Combien d'entre eux y ont répondu ? Combien ont reçu dans le cœur cette parole du Rédempteur : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ? »

Dans les villages, il y a des fontaines publiques où l'on conduit matin et soir les animaux domestiques. Il y a aussi des réservoirs publics où des hommes vont boire, qu'ils aient soif ou non. Si, depuis vingt ans, dix hommes par jour seulement (et le nombre en est peut-être double ou triple) sont entrés dans ces fontaines d'ivrognerie, ils y ont bu soixante-treize mille fois l'eau-de-vie le matin, et soixante-treize mille fois le vin dans le jour ou pendant la soirée. Nul d'entre eux n'a probablement jamais réfléchi au chiffre effrayant d'une telle consommation. Et là, que de propos insensés de tout genre, que de paroles haineuses ont été échangées, que de coups ont été donnés ou reçus !

Vous avez été absent pendant vingt ans, et vous êtes de retour. Dans la rue, vous voyez passer un grand jeune homme portant moustache ; une jeune fille, panier au bras ou râteau à l'épaule. Qui sont-ils ? Vous ne les connaissez pas. — Ce sont les enfants aînés d'un de vos anciens camarades, avec lequel vous alliez peut-être marauder les fruits dans la campagne, et plus tard courir aux danses. Le voici qui vient : au lieu du joyeux compagnon d'autrefois, c'est un homme déjà voûté, presque un vieillard dont la barbe inculte, les vêtements mal rapiécés ou en lambeaux, n'annoncent guère l'aisance, ni l'amour de l'ordre et une bonne activité chez la mère de famille. — Plus loin, vous vous trouvez en présence d'un groupe d'enfants qui s'amuse. Ils font bien de rire et de sauter. Mais savez-vous que plusieurs d'entre eux ne portent que le nom de leurs mères ? Celui des pères est inconnu. Voilà un fruit des mœurs actuelles. Cent fois par an, du haut de la chaire, un prédicateur a supplié les jeunes gens de se conduire en chrétiens : combien sont venus sincèrement à l'Évangile ? Combien ont repoussé l'impureté, soit en fait, soit dans les désirs de la convoitise ?

En pleine démocratie, voilà où nous marchons. Où cela conduira-

t-il la jeune génération ? Il semble que le grand but de la politique actuelle, dans notre Suisse, soit de tout centraliser, comme si le bonheur du peuple dépendait d'une autorité unique ; et l'on ne voit pas la ruine morale qui s'infiltré dans la population et dévore tant d'existences.

Depuis vingt ans, tels sont les résultats qu'il est bien facile de constater.

Quant aux changements survenus au village de Reversin, depuis la mort de Marc-Henri Boccart fils, en 1857, ils sont peu nombreux. Je vais en indiquer quelques-uns.

Nous avons retrouvé notre ami franc-maçon marié. La chose a eu lieu il y a deux ans ; voici comment : Dorlodot avait soixante ans et ne pensait plus guère à une union matrimoniale. Entre nous, il s'était permis de faire une espèce de déclaration à Emma Boccart, qui lui fit comprendre, en quatre mots, de ne pas revenir sur un tel sujet avec elle. En lui faisant l'offre de sa main et de son cœur humanitaire, Dorlodot avait réellement l'intention de la rendre heureuse, autant que cela dépendrait de lui. On ne saurait donc le blâmer d'une si grande audace. Il avait vingt ans de plus qu'elle, mais qu'est-ce que cela faisait ? Assez de jeunes femmes épousent de vieux garçons, même des veufs beaucoup plus âgés qu'elles et qui ont de grands enfants. Donc, éconduit d'un tel côté, Dorlodot retourna au triangle et aux autres symboles maçonniques, résolu à vivre et à mourir dans leur douce intimité. Mais voici qu'un jour d'automne, l'ancienne Mædeli vint en visite à l'auberge où elle avait appris le français dix-huit ans auparavant, et où elle exhiba, on s'en souvient, aux yeux amoureux de Vendelin Dorlodot, le portrait de son fiancé Franz Müller, pour lui ôter à tout jamais l'idée de l'épouser. Or, Franz avait fait de mauvaises affaires. Ayant bâti une grande maison, il s'était peu à peu ruiné ; puis il buvait. Enfin, il était mort sans enfants, et ne laissant rien à sa veuve. Mædeli avait ainsi employé en pure perte sa belle jeunesse. Ce qu'elle avait de plus que lorsqu'elle apparut dans toute sa beauté à Reversin, c'étaient de fausses dents, et une tresse blonde, faite avec ses anciens cheveux tombés en partie. Mædeli n'avait pas des moyens distingués, mais c'était une très honnête femme. Malgré ses trente-huit ans, son visage avait conservé de la fraîcheur ; le front était uni, sans pli amené par les soucis de ménage. Sa taille, restée droite, n'avait point éprouvé les fatigues de la maternité, comme celle de la Pingoin et de tant d'autres mères de familles. — Dorlodot revit la Bernoise avec plaisir. À la suite de conversations qu'il eut avec elle, et après avoir pris à son sujet les renseignements nécessaires auprès de la Loge dont le Franz avait été membre, —

quelle excellente chose pourtant que la fraternité maçonnique ! — il proposa à Maedeli de venir s'établir chez lui, comme sa femme. Cette fois-ci, la veuve dit amen du meilleur de son cœur à l'offre du vieux garçon, et c'est ainsi qu'elle devint M<sup>me</sup> Dorlodot, au lieu de Frau Millier. Elle échangea son ancien anneau d'alliance contre un nouveau, d'une forme plus moderne ; et son second mari lui fit présent d'une montre d'or à ancre, ce qui lui permit de vendre celle d'argent, à cylindre, qu'elle avait portée jusque-là. Mædéli gagna tout à ce changement de position et de vie. Elle ne cuirait plus de la choucroute avec du lard pour les ouvriers tonneliers, mais elle confectionnerait de bons petits dîners pour son très petit ménage. Au lieu de servir des ivrognes dans une pinte, elle pourrait, comme une dame, travailler près de sa fenêtre et voir passer les gens à la rue. Le seul côté fâcheux de la situation était l'âge de Dorlodot. Mais la santé du vieux franc-maçon étant bonne, il pouvait vivre encore de longues années. On ne peut d'ailleurs tout avoir.

La mort du regretté Marc-Henri Boccart fils nécessita la convocation de l'assemblée électorale du cercle, pour procéder à son remplacement comme député au Grand Conseil. Les gens de Reversin se présentèrent en masse au scrutin et nommèrent Farbex. En bon député campagnard, dont le nombre n'est jamais trop grand dans un pays agricole, Marc-Henri votait, tantôt avec la droite, tantôt avec la gauche, selon que son jugement indépendant le conduisait. Il s'était tenu à part, sans s'inféoder à aucun parti politique ; à cause de cela, il était jugé sévèrement par les radicaux, qui l'accusaient de n'être ni chair ni poisson et de manquer de caractère. Il nous semble, au contraire, que Boccart se montrait plus intelligent et plus digne que la plupart de ses contradicteurs. — Farbex se conduisit tout autrement. Il votait toujours avec le parti le plus nombreux, le radicalisme autoritaire étant à ses yeux la véritable expression de la démocratie. Quiconque pensait autrement était un ultramontain, un réactionnaire, un encroûté, une vieille bête de conservateur aristocrate. Fédéraliste ou centraliste, il fallait voter en radical, pour les radicaux démocrates, car la vérité politique et le bien de la patrie ne pouvaient se trouver ailleurs. Assez ambitieux de faire fortune, Farbex sut se créer du crédit et se lança dans des spéculations où il perdit le peu qu'il possédait. Plus tard, il engagea les immeubles de sa femme ; la chance continuant à lui être contraire, il se ruina complètement. Un typhus vint mettre fin à son existence tourmentée, causer des pertes à ses créanciers et laisser sa famille dans la gêne. Ce triste résultat fut amené par la vie politique dans laquelle il se laissa entraîner, et d'où il lui fut impossible de se dégager. Averti longtemps à l'avance par Dorlodot,

qui n'avait pas d'ambition et voyait plus juste, Farbex le traita d'idéologue, de poltron, qui craignait de se noyer dans un verre d'eau et ne gagnerait jamais un centime.

Un jour qu'il parlait avec le régent, Farbex disait qu'il venait d'acheter pour 40 000 francs de vin dans une seule cave. M. Laurent lui en exprima son étonnement, car on s'attendait plutôt à une baisse qu'à la hausse. — Farbex soutint que l'opération était excellente. Qu'est-ce qu'un instituteur primaire, un esprit bouché, un libéral sans doute, pouvait comprendre à une affaire aussi en dehors de ses attributions et de son intelligence ! La fin prouva que le régent ne s'était pas trompé, car le spéculateur perdit le vingt pour cent de la somme engagée dans cet achat si merveilleux. Enfin, labouré par les inquiétudes, rongé de soucis d'argent et le sang brûlé par un genre de vie auquel il n'avait pas été habitué, le pauvre Farbex était donc mort, comme je viens de le dire, huit ans après son ancien et honnête prédécesseur Marc-Henri Boccart.

Laurent avait eu six enfants. Élevés à l'aide de son modique traitement, ils étaient maintenant en âge de gagner leur vie. Son plantage et son jardin lui permettaient de nourrir un porc. Vivant essentiellement de légume et buvant de l'eau, ils se portaient tous bien. M<sup>me</sup> Laurent tenait ses enfants propres et les habituaient de bonne heure à soigner leurs vêtements, qu'elle confectionnait elle-même. Ils étaient trois garçons et trois filles. L'aînée des sœurs était déjà placée comme régente, ayant obtenu à vingt ans son diplôme à l'école normale. Les deux cadettes étaient bonnes d'enfants dans de respectables familles du pays. L'aîné des fils, celui que nous avons vu dans les bras de son père à l'époque du mariage d'Emma Boccart, était régisseur d'un domaine considérable. Le propriétaire, ancien négociant, faisait grand cas de ce jeune homme dont le caractère sûr, le jugement ferme, l'activité remarquable et l'intelligence, l'avaient frappé, dès les premiers temps de son administration. — Alfred Laurent ne venait guère qu'une fois par an à Reversin, pour y voir son père et sa mère. Ses deux frères venaient de partir pour l'étranger, comme jeunes domestiques. On en avait de bonnes nouvelles. Tous travaillaient et se conduisaient bien. L'éducation reçue dans la famille, les conseils et surtout l'exemple du père et de la mère, une affection tendre qui n'excluait point la fermeté des principes, et, par-dessus tout, la bénédiction d'en haut, avaient produit ces résultats excellents. Heureux les parents, heureux les enfants, que de si puissants liens gardent et unissent ! — Cette bonne influence s'était étendue aussi sur plusieurs des élèves de M. Laurent. Il s'intéressait à eux, même après leur sortie de l'école. M<sup>me</sup> Laurent s'occupait aussi des jeunes filles qui voulaient

bien préférer ses leçons maternelles, au plaisir des danses et à la dissipation qu'elles amènent à leur suite. — Cela valait pourtant mieux pour tous, particulièrement pour les garçons, que de s'adonner, soit à la politique, soit à la science maçonnique, même en admettant que celle-ci puisse contribuer à tenir en éveil l'esprit humain, au milieu des mystères d'une société secrète, dont les rituels et les insignes sont des anachronismes ridicules dans le temps où nous vivons. L'opinion publique et la presse, le journalisme en particulier, sont des puissances qui régissent le monde. Excepté ce qui se trame dans les repaires d'assassins, où les crimes politiques sont discutés et décidés, tout se fait au su et vu de chacun, comme à la rue. Le moyen âge a fait son temps. Laissons-le dormir et gardons-nous d'essayer de le rappeler à la vie.

Il vaut mieux retourner à la Gerbière, où le grand-père se promène appuyé sur ses deux bâtons ; où Machu l'amodieur mange du foin à la toise ; où Emma Boccart conserve encore un air de jeunesse malgré ses quarante-huit ans, et où sa fille est une fleur des champs, comme il serait bien à désirer qu'on en vît beaucoup de pareilles dans nos villages.

## CHAPITRE XXVI



e même dimanche 8 juillet 1877, comme le grand-père, Emma et sa fille prenaient leur café de quatre heures, après le départ de Vendelin Dorlodot, l'oncle amodieur et son fils Roland arrivaient en char à la Gerbière. — Ils acceptèrent une tasse de café au lait, après avoir mis leur cheval à l'écurie, où il n'y avait en ce moment que l'unique vache des Boccart. — David Machu venait, dit-il, pour voir à peu près quelle était la quantité de foin récolté par son beau-frère et se représenter d'après cela le nombre de vaches qu'il pourrait amener en automne, pour le consommer pendant l'hiver. Le fils qui l'accompagnait, était un grand gaillard, beau garçon du reste, mais aux manières peu distinguées. Il succéderait à son père dans la tradition du commerce des vaches et de l'estivage sur la montagne. Roland, malgré son nom, n'avait rien de chevaleresque dans le caractère ; mais c'était un honnête garçon, bien assez intelligent pour le genre d'affaires auquel il s'était voué. Son frère aîné, Léo, était marié et avait déjà de la famille. Il s'occupait de la culture des terres, pendant que Roland allait de la plaine à la montagne et parcourait les villages, se rendait aux foires, seul ou avec leur père. Chose curieuse, il n'était pas venu à la Gerbière depuis le départ de sa cousine pour l'Allemagne, soit depuis deux ans, et ne l'avait pas revue dès lors.

Tout en buvant sa tasse de café, Roland regardait Marianne, et lui adressait souvent la parole presque toujours sous forme de question.

— Voilà d'excellent café, dit-il en s'essuyant la bouche avec un foulard de coton jaune ; est-ce vous, cousine, qui l'avez fait ?

— Oui, mon cousin : que lui trouvez-vous de si remarquable ?

— Je le trouve meilleur que celui qu'on a chez nous. Le nôtre a un goût de vert que je n'aime pas. Celui-ci est-il cher ?

— Je crois que nous le payons 1 fr. 10 cent, la livre : n'est-ce pas, ma mère ?

— Oui ; mais en prenant vingt livres à la fois, on me le laisse à 1 fr.

— Vous l'achetez ici, à Reversin ? reprit Roland.

— Oui, dit Marianne. Voulez-vous que j'en arrête pour ma tante ?

— Oh ! non, merci, cousine. Il faut laisser à ma mère le soin de faire elle-même ses achats. Vous êtes-vous bien trouvée en Allemagne ?

— Oui, très bien ; mais je me plais encore mieux ici.

— C'est naturel. Alors, vous avez appris l'allemand par là-bas ?

— Un peu.

— Un peu ! je suis sûr, au contraire, que vous le parlez aussi facilement que nous le patois. J'aurais bien voulu que mon père m'envoyât aussi en Allemagne, quand j'avais dix-huit ans ; cela me serait utile maintenant pour notre commerce de vaches. Aimez-vous les vaches, cousine ?

— Allons voir votre foin, beau-frère, dit Machu, avant que Marianne eût le temps de répondre à Roland.

Marc-Henri prit ses deux bâtons et précéda son beau-frère à la grange, où le foin était entassé sur l'un des deux côtés. Le regain était encore sur plante.

— Il me semble qu'il y en a plus que l'année dernière, dit l'amodieur. Mais le tas se baissera en fermentant, et vous mettrez le regain dessus. Vous faites une bonne récolte. Je vous payerai ce fourrage au prix courant.

— Nous nous entendrons pour le fixer, lorsque le regain sera récolté, répondit Marc-Henri.

— Beau-frère, continua Machu, je tenais à vous voir un moment en particulier pour vous dire un mot d'une chose importante, à laquelle nous avons pensé, ma femme votre sœur, moi et mon fils Roland. Voici l'affaire : Roland désire se marier. Je lui ai parlé de votre petite-fille qui est charmante, et je crois que ces deux jeunes gens se conviendraient. Vous avez absolument besoin d'un homme dans votre domaine, car il vous est difficile de tout voir et de tout diriger par vous-même ; et enfin ma petite-nièce est bien en âge de s'établir. Roland est un garçon actif, qui connaît aussi bien que moi la valeur d'une bête ; il est d'un bon caractère, et l'intelligence ne lui manque pas. Donc, je voudrais vous demander ce que vous penseriez de notre proposition. Si elle vous agréait, mon fils viendra de temps en temps vous faire une visite, en allant et venant pour les affaires, et aussi le dimanche, comme aujourd'hui. Lorsque les jeunes gens seraient d'accord, on réglerait les clauses du mariage, lequel aurait lieu sans trop tarder. Je crois pouvoir vous promettre que votre futur petit-fils ne ferait rien ici sans votre pleine approbation. Si, par exemple, vous désiriez continuer à faire manger le fourrage comme ci-devant, je remettrais à

Roland, en avancement d'hoirie, sept à huit vaches. Cela vous conviendrait probablement et faciliterait les affaires. Voulez-vous en parler à ma nièce et à sa fille ?

— Oui ; pourquoi pas ? répondit Marc-Henri. J'ignore ce qu'elles en penseront ; mais ne craignez-vous pas qu'un mariage entre parents rapprochés n'eût une mauvaise influence sur la santé et même sur l'intelligence des enfants, s'il en venait ?

— Si les époux étaient cousins germains, oui, ce serait une chose à considérer. Mais ici le degré de parenté est plus éloigné. Marianne est seulement petite-cousine de Roland. Ça change la question.

— Puisque vous m'en chargez, j'en parlerai à ma belle-fille. Voilà, je ne vous cache pas que j'aurais bien préféré que le nom de ma famille pût se continuer à la Gerbière, où les Boccart sont propriétaires depuis un temps presque immémorial. Si par hasard un prétendant de notre nom se présentait et qu'il remplît d'ailleurs les conditions nécessaires, je vous dis d'avance et tout uniment que je le préférerais à un autre, même à votre fils qui est pourtant mon neveu. Malheureusement le nom est rare. Il y a des Boccart à l'autre bout du canton ; mais il va sans dire que nous ne voulons pas leur courir après pour offrir ma petite fille à l'un d'entre eux.

— Le nom est si peu de chose, beau-frère, reprit Machu ; c'est une non-valeur. Je sais bien que le nôtre n'est pas distingué ; mais il sert tout autant que si je m'appelais baron des Croisettes ou marquis de Cossonay. Notre nom, d'ailleurs, est bien porté dans la contrée, et même assez loin de chez nous. Les Machu sont connus au Pays d'En-Haut. — Parlez à vos femmes et donnez-nous une réponse.

— Bien ; on vous répondra.

Pendant que les deux hommes s'entretenaient de cette manière au fond de la grange, la conversation se continuait à la cuisine, entre Roland et Marianne. Emma écoutait plutôt qu'elle ne parlait ; mais elle pensait bien que les Machu n'étaient pas venus seulement pour examiner le foin récolté. Elle adressa pourtant une question au cousin :

— Vous allez souvent à la montagne où sont vos vaches ? lui dit-elle.

— Oui, ma cousine ; j'y vais chercher les veaux pour les vendre au boucher. Naturellement il faut voir ses affaires de près, quand on est dans le commerce du bétail. Je suis rarement deux jours de suite à la maison

— Est-ce que vous ne préféreriez pas travailler à la campagne ?

— Non ; c'est l'affaire de mon frère. Je gagne plus d'argent en allant de droite et de gauche, pour vendre et acheter, que si je restais à piocher la terre, du matin au soir.



— Mais cela ne ferait pas une vie bien agréable à votre femme, si vous étiez marié.

— Oh ! ma femme comprendrait, je pense, que l'essentiel est de gagner de l'argent ; elle aurait d'ailleurs son ménage à soigner. Et puis, il y a pourtant des jours où je ne sors pas : il nous vient des acheteurs qu'il faut recevoir. J'ai aussi passablement d'écritures à expédier. C'est moi qui tiens les comptes. Il faut travailler pendant qu'on est jeune ; plus tard on se reposera. — Votre campagne est bien jolie, cousine Marianne. J'aime ce bruit de l'eau. On se croirait presque à une foire ; c'est un mouvement continu. Il faut qu'il ait bien plu, pour que la rivière soit aussi grosse.

— Oui, répondit Marianne ; il est tombé de la pluie pendant trois jours et trois nuits, au commencement de la semaine.

— Heureusement, votre foin était tout récolté, sans quoi, s'il y en avait eu sur le gazon, il se serait moisi. Le nôtre était aussi dans la grange. Nous en avons rentré quatre chars dimanche dernier. C'était le reste.

— Vous travaillez le dimanche ? demanda Emma.

— Oui ; pourquoi pas ? Le dimanche est un jour comme un autre ; le soleil se lève et se couche comme à l'ordinaire.

— Mais le soleil ne va pas à l'église ! dit Marianne avec un sourire de jeune fille.

— Ma foi, ni moi non plus, cousine. J'avoue bien que je ne suis pas un homme d'église. Le dimanche, je suis souvent appelé à sortir.

— Le soleil nous parle pourtant de la bonté de Dieu, de sa toute-puissance, de ses bienfaits envers la terre et toutes les créatures, objecta Emma.

— Ma chère cousine, oui, je ne vous dis pas le contraire ; mais quand on a des pensées sérieuses, quand il s'agit, par exemple, de boucler un marché avantageux, on n'a guère le temps de faire des réflexions sur le soleil. On va au plus pressé.

— N'allez-vous donc jamais au culte public ? continua la mère.

— Que si, cousine. Je tâche d'aller aux communions. J'ai bien été à celle de Pentecôte, à la fin de mai. On voulait me nommer membre du conseil de paroisse ; mais j'ai refusé. Mon frère a accepté à ma place ; il peut faire cela mieux que moi, puisqu'il a des occupations sédentaires. Il s'en tire très bien ; c'est lui qui donne la coupe, quand c'est à son tour. Il est aussi municipal.

Les deux hommes rentraient, après avoir visité l'écurie, où Machu demandait quelques petites réparations au râtelier et aux crèches.

— Il nous faudrait songer à repartir, dit Roland ; nous n'avons guère que le temps nécessaire, si nous voulons nous arrêter dans deux ou

trois maisons.

— Attendez au moins d'avoir pris un verre de vin. Emma, allez chercher une bouteille, fit le grand-père.

— En voici dans cette armoire.

Marianne prépara des verres. Les Machu burent à la bonne santé et conservation du vieillard et des deux femmes. Quand la bouteille fut vidée, Roland sortit pour atteler le cheval.

— Je ne rentrerai pas, dit-il, car la bête est impatiente, une fois qu'elle est dans les brancards. Ainsi, au revoir mon oncle ! Au revoir aussi, cousines. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

— Et moi aussi, mon cousin, lui dit Marianne. Saluez bien ma tante et la famille de votre frère.

— Merci ; ils vous font beaucoup d'amitiés. Après leur départ, le grand-père fit le récit de ce que lui avait dit son beau-frère.

— C'est une chose à examiner de près, dit-il. Vous y réfléchirez. Il y a du pour et du contre. Le garçon a l'air bon enfant et intelligent ; mais je vous avoue que ce nom de Machu ne me plaît pas. — Roland s'est-il présenté lui-même pendant qu'il a été seul avec vous ?

— Non, heureusement pas, répondit la mère. Il ne nous a guère parlé que de son commerce de vaches.

— Sans ce nom de *Machu*, je serais assez disposé à dire *oui*, pour ce qui me concerne, et si d'ailleurs Roland plaît à Marianne ; mais décidément ce nom de famille ne me va pas. — Qu'en penses-tu ? fit-il en s'adressant à la jeune fille.

— Je pense comme toi, grand-père. Je ne suis pas pressée de me marier. Mon cousin Roland peut être un très bon garçon, intelligent, comme tu dis, pour tout ce qui se rapporte à ses affaires ; mais la vie qu'une femme aurait chez lui et avec lui ne peut me convenir.

— Il viendrait s'établir ici et ne changerait rien à la campagne. Ce serait un avantage pour nous.

— Non, grand-père. Quand ma mère et toi vous serez de mon avis, nous remercierons l'oncle David Machu et Roland, mais nous refuserons. On peut attendre huit jours avant de donner la réponse, si vous voulez.

— Je suis complètement de cet avis, dit la mère.

— Eh bien, reprit le grand-père, attendons à dimanche prochain. C'est ce vilain nom qui me contrarie. On ne comprend pas que mes deux sœurs aient pu s'y accoutumer. À la longue, on pourrait bien le changer ; mais je crois que cela présente des difficultés. Il faut employer le tribunal, et d'ailleurs on ne parviendrait jamais à faire appeler un Machu *Boccart*. Il vaut mieux y renoncer.

— Oui, tu as bien raison, grand-père : renonçons y tout de suite.

Marianne posa une main sur la tête chauve du vieillard, puis, lui donnant un petit baiser sur une joue, et deux à sa mère en lui passant un bras autour du cou, elle vint ensuite à la rue en chantonnant.

Les ruisseaux bondissaient dans leurs lits pierreux, lançant des fusées lorsque le flot rapide rencontrait un bloc de granit contre lequel il était impuissant. Les rayons encore chauds d'un soleil du soir irisaient ces gerbes soulevées en l'air, avant de retomber dans le courant, où elles reprenaient une allure moins bouillonnante.

— Et dire que cela ressemble au bruit d'une foire au bétail! pensait Marianne en écoutant la voix harmonieuse du ruisseau. Et passer sa vie dans une maison d'où le mari part le matin pour ne rentrer que le soir, n'ayant à parler que des vaches dont il s'est occupé dans la journée! Ah! mieux vaudrait cent fois rester vieille fille jusqu'à la fin de ses jours! Pauvre cher grand-père! Il s'agit bien d'un nom dans tout cela! — Et le soleil! Ce roi du jour ne dit donc rien à mon grand cousin Roland? Il n'est pas pour lui l'emblème du Soleil de justice. Le soleil se lève, éclaire la terre, et va dormir, dit Roland Machu. Mais qui donc lui a donné la chaleur et la lumière? N'est-ce pas toi, notre Père céleste, notre Sauveur? Ô donne-moi de te connaître, de t'aimer, de me confier parfaitement en toi!

Ce fut par ce dernier élan de son âme vers le ciel, que la jeune fille se rendit où ses devoirs l'appelaient. En ce moment, sa mère pensait au jour où Marc-Henri lui avait adressé sa demande. Elle avait alors vingt ans, comme sa fille aujourd'hui. — Quittant sa famille, elle était venue avec bonheur à la Gerbière, où elle avait beaucoup aimé et beaucoup souffert. Pour son enfant, elle demandait à Dieu la sagesse qui lui avait manqué à elle-même, dans la circonstance la plus importante et la plus sérieuse de la vie.

## CHAPITRE XXVII



ier, 9 juillet 1882, le temps était clair au lever du soleil. Mais depuis quelques jours, il subissait des variations souvent peu agréables. Après une heure de chaleur brûlante, tout à coup le ciel se voilait ; de gros nuages descendaient sur la montagne. Chassés subitement par le *joran*, ils s'abattaient sur la plaine en averses qui ressemblaient parfois à des trombes. C'était désolant pour les cultivateurs occupés à charger du foin. Gens et bêtes, chariots et fourrage, tout ruisselait en rentrant au logis<sup>15</sup>. Et puis, une heure après, le soleil se montrait de nouveau, comme pour insulter aux désagréments des faneurs. Eh bien, hier matin, ce fut la même chose. — Au moment d'aller à l'église, — c'était dimanche, — hommes, femmes et enfants durent se hâter de rentrer chez eux. Des averses formidables faisaient claquer leurs larges gouttes sur les toits et dans les chemins. Dans l'après-midi, il fit joli : ni soleil, ni pluie ; pas même chaud. J'étais devant chez moi, occupé à ne rien faire, lorsque je vis partir, non loin de là, toute une famille, sur un char à bancs. Le cheval fendait l'air, un jeune cheval gris-souris, qui sans doute ne demandait pas mieux que d'aller avec ses maîtres, faire une visite à des amis demeurant à deux lieues de notre village. Peu d'instant après, un autre char, venant de plus haut, passait aussi devant moi. Il contenait le mari, la femme et de jeunes enfants, dont un nourrisson couché sur les genoux de sa mère. Et de deux ! me dis-je. Puis, presque en même temps, un troisième char, sur lequel il n'y avait qu'un vieillard et une femme âgée, prenait, au trot lourd d'un gros cheval, une direction opposée à celle des deux premiers. Sans bouger de ma place, j'avais assisté, en peu de minutes, à trois départs différents.

C'est là un de ces plaisirs innocents que s'accordent les campagnards dans l'aisance, à la fin d'une série de travaux qui les ont bien

15 - On peut bien dire la même chose du mois de juillet 1883.

occupés. Ils n'auraient pas l'idée de choisir un autre jour que le dimanche, pour la course projetée. On risquerait de trouver les parents ou les amis aux champs, et par conséquent de les déranger ou de les manquer. Et puis, on n'est pas proprement habillé ; l'homme n'est pas rasé. On perdrait du temps. Ce dernier motif, pour la plupart, est déterminant. Enfin, le dimanche est fait pour se délasser des fatigues de la semaine. Délassons-nous donc. — Un dimanche au soir, je rencontrai un homme de mon âge, qui, après avoir passé l'après-midi chez des parents et au cabaret, s'en retournait seul, sur son char. À en juger par son allure effrénée, le cheval était impatient de regagner l'écurie ; le chemin tortueux, faisant plusieurs contours, disparaissait sous les roues poudreuses du char. Assis sur son banc, l'homme essayait de tenir les guides, mais il était dans un état d'ivresse qui ne lui permettait pas de diriger son terrible coursier. Arrivèrent-ils chez eux sains et saufs ? Je l'espère : tous deux étaient sans doute coutumiers du fait. Le dimanche aurait-il été donné pour être employé à ces sortes d'expéditions ? Quoi qu'il en soit, je constate ici qu'il n'y a pas rien que les Machu père et fils, marchands de vaches, qui parcourent les chemins ce jour-là.

Quelques jours après leur visite à la Gerbière, l'amodieur reçut de sa nièce Emma la lettre suivante :

« Mon cher oncle, » Mon beau-père m'a fait part de la demande, si honorable pour nous, que vous lui avez présentée dimanche dernier. Nous en avons parlé avec ma fille, qui, reconnaissante aussi de la proposition, me charge de vous dire qu'il ne lui est pas possible de l'accepter. D'un côté, le degré de parenté est à considérer dans un mariage ; et, d'un autre côté, Marianne trouve qu'il lui serait pénible de vivre si peu chaque jour, avec son mari. Nous comprenons très bien que les affaires appellent un homme hors de chez lui ; mais ma fille ne pourrait supporter que difficilement la solitude. Veuillez recevoir l'assurance de notre gratitude, et celle aussi de nos sentiments affectueux.

» EMMA BOCCART. »

— Alors, fit l'amodieur à son fils Roland, après avoir lu cette lettre, est-ce que tu leur as dit que tu n'étais jamais à la maison ?

— Je leur ai bien donné à entendre que les affaires m'appellent à passer souvent la journée ailleurs que chez nous. Je ne voulais pas mentir. Elles m'ont questionné, j'ai répondu.

— *Niâniou!* va ! il fallait se bien garder d'être aussi explicite, ou demander ce qui leur plairait. Voilà une affaire manquée par ta faute.

Dans un cas pareil, on se fait tout à tous, comme saint Paul. Qu'est-ce que ça te coûtait d'entrer dans leurs idées ! Tu n'as montré dans cette occasion, ni prudence ni sagesse. — Je m'en vais maintenant pousser à ces belles dames une botte à laquelle ni le vieux beau-frère, ni elles ne s'attendent pas.

Et, en effet, le dimanche suivant, pendant que la mère et la fille étaient à l'église, le grand-père reçut la lettre que voici :

« Beau-frère,

» D'après ce que ma nièce votre belle-fille m'écrit, je vois qu'on ne se soucie pas chez vous de continuer avec ma famille des rapports bien intimes. C'est pourquoi, moi aussi, je viens vous informer que je n'achèterai plus votre foin ; et en même temps je vous avertis que vous aurez à nous rembourser dans huit jours, à dater de cette lettre, les 4000 francs que vous devez encore à ma femme. Le billet étant échu depuis longtemps, je ne suis pas tenu à un avertissement de trois mois.

» Recevez mes sincères salutations,

» DAVID MACHU. »

— Qu'allons-nous faire ? dit Marc-Henri en donnant la lettre à sa belle-fille. Je ne peux pas courir chez un notaire pour emprunter cette somme ; et d'ailleurs les Boccart n'ont jamais hypothéqué la Gerbière. Ce n'est pas moi qui veux commencer. Machu est choqué ; c'est un caractère vindicatif ; il n'en voudra pas démordre. Et mon foin ! Ah ! me voilà dans de beaux draps ! Si pourtant, Marianne, tu avais été un garçon, pareille chose n'arriverait pas.

— Tranquillisez-vous, père, lui dit Emma. Cette lettre nous montre que Marianne n'aurait pas eu du bonheur dans cette famille. Il faut nous estimer heureux que ce soit si vite terminé.

— Oui, mais les 4000 francs ?

— Si vous m'y autorisez, je vais offrir en paiement quatre cédules de mille francs, de la Caisse hypothécaire, au 4 ½ %, comme vous payez à l'oncle, et nous serons débarrassés de cette dette.

— Vous me soulagez, Emma. Écrivez à Machu comme vous l'entendez. Je m'en rapporte ; mais dites-lui qu'il est un malhonnête, surtout à l'égard du foin. Il faudrait lui demander aussi, mais d'une manière bien sèche, si par hasard vous lui aviez promis votre fille pour son grand *bedan* de fils.

— Je vous lirai ma lettre. On pourrait aussi rembourser l'oncle marchand de chevaux. J'ai encore quatre autres cédules de la même Caisse.

— Oui, ce sera une bonne affaire aussi. Je vous ferai un billet et vous en payerai l'intérêt, comme de juste. Et puis, Marianne est ma seule héritière. Tout lui reviendra après moi, sauf une part de jouissance que je veux vous assurer, car vous êtes une brave et digne femme. J'entends que vous soyez ici chez vous, votre vie durant. Vous aurez la chambre de la pauvre tante Phonsine, qui a bien fait de vous donner son argent.

— Je vous remercie, père ; mais avec Marianne, je ne manquerai jamais de rien.

— Oui, sans doute. Mais le gendre ! Ah ! diantre ! avec les gendres, il faut prendre ses précautions. Nous ne savons pas encore ce que sera le mari de notre fille. Avec ces braves Machu, vous auriez risqué peut-être d'être mise à la porte. Laissez-moi faire seulement ce que j'entends.

Emma répondit à l'amodieur :

« Mon cher oncle,

» Mon beau-père me charge de vous dire qu'il a reçu votre lettre. Il vous offre de payer tout de suite les 4000 francs qu'il vous doit, en vous remettant quatre cédules de même valeur, dues par la Caisse hypothécaire. Ces titres étant négociables au pair, du jour au lendemain, il pense que vous accepterez. Dans le cas contraire, vous serez remboursé en espèces ou en billets de banque, au jour fixé.

» Veuillez nous répondre et agréer nos salutations,

» EMMA BOCCART. »

Pris dans son propre lacet, l'amodieur ne put faire autrement que d'accepter l'échange des titres, ce qui d'ailleurs était pour lui un avantage. L'autre Machu en fit autant. Ce fut Emma elle-même qui se rendit chez eux pour régler la chose. Elle se fit conduire en char et n'eut point l'air d'être fâchée de cette demande brutale de remboursement. L'amodieur se montra tout aimable avec elle, comme si aucun nuage ne s'était élevé entre eux. Elle y mit un bon esprit et du désintéressement. Ses vingt années de veuvage avaient mûri son jugement ; et grâce à l'héritage de la tante Alphonsine, Emma était en mesure de rendre ce service au vieux Marc-Henri, qui s'était montré autrefois si dur à son égard.

Qu'allait-il faire maintenant de son foin, et du gain encore sur plante, qu'il faudrait bientôt récolter ?

— Nous trouverons un autre consommateur, grand-père, lui disait Marianne. Tu verras que plus d'un amodieur viendra te le demander. Tu pourrais bien, il me semble, me féliciter de n'avoir pas écouté les

avances de mon grand cousin Roland Machu.

— Pour ça, c'est sûr ; mais tout de même son père me joue là un vilain tour. Il ira dire ou laissera supposer que mon fourrage n'est pas bon, tandis que c'est le meilleur de la contrée.

— Laissons-le dire et soyons seulement contents.

— Bien, ma chère ; mais pourtant, si au lieu d'être une fille tu avais été un garçon, rien de tout cela ne serait arrivé.

Marianne partit d'un éclat de rire.

— Eh ! oui, continua le vieux Marc-Henri, je parle sérieusement.

— C'est pour cela, grand-père, que je ris de si bon cœur.

À quelques jours de là, cet homme bizarre se promenait dans l'avenue de sa propriété. Ne pouvant plus travailler, il fallait au moins qu'il prît chaque jour un peu d'exercice. En ce moment, il songeait au nom de famille qui finirait avec lui. Bientôt il n'y aurait plus de descendant mâle des Boccart à la Gerbière, puisqu'il en était le dernier vivant. Il pensait à la branche qui s'était établie du côté des Ormonts il y avait cent cinquante ans et dont le premier membre était un cousin germain de celui qui devint possesseur de sa propriété actuelle à la même époque lointaine. — « Que sont-ils devenus, ces Boccart des Ormonts ? se disait Marc-Henri ; je n'en ai jamais entendu parler. »

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée d'un joli char à banc, sur lequel était un homme de cinquante à soixante, assez corpulent, mais leste encore, car il descendit sans difficulté de son siège élevé et vint, son fouet à la main, saluer le vieillard, qui s'était garé au bord du chemin.

— Est-ce à monsieur Boccart que j'ai l'honneur de parler ? dit-il.

— Oui.

— Je viens de chez M. David Machu votre beau-frère, qui m'a vendu deux vaches. Il m'a dit que vous aviez une bonne récolte de foin à déplacer, et comme je voudrais en acheter dès à présent quelques cents quintaux, il m'a conseillé de m'adresser à vous. Pourrait-on voir ce fourrage ?

Cela était dit dans un accent absolument différent de celui de Reversin. Sur cet accent, la tante Alphonsine n'aurait pas manqué de faire des remarques critiques bien fondées ; mais l'homme avait l'air de savoir très bien ce qu'il se voulait et d'avoir lui-même du foin dans ses bottes, s'il en manquait pour son bétail.

— Mon beau-frère, dit Marc-Henri, vous a engagé à faire une course inutile, à moins que vous ne soyez sur votre chemin. Il sait très bien que je ne vends pas mon foin à déplacer, mais que je le fais consommer dans mon écurie.

— En ce cas, je retourne sur mes pas. Je demeure aux environs de



Genève, où j'ai une petite propriété de cinquante poses qui vient de ma femme. Nous y avons à l'ordinaire huit mères-vaches dont nous vendons le lait en ville, à des *pratiques attitrées*. Je regrette qu'il n'y ait pas moyen de nouer une affaire avec vous. Mon fils serait venu avec un domestique chercher le foin et l'aurait payé comptant. Peu à peu nous aurions fait connaissance. Chaque année, nous serions revenus, quoique ce soit un peu loin, faire notre provision chez vous.

— Je vous dis que c'est inutile de m'en parler, reprit Marc-Henri, impatienté par l'espèce d'insistance de l'étranger.

— Eh bien, monsieur Boccart, excusez-moi, et n'en parlons plus.

Puis, faisant reculer son cheval et tourner le char, l'inconnu remonta sur son banc et allait repartir, lorsque Marc-Henri lui dit :

— Si plus tard je me décidais à vendre une partie de mes fourrages, à qui faudrait-il s'adresser ?

— Ce serait probablement trop tard ; j'achèterai du foin ailleurs ; mais enfin, mon nom de famille est le même que le vôtre. Je suis né aux Ormonts et j'habite le canton de Genève depuis mon mariage. Si vous écrivez, adressez votre lettre à Etienne Boccart-Demenou, au Rond-des-Bois, par Genève. Si vous préféreriez traiter avec mon fils unique, il se nomme Marc-Henri et n'est pas marié, quoiqu'il soit bien dans l'âge de s'établir. Au revoir, monsieur Boccart ; je suis pressé de repartir.

Le propriétaire du Rond-des-Bois fit claquer son fouet, et le char disparut avant que Marc-Henri fût revenu de sa stupéfaction.

« Non, ce n'est pas possible ! se disait-il dans son étonnement. Il y a près de Genève une famille Boccart, et je n'en savais rien ! Il est vrai que nous ne sommes plus parents depuis cent cinquante ans ; mais c'est égal. J'aurais dû engager cet Etienne à s'arrêter chez moi. Il aurait vu Marianne, et son fils Marc-Henri serait sans doute venu nous la demander. Bête, archi-bête que je suis ! Son offre d'acheter mon foin m'a tout de suite choqué. Cet Etienne Boccart a l'air d'un homme qui n'est pas brouillé avec la monnaie. Il faudra, je crois, lui écrire et inviter son fils à venir faire connaissance avec nous. »

Quand il fut de retour à la maison, la sueur couvrait son visage, comme au temps où il ne portait ni veste ni gilet.

— Donne-moi un verre de vin, dit-il à Marianne ; je n'en peux plus d'émotion.

— Mais que t'est-il arrivé, grand-père ? lui dit sa petite-fille en versant le vin.

— Je te le dirai dans un moment, quand je pourrai respirer. Appelle ta mère.

Lorsque les deux femmes furent auprès de lui, tout inquiètes de son

air effaré, il leur raconta ce qu'il venait d'apprendre.

— Oh! ce n'est que ça! dit Marianne. Dépêche-toi de n'y plus penser. Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'il y ait des Boccart à Genève? Tu vendras assez ton foin à d'autres acheteurs.

— Mais tu ne comprends pas que cet Etienne Boccart a un fils du même nom que moi, un fils en âge de se marier. Je suis sûr maintenant que le père venait dans le but de lier connaissance. C'est son fils unique Marc-Henri, qui serait venu chercher le foin.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait? Il ne viendra pas: voilà tout, reprit Marianne.

— Comment donc! il ne viendra pas, et nous aurons perdu peut-être la seule occasion de continuer la tradition des Boccart à la Gerbière. Il faudra lui écrire.

— Garde-t'en bien, grand-père. Ce monsieur du Rond-des-Bois ne voulait que du foin pour nourrir ses vaches, sois-en sûr. Qui sait même si l'oncle Machu, en lui conseillant de s'adresser à toi, n'a pas cherché à te jouer un tour de sa façon. Après ce que tu as eu l'imprudence de lui dire, il en est bien capable. Allons, tranquillise-toi. Tu as bien fait de ne pas engager ce monsieur Boccart-Demenou à entrer chez nous. Je ne suis pas du tout pressée d'épouser son fils unique.

Marc-Henri secoua sa tête chauve, et dit en prenant un second demi-verre de vin:

— Je devais être plus clairvoyant que ça. On a bien raison de dire qu'on peut faire des bêtises à tout âge. Machu est un gueux s'il a voulu me jouer un tour, ce qui, après tout, pourrait bien être vrai.

## CHAPITRE XXVIII



'âge, et surtout un âge avancé, amène bien des changements dans les idées d'un homme, même aussi entier dans ses opinions que l'avait été Marc-Henri Boccart père. Lui, qui tenait tête autrefois à son fils sur tous les points où ils n'étaient pas d'accord sur la culture du

domaine, comme sur bien d'autres choses, il avait, peu à peu, subi l'influence morale de sa belle-fille restée veuve, et il subissait maintenant celle de sa petite-fille Marianne, tout en ayant l'air parfois de ne pas l'écouter. La parole douce brise les os, dit l'auteur des Proverbes. Pour le vieux grand-père, c'était bien le cas. Son fils lui répondait en se cabrant, et cela ne faisait qu'augmenter l'opposition du père; tandis que Marianne, avec sa gaieté, sa gentillesse et son air affectueux, le ramenait à sa manière de voir. Sans qu'il s'en rendît compte, il était doux au vieillard de pouvoir compter sur l'affection véritable de celle qui, déjà tout enfant, avait son franc-parler avec lui. De grand cœur, il lui aurait donné sa bourse à garder, chose bien rare chez un paysan habitué à commander autour de lui depuis soixante ans. Ce qui lui restait de son ancien despotisme se traduisait en mouvements d'impatience, même en invectives, mais cela ne durait pas et manquait souvent le but. La chose principale à laquelle il aurait tenu, c'eût été la continuation du nom de famille à la Gerbière. Cela lui serait refusé, à moins que, par grande aventure, par une sorte de roman improvisé, le Marc-Henri du Rond-des-Bois ne vint hardiment se présenter comme aspirant à la main de Marianne. Il n'y avait guère de possibilité à ce que la chose arrivât, et encore, — ce qui serait le plus difficile, — faudrait-il qu'il plût à la jeune héritière.

Jusqu'à la fin de la semaine, le grand-père *renota* son histoire avec l'acheteur de foin et le regret de n'avoir pas su mieux s'y prendre. Marianne le laissa dire, tout en continuant à le cajoler. Emma était un peu soucieuse. Voici pourquoi :

Le samedi, son amie M<sup>me</sup> Laurent, qu'elle rencontra au village, lui dit qu'ils attendaient leur fils aîné pour quelques jours, dès le soir même, et qu'elle irait avec lui, le lendemain, à la Gerbière, leur faire une visite. Alfred et Marianne, autrefois grands amis à l'école, bien qu'Alfred eût six ans de plus qu'elle, ne s'étaient pas revus depuis très longtemps. Comment se retrouveraient-ils après une longue absence et que se diraient-ils ? Il est de fait que les deux écoliers avaient un réel penchant l'un pour l'autre, le garçon à quinze ou seize ans, et la fillette à neuf ou dix. Si ce souvenir affectueux de leur enfance allait se réveiller, il pouvait en résulter un sentiment plus vif, en rapport avec leur âge actuel. Cela présentait donc un danger aux yeux de la mère de Marianne. Un vague pressentiment agitait son cœur, et elle ne pouvait s'en ouvrir à personne. Jusqu'à présent, on l'a compris du reste, la jeune Boccart n'avait eu aucune inclination, même passagère, pour aucun des garçons qu'elle connaissait. Alfred Laurent avait été son ami et son protecteur à l'école ; mais c'était tout, et il avait quitté le pays au moment où elle entrait dans sa quinzième année. Dès lors il était revenu plusieurs fois sans doute, mais pour deux ou trois jours seulement, et n'avait presque pas revu Marianne. Sa dernière visite à la Gerbière datait de plus de deux ans. Quoique fille de paysan, portant des vêtements bien faits, mais sans les ornements absurdes pour lesquels on découpe l'étoffe en mille morceaux, Marianne était trop distinguée par les sentiments, par le caractère, par l'instruction et l'éducation, pour consentir à épouser un rustaud commun, peu développé ou tapageur avec la jeunesse du village. Elle était aussi une trop belle fille, pour donner sa main à un époux vulgaire et mal bâti. Ces disparates se voient pourtant quelquefois ; mais il est rare que de telles unions soient heureuses. Si le mari est bourru, grossier et jaloux, la femme peu aimable ou légère, cela finit mal pour tous les deux. Des époux qui ont promis solennellement de s'aimer, en viennent à se détester et peut-être à rompre d'une manière définitive le lien sacré qui les unissait.

Pour Marianne Boccart, sa mère le sentait vivement, il fallait un jeune homme de toute solidité comme caractère, de mœurs pures, et dont les convictions religieuses ne fussent pas en désaccord avec les siennes. Jamais Marianne n'épouserait un *bobet* comme il y en a tant, ni un homme à principes équivoques, un moqueur sans religion et sans conscience.

Plusieurs fois, Emma Boccart avait demandé à M<sup>me</sup> Laurent si son fils aîné avait une *connaissance* à laquelle il pensât pour sa future compagne. On lui avait toujours répondu qu'Alfred ne penserait à se marier que lorsqu'il aurait une position stable, assurée, qui lui permît

d'avoir son ménage et d'élever une famille. Il gagnait 1200 fr. par an et son entretien ; quoiqu'il fût rangé et économe, il lui faudrait encore bien des années avant d'être en mesure d'acheter un lot de terre et de le payer. Il pouvait, sans doute, être fermier d'un domaine ; mais cette position ne lui plaisait pas. À tort ou à raison, il la considérait comme plaçant le tenancier dans une sorte d'infériorité sociale envers le propriétaire, et préférerait continuer ce qu'il faisait, sans courir les risques d'une entreprise considérable. Entre la récolte des foins et la moisson, il avait un peu de relâche et en profitait pour venir passer quelques jours avec ses parents.

Il vint donc à la Gerbière avec sa mère, dans l'après-midi du dimanche. Alfred était un garçon d'une tournure élégante, de taille moyenne et brun de visage, comme les hommes qui travaillent en plein air. Son regard franc et limpide avait quelque chose de singulièrement expressif, annonçant la droiture et l'énergie du caractère. Ayant continué à cultiver son intelligence, il avait ainsi acquis une certaine dose d'instruction ; il écrivait le français avec facilité : plusieurs articles dus à sa plume ou traduits de l'allemand, avaient paru dans le *Cultivateur* de la Suisse romande ; en outre, il avait un goût naturel pour le dessin. Il n'en faisait point parade, car, excepté son patron qui le savait, nul ne le soupçonnait de posséder ce joli talent.

Au premier abord, il fut frappé de la beauté simple et classique de Marianne. Ce n'était plus la petite écolière qu'il tutoyait, ni l'adolescente partant pour le Wurtemberg ; c'était une fille dans toute la fraîcheur de la jeunesse et dont les yeux veloutés avaient un charme indéfinissable. Le brave Alfred en fut comme ébloui. Dans sa grande ferme, il ne voyait guère que des Savoyardes à la taille ramassée, au regard hardi et à la parole commune.

— Bonjour mademoiselle, dit-il en se découvrant.

— Tiens ! fit Marianne en lui tendant la main droite : il me dit : « mademoiselle. » Monsieur Alfred Laurent, mon ancien protecteur à l'école est-il en bonne santé ? Je crois vraiment que je dois lui parler à la troisième personne. Serait-il donc devenu un grand monsieur ? Pour moi, je suis toujours Marianne Boccart, comme autrefois, n'est-ce pas, M<sup>me</sup> Laurent ?

— Oui, ma chère enfant, et vous n'en êtes que plus gentille. Mais Alfred sait ce qu'il doit aux convenances, à la simple politesse, et voilà pourquoi il vous a dit « mademoiselle. »

— Certes, reprit à l'instant Alfred, si vous m'autorisez à vous donner votre nom comme autrefois, je ne demande pas mieux et cela me fera plaisir.

— Mais sans doute que je vous y autorise et même à me tutoyer, comme quand vous corrigiez mes fautes d'orthographe. Nous sommes de vieux amis : pourquoi se considérer comme des étrangers ?

— C'est vrai : eh bien, Marianne, je suis très heureux de te revoir.

La connaissance refaite, les deux jeunes gens se mirent à causer tout à fait à l'aise, pendant que les deux mères s'entretenaient aussi à côté d'eux. Marianne ayant fait à Alfred une question en allemand, celui-ci répondit dans la même langue, et bientôt ce fut une conversation où M<sup>me</sup> Laurent et Emma ne comprenaient absolument que les mots *ja* et *nein*, qui revenaient de temps en temps.

— J'espère, dit la mère de Marianne, que vous ne parlez mal de personne en allemand ; ce serait aussi peu charitable qu'en français.

— Rassure-toi, ma mère. Nous causons de choses tout à fait générales. J'avais un besoin terrible de parler allemand, et je suis bien contente d'avoir rencontré Alfred pour le satisfaire. Mais en voilà assez pour le moment. — Voulons-nous faire un tour au jardin ? Alfred sais-tu greffer les rosiers ?

— Oui sans doute ; c'est bien facile.

— Serais-tu assez gentil pour m'en greffer deux ou trois ?

— Tant que tu voudras. Il faut de la laine à tricoter, un peu grosse.

— Comme celle-ci, dit Marianne en prenant un peloton dans un panier.

— Oui, précisément.

— Et quoi d'autre ?

— Il faut les rosiers, dit-il en souriant, et qu'ils aient de la sève. J'ai un canif dans ma poche.

— Allons voir ça. M<sup>me</sup> Laurent et ma mère, vous venez avec nous ?

Ils allèrent tous les quatre, Alfred sous le charme de cette Marianne, qu'il s'était représentée comme une héritière à prétentions et presque comme une grande demoiselle. Il était pensif et le cœur palpitant, lorsque la jeune fille se tenait tout près de lui pour bien voir exécuter l'opération délicate, qui consiste à enlever un *œil* d'une branche, sans ôter le fond qui doit se souder au rosier sauvage et y pousser un jet d'une nature nouvelle. Marianne tendait la laine et Alfred faisait la ligature.

— Je veux essayer, dit-elle.

Alfred lui montra le bouton qu'il fallait enlever ; elle cassa très bien le bois resté en dedans de l'écorce et plaça l'écusson aussi prestement qu'eût pu le faire un maître greffeur.

— Tu es plus habile que moi, lui dit son professeur. Dans quinze jours, lorsque l'écusson *partira*, tu couperas le *sujet* avec un sécateur, un peu au-dessus de la greffe, et tu ne laisseras pousser aucun

rejet sauvage.

— Parfaitement. Merci de ta complaisance.

La leçon terminée, ils rentrèrent à la maison. — Le grand-père était là. Lui aussi fit bon accueil au jeune régisseur-intendant ; il le questionna sur ses occupations et sur la campagne qu'il dirigeait.

— Combien avez-vous de vaches ? lui demanda-t-il.

— Dans ce moment, il y en a trente et quinze élèves. Nous avons aussi huit bœufs et six chevaux de trait.

— Vous vendez le lait ?

— Oui, monsieur. Deux fois par jour, un char le conduit à une laiterie. À 12½ centimes le litre, nous en vendons, en moyenne, pour 800 francs par mois, outre ce que nous gardons pour l'usage de la maison.

— Cela fait une belle rente à la fin de l'année. Avez-vous aussi des vignes ?

— Sans doute. Elles ont produit l'année dernière pour 25 000 francs de vin. — Ce que vous auriez du plaisir à voir, mesdames, ce sont les poules et autres oiseaux de basse-cour. Il y en a plusieurs centaines. Chaque espèce de poules a son enclos particulier, afin de conserver les races pures. La servante qui les soigne récolte jusqu'à dix douzaines d'œufs par jour.

— Que faites-vous de tous ces œufs ? demanda le grand-père.

— Nous avons un acheteur pour les produits de la basse-cour.

— Mais, reprit Marc-Henri, ces poules vous coûtent beaucoup plus qu'elles ne vous donnent ?

— Je vous demande pardon. Elles rendent un bel et bon revenu. Mais il faut savoir s'y prendre. On leur donne les repas régulièrement, et on tient les poulaillers toujours propres. Chaque jour ils sont balayés. Les volailles ont de l'eau courante et du sable calcaire à discrétion. C'est fort joli à voir, je vous assure, et intéressant à bien des égards. — En général, nous avons une agriculture simple, avec un assolement régulier pour les récoltes. Le propriétaire ne tient pas à ce qu'on fasse des expériences dans son domaine.

— Il a bien raison. Pour moi, je suis réduit à ne récolter presque que des fourrages, et je les fais consommer dans mon écurie par le bétail d'un amodieur. Je ne pourrais plus surveiller les travaux de la campagne, comme autrefois, et encore je ne sais pas si je trouverai un acheteur à de bonnes conditions l'automne prochain.

— Si vous vendiez vos fourrages à enlever, cela vous donnerait moins d'embarras et une plus forte somme ; mais vous tenez sans doute à garder l'engrais du bétail nourri dans votre écurie ?

— C'est bien évident. Il en faut pour la vigne et les champs que

j'ai conservés.

— La Gerbière, continua le jeune régisseur, est une des plus jolies campagnes que je connaisse. Il y a des millionnaires qui payeraient fort cher deux ruisseaux comme ceux qui limitent votre propriété. Nous avons des fontaines, mais pas de rivières. Comme agrément pittoresque, c'est ce qui manque chez nous.

— Allons, j'ai du plaisir à vous entendre. Êtes-vous au moins payé convenablement ?

— J'ai 1200 francs maintenant. Pour commencer, je n'avais que 800. Je suis content comme cela, mais il me faudra travailler bien des années sur ce pied, avant de pouvoir songer à m'établir. Il ne faut pas être trop ambitieux. Ceux qui veulent s'enrichir rapidement risquent fort de se ruiner et de tomber plus tard dans la misère. M<sup>me</sup> Laurent s'était levée pour repartir.

— Déjà ? fit Marianne.

— Oui, ma chère. On nous attend à la maison.

— Nous irons vous accompagner un bout de chemin, dit Emma.

Alfred salua le grand-père et le remercia de son bon accueil.

— Je voudrais bien, lui dit-il, vous montrer notre campagne et le bétail ; mais c'est trop loin pour vous, monsieur Boccart.

— Je ne vais même plus au village. — Quand on a quatre-vingt-quatre ans, c'est déjà beaucoup d'être encore debout, en passable santé. Portez-vous bien, Alfred, si je ne vous revois pas. J'ai eu du plaisir à causer un moment avec vous.

Les mères cheminaient ensemble, les jeunes gens marchant devant elles et les distançant bientôt d'une trentaine de pas.

— Je crois que tu as fait la conquête de mon grand-père, disait Marianne. Je l'ai vu rarement de si bonne humeur qu'en t'écoutant.

— J'en serais heureux ; mais je n'y compte guère. En général, et bien que je doive commander aux domestiques et aux ouvriers, je suis plutôt porté à me défier de moi-même qu'à imposer aux autres ma manière de voir. Ce que je n'oublierai pas, Marianne, c'est l'accueil si amical que je viens de recevoir dans votre maison, de toi en particulier, de ta bonne mère et de ton grand-père. Je vous en serai toujours reconnaissant.

— Mais quelle drôle d'idée tu as là ! N'était-ce pas la chose du monde la plus simple que de vous recevoir amicalement ? Nous avons eu du plaisir à nous revoir et même à parler allemand. Tu m'as donné une bonne poignée de main que je t'ai rendue. Nous voilà quittes. N'est-ce pas comme cela ?

— Oui, puisque tu le veux.

— Marianne ! je ne vais pas plus loin, dit Emma en appelant sa fille.



Retournons.

Les jeunes gens revinrent vers les mères, puis on se quitta en disant au revoir.

## CHAPITRE XXIX



Le jeune Laurent est un gentil garçon, dit le vieux Marc-Henri à ses deux femmes lorsqu'elles rentrèrent à la maison. Ce n'est pas du tout un faiseur d'embarras comme le neveu Machu ; mais il a pourtant un défaut que bien des gens ne lui pardonneront pas.

— Quel défaut, grand-père ? dit Marianne un peu surprise de l'affirmation ci-dessus.

— Le défaut d'être pauvre.

— Je voudrais bien n'avoir eu que celui-là quand je suis devenue votre belle-fille, dit Emma. Vous ne me l'avez cependant jamais reproché.

— Oh ! vous, Emma, c'est autre chose. À côté de ce défaut, vous aviez des qualités qui le rachetaient bien. Sans vous, que serais-je devenu depuis la mort du père de Mirette ? Et la pauvre petite, qui est maintenant une grande fille de vingt ans, par qui aurait-elle été élevée si vous n'aviez pas été là ? Quand même il vous semble peut-être que je ne pense pas à grand'chose de bon, j'ai pourtant réfléchi souvent à cela. — Mais ce que je voulais dire à propos d'Alfred Laurent, c'est que sa pauvreté l'empêchera de faire un bon mariage. Un agriculteur pauvre, ça n'a aucun avenir. S'il était ingénieur, mécanicien ou architecte, avec du talent, bien entendu, il pourrait avoir la chance que d'autres jeunes gens sans fortune ont eue, c'est-à-dire celle d'épouser la fille de leurs patrons, ceux-ci étant peut-être des millionnaires. Du reste, dans une vingtaine d'années, Alfred pourra se retirer et vivre de ses rentes en vieux garçon, comme le font les valets de chambre, quand ils ont servi des maîtres pendant les trois quarts de leur vie. Après tout, cela vaut mieux que de se marier pour avoir toutes les peines du monde à élever une famille et se tuer de travail.

Marianne et sa mère ne répondirent rien à ce remarquable discours. Marc-Henri n'en faisait pas souvent de pareils. Pour l'avoir prononcé,

il fallait qu'il eût subi quelque préoccupation intime dont il ne voulait pas parler plus directement.

Si le jeune intendant était retourné au village avec un sentiment tout nouveau et très vif dans le cœur, Marianne, de son côté, n'avait pas été indifférente à la bonne façon, à l'aisance de manières et à la conversation de son ancien grand ami d'école. C'était la première fois qu'elle avait rencontré un regard dont elle se sentait atteinte jusqu'au fond de l'âme ; et cependant Alfred ne lui avait rien dit qui pût faire naître ce besoin d'aimer qui vient tout aussi vite et tout aussi fortement chez une jeune fille que chez un jeune homme. Il y a des affinités invisibles qui, au moment donné, exercent une influence décisive sur le cœur, sans que le raisonnement puisse les expliquer. Des deux parts et d'une manière absolument inconsciente, le choc s'était fait sentir, l'attrait réciproque s'était produit, et là où il n'y avait le jour précédent que deux êtres encore indifférents l'un à l'autre, sauf le souvenir d'une amitié d'enfance, il y avait aujourd'hui deux blessés, atteints profondément par les flèches du dieu mutin auquel les Grecs donnaient un arc, un carquois et des ailes. — Nous ne voulons pas faire de la mythologie païenne ; mais, dans la vie réelle, et tout aussi bien chez les chrétiens que chez les non croyants à l'Évangile, l'amour naît souvent d'un simple regard.

Alfred Laurent emporta sa blessure et Marianne garda la sienne. Ni l'un ni l'autre ne la dévoilèrent à leurs parents. Mais, tout vaincu qu'il était, Alfred s'examina bien lui-même avant de prendre une décision. Son caractère fort, la droiture de son esprit lui furent d'un précieux secours dans cette ardente circonstance, et, quoique brisé, il put, au bout de trois jours pendant lesquels il erra dans les bois et le long des ruisseaux, il put se vaincre lui-même. Sa mère, hélas ! assistait trop bien au combat qui se livrait dans ce cœur honnête, délicat et généreux à l'excès ; mais elle ne voulait pas en parler la première, de peur de provoquer une explosion. Occupé à son école, M. Laurent voyait peu son fils. Et puis, c'est plutôt la mère, dans un cas pareil, qui reçoit les confidences ou les provoque. Le père, volontiers, questionne sa femme et se tient à l'écart.

Enfin, le jeudi, n'étant point retourné à la Gerbière et ni Emma ni sa fille n'étant venues au village, Alfred s'ouvrit à sa mère, en tremblant d'abord, puis peu à peu avec une énergie et un courage moral bien remarquables chez un jeune homme de vingt-sept ans.

— Ma chère mère, lui dit-il, tu as sans doute deviné ce qui se passe en moi depuis notre visite à la Gerbière ?

— Oui, mon cher enfant, au moins je puis le supposer.

— C'est un malheur irréparable peut-être que j'aie revu Marianne

Boccart. En arrivant ici samedi dernier, j'avais le cœur libre ; depuis dimanche, il ne l'est plus. Je ne me fais aucune illusion sur le sacrifice que ma position exige de moi. Si j'en avais une qui me permît de penser à M<sup>lle</sup> Boccart et de m'établir, aujourd'hui même j'irais l'offrir. Mais je suis pauvre, et j'ajoute aussitôt que je n'en ai point honte. Le devoir commande ; j'obéirai. Je vais partir sans revoir celle que j'aime plus que je ne puis l'exprimer. Si je la revoyais, je n'aurais plus la force de commander à mes sentiments. Tu peux dire que j'ai dû retourner subitement à mes occupations, ce qui est vrai, puisqu'une lettre me rappelle. Mais ne dis pas un mot du motif impérieux auquel j'obéis.

La pauvre mère ne put qu'approuver de si nobles sentiments. Elle pleura en serrant son fils aîné sur son cœur, mais lui ne versa pas une larme. Le surlendemain, à cinquante lieues de Reversin, il reprenait sa blouse de travailleur et conduisait de nouveau la charrue.

À la Gerbière, les choses avaient pris un autre cours. Plus d'une fois, dans la solitude, Marianne avait pleuré, cachant sa rougeur et ses larmes à sa mère. Les propos du vieux grand-père sur Alfred lui brisaient le cœur, surtout quand il faisait ressortir les qualités du jeune homme et sa chétive position. Il semblait à Marianne qu'Alfred eût dû revenir déjà le lendemain, ou tout au moins les jours suivants, ne fût-ce que pour voir si les écussons des rosiers réussissaient. Au lieu d'une visite, rien. Ni la mère, ni le fils. C'était inexplicable aux yeux d'une jeune fille qui, pour la première fois, se sent atteinte par le plus fort de tous les sentiments. « Qu'ai-je donc fait ? se disait-elle ; j'étais si calme, si contente de vivre avant de l'avoir revu ! Et maintenant me voilà toute troublée. Pourquoi est-il venu ? Pourquoi m'a-t-il quittée avec ce regard dont je n'ai pu me défendre ? — Je n'aurais pas dû le tutoyer, puisqu'il m'appelait *mademoiselle* et me disait *vous*. Ah ! j'ai été bien imprudente. »

Le samedi, sa mère la surprit pleurant dans sa chambre. Il fallut bien une explication, que, du reste, Emma désirait.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, que s'est-il donc passé depuis dimanche dernier, et pourquoi ne m'ouvres-tu pas ton cœur ? Est-ce que je ne suis pas ta mère et ne peux-tu avoir confiance en moi ?

— Pardonne-moi, lui dit sa fille, mais je suis malheureuse. J'ai beau me dire que je suis absurde, ridicule, imbécile même, toujours Alfred Laurent me revient à l'esprit, hélas ! au cœur, sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Vraiment, c'est de la folie, car il ne m'a rien dit qui pût donner essor à un tel sentiment. Est-ce que, sans m'en douter, je l'aimais déjà lorsque nous étions à l'école ? Je serais presque tentée de le croire. — Puisqu'il n'est pas revenu, puisque sans doute il ne pense point à moi, je veux l'oublier ; je l'oublierai. S'il vient demain, je

ne le verrai pas. — Où pourrions-nous aller, toi et moi, pour n'être pas à la maison dans l'après-midi ?

— Chère enfant, reprit la mère à la suite de cet aveu douloureux, j'ai eu le pressentiment de ce qui arrive, dès que j'ai su le retour d'Alfred Laurent. Je ne pouvais t'en parler ; je ne voulais pas te mettre sur tes gardes, de peur précisément de donner l'éveil à tes sentiments. — Tu vois que je te comprends trop bien. Moi aussi, à ton âge, j'ai connu la puissance du cœur. — Je vais aller de ce pas chez M<sup>me</sup> Laurent, pour lui dire de ne pas venir demain avec Alfred, s'ils en avaient l'intention. Nous irons nous promener n'importe dans quelle direction.

La sympathique mère fut bientôt chez M<sup>me</sup> Laurent, qu'elle trouva seule. Son mari travaillait au plantage, à quelque distance, n'ayant pas d'école dans l'après-midi de ce jour.

Après les premiers mots, un peu embarrassés de part et d'autre, M<sup>me</sup> Emma demanda si Alfred n'était pas à la maison.

— Il est reparti avant-hier, dit avec effort M<sup>me</sup> Laurent et baissant les yeux.

— Reparti ! sans venir nous dire adieu ! c'est bien étonnant de sa part.

M<sup>me</sup> Laurent allait répondre, mais une explosion de larmes lui coupa la parole ; elle dut attendre un moment,

— Oui, dit-elle enfin ; il s'est décidé tout à coup. Il est vrai qu'une lettre le rappelait.

— A-t-il eu de mauvaises nouvelles ?

— Oh ! non.

— Nous pensions qu'il ne serait pas reparti sans nous dire adieu.

— Il n'a été saluer personne.

M<sup>me</sup> Emma restait silencieuse, en proie à des sentiments divers. Enfin, très émue elle-même, elle hasarda une question.

— Parlez-moi comme à une amie qui est mère comme vous, dit-elle. Alfred a-t-il eu un chagrin ?

— Non, bien chère madame ; mais il a eu un devoir terrible à remplir. La droiture de son caractère et la délicatesse de ses sentiments ont été les plus forts, et il leur a obéi.

— Dites-moi tout, je vous en supplie ; j'ai besoin de le savoir plus que vous ne pensez peut-être.

— Eh bien, au risque de manquer de parole, vous saurez qu'après quatre jours de luttes incessantes avec lui-même, mon pauvre enfant a résolu de ne pas revoir Marianne, à laquelle, dit-il, sa position précaire ne lui permet pas de penser. C'est là le vrai motif de son départ. Vous m'avez arraché son secret ; vous en serez responsable.

M<sup>me</sup> Emma mit ses deux bras autour du cou de M<sup>me</sup> Laurent, puis,

l'embrassant, elle lui dit :

— Gardez aussi le nôtre, de secret : Marianne aime Alfred. Elle a souffert cruellement à la pensée qu'elle lui était indifférente. Vraiment, je crois que ces deux enfants s'aimaient déjà quand ils allaient à l'école.

Dire la joie, le bonheur de M<sup>me</sup> Laurent, n'est pas possible. Ce que les deux mères avaient pressenti était donc arrivé. Et pourquoi le jeune homme était reparti subitement, M<sup>me</sup> Emma le savait maintenant. Il ne lui en était que plus cher, qu'en plus haute estime dans son opinion. — Lorsque l'explication, très correcte des deux parts, fut terminée :

— Qu'allons-nous faire ? dit M<sup>me</sup> Laurent. Emma resta un moment silencieuse, comme absorbée dans ses réflexions, puis elle reprit :

— Nous ne pouvons pas laisser ignorer à ces enfants la situation. Au risque de brusquer un peu les choses, je crois qu'il faut écrire à votre fils de revenir. Marianne et lui s'expliqueront ensemble. L'inclination des deux parts est trop forte pour qu'il faille songer à l'enrayer par des renvois ou des délais inutiles. Écrivez donc à Alfred. De mon côté, je parlerai au grand-père, qui se fâchera au premier moment, et finira par consentir à ce que nous aurons décidé.

— J'enverrai une dépêche aujourd'hui même, si vous m'y autorisez.

— Oui ; cela vaut mieux que d'écrire. Mettez : *Arrive aussitôt que possible ; on t'attend ; tout va bien.*

La dépêche fut écrite à l'instant, et le soir même Alfred la recevait. Emma revint chez elle, encore tremblante d'émotion, mais heureuse de la joie qu'elle apportait à sa fille.

Lorsqu'elle arriva, le grand-père et Marianne causaient avec un homme de petite taille, une sorte de Méphiboseth à la mine épatée, la barbe rouge et les yeux saillants. Ce personnage pouvait avoir une trentaine d'années. Bien vêtu, grosses breloques et chaîne d'or au gilet, il avait, de plus, une petite voix brumeuse, sortant du gosier avec difficulté.

— Ma mère, c'est M. Marc-Henri Boccart du Rond-des-Bois, qui est venu pour faire connaissance avec le grand-père et aussi avec nous, dit Marianne. En même temps, il est en quête de fromages à acheter.

— Très bien : je suis contente de faire votre connaissance, dit Emma. — As-tu offert quelque chose à M. Boccart ?

— Il a tout refusé.

— Merci, madame, dit le petit homme. — Vous pensez donc, monsieur Boccart, que je ne trouverai rien au village ? Je m'informerai pourtant, avant de faire atteler ma voiture. — Mon père vous salue, madame. Il a regretté de ne pas vous voir lorsqu'il a rencontré

monsieur votre beau-père. — Je vais donc repartir. Me permettez-vous, mesdames, de revenir de temps en temps vous rendre mes devoirs ? Quoique non parents, nous portons le même nom de famille, et même je pourrais me représenter que M. Boccart ici présent a été mon parrain, puisque je m'appelle aussi Marc-Henri.

— Oui, c'est assez curieux, dit le grand-père ; toutefois, nous autres Boccart de la Gerbière, nous avons toujours eu la barbe brune et les cheveux noirs, quand nous en possédions, dit le vieillard en découvrant sa tête chauve.

— C'est ma mère qui m'a donné la couleur de ses cheveux, dit le jeune Marc-Henri. — Vous me permettrez de revenir ?

— Cela va sans dire, fit le vieillard.

— Eh bien, au revoir, madame et mademoiselle. — Votre serviteur, monsieur Boccart.

Quand il fut parti :

— Ma foi, mes pauvres, dit le grand-père, je suis tout défrisé. Ce Marc-Henri, tout Boccart qu'il est, — et riche à ce qu'il paraît, — ne me conviendrait pas pour Marianne. Avoir des héritiers à cheveux rouges, ça ne m'irait pas du tout. Au reste, je ne les verrais sans doute pas, car la terre est près de moi. Mais, c'est égal ; je n'aimerais pas à me représenter mes arrière-petits-fils sur le modèle et la couleur de l'honnête garçon qui vient de nous quitter. Je pense que Mirette est assez de mon avis, lors même qu'elle n'a presque pas ouvert la bouche pendant la visite de l'homme en question. — Je crois, Emma, que la chère petite n'est pas bien ces jours-ci. Elle ne chante plus, parle à peine, et je l'ai entendue pousser un soupir trois fois en une heure. Faites-lui prendre quelque chose, croyez-moi. Chez Marianne, un tel état n'est pas naturel.

— Il passera bientôt, père, lui répondit Emma en regardant sa fille.

Peu d'instants après tout était expliqué, mais entre elles deux seulement.

## CHAPITRE XXX



Alfred répondit par dépêche, le lendemain, qu'il allait arriver. Un congé de quelques jours, pour affaire majeure de famille, lui fut accordé. Dans l'après-midi du lundi, Emma eut avec son beau-père la conversation suivante :

— Père, lui dit-elle pour commencer, j'ai besoin de vous voir seul un moment, pour vous faire part d'une chose dont j'aurais pu vous parler déjà hier, mais que j'ai gardée jusqu'à aujourd'hui, parce que cela m'a paru plus convenable. Forcée par les circonstances, j'ai dû prendre une décision importante, dans laquelle nous sommes intéressés, vous, Marianne et moi.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? fit le grand-père d'un air soucieux. J'espère pourtant que vous n'auriez pas la malheureuse idée de vous remarier. Après vingt années de veuvage, cela paraîtrait bien extraordinaire, et je vous avouerai franchement que j'en aurais un vif chagrin. Je comprends qu'étant bien conservée, malgré vos quarante-sept ans, quelqu'un ait pu s'adresser à vous ; mais une acceptation de votre part me semblerait inexplicable. Emma, j'ai toujours compté sur vous pour m'aider à quitter ce monde, quand il me faudra en partir.

— Rassurez-vous, cher père. Il ne s'agit pas de moi. Je suis votre fille et je resterai auprès de vous, tant que cela pourra vous être agréable. Il s'agit de Marianne.

— Alors, dit Marc-Henri en levant les bras, c'est ce diable d'Alfred Laurent qui vous l'a demandée. J'ai parfaitement compris, l'autre dimanche, que ces deux *mâtins* n'allaient pas greffer des rosiers pour rien. Quand est-il revenu, ce coquin ?

— Il n'est point revenu, grand-père. Au contraire, par délicatesse de sentiment, il est reparti sans revoir Marianne.

Il a bien fait. Qu'il ne s'avise pas de revenir.

— Laissez-moi tout vous raconter, après quoi vous jugerez.



Emma fit alors le récit de toute l'histoire, sans être interrompue une seule fois par le vieillard. Quand elle eut fini :

— Eh bien, dit-il, puisqu'il en est ainsi et que tout est décidé, il faut que je me soumette aussi. J'ai loué moi-même ce garçon devant Marianne : c'était bien imprudent de ma part. J'aurais mieux fait d'en dire du mal. Il est vrai que j'en ai la meilleure opinion possible ; mais pourtant notre fille pouvait choisir un mari qui fût dans une bonne position de fortune.

— N'oubliez pas que je n'ai rien apporté à votre fils en l'épousant.

— Vous, Emma, c'est autre chose ; je vous l'ai déjà dit. — Il va donc venir aujourd'hui, ce Fred. On le verra. Avant de donner mon consentement formel, il faudra qu'il s'engage à deux choses, qu'il accepte deux conditions que je lui soumettrai. Je veux le voir le premier, avant même qu'il vienne se jeter aux genoux de Marianne. Je pense qu'il s'établira ici, car, pour emmener ma petite-fille ailleurs, jamais je n'y consentirais.

— Vous arrangerez tout cela avec lui.

— Au fait, reprit le vieillard maintenant calmé, je suis bien aise que cela finisse de cette manière. Le lustucru du Rond-des-Bois, avec sa barbe rouge, ne pouvait nous convenir. On dirait aussi qu'il va s'étrangler, chaque fois qu'il dit une parole. D'ailleurs, il ne s'est pas avancé au point de demander Marianne. Appelez-la un peu, cette sotte, que je la sermonne d'importance.

— Vous ne la gronderez pas trop fortement : vous avez remarqué vous-même, grand-père, qu'elle n'était pas très bien depuis quelques jours.

— Oui, oui, je vois maintenant les affaires.

Sur l'appel de sa mère, Marianne arriva aussitôt.

— Te voilà, mauvaise, lui dit le grand-père : veux-tu bien te dépêcher de venir m'embrasser, et comme il faut, encore ! Est-ce que tu ne pouvais pas me parler de ce Fred, puisque vous vous aimiez comme ça depuis longtemps ? Je me serais entendu avec lui. Il ne serait pas reparti comme un écervelé, et n'aurait pas fait la dépense d'un second voyage. Allons, qu'on n'en parle plus, et soyez seulement sages tous les deux. Je pense que tu es toute guérie ?

— Oui, grand-père, puisque tu es si bon pour moi, dit Marianne, qui avait de la peine à ne pas pleurer de bonheur.

— Bon, bon ; c'est encore à savoir. Il faut que Fred me promette deux ou trois choses, sans quoi je retire mon consentement. J'ai dit à ta mère que je voulais le voir le premier de nous trois. Je te préviens que je l'appellerai Fred, et non *Alfred*. Cet *Al* ne me va pas. C'était déjà la même chose avec la tante Alphonsine, que tu n'as pas connue.

Pauvre Phonsine ! quelle bonne et brave fille c'était, malgré ses airs de grande dame et son horreur des mauvais accents ! C'est elle qui serait contente, si elle était encore de ce monde ! Donne-moi mes bâtons ; je veux aller me promener un peu pour reprendre des forces. Toute cette affaire m'a coupé les jambes.

Ainsi, la mère et la fille eurent bien vite raison du vieillard. Ce n'était plus là ce terrible Marc-Henri Boccart, qui s'emportait autrefois contre son fils, contre sa femme, et qui même proposait de renvoyer Emma à sa famille, parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Bien que son caractère fût resté à divers égards le même, surtout quant à sa tournure d'esprit et à ses petites manies de propriétaire, il s'était fait un grand changement moral en lui. Devenu relativement sobre à l'égard du vin, moins sceptique en matière religieuse, plus sérieux à mesure qu'il s'approchait du tombeau, c'était maintenant un homme très abordable et qui, sous une écorce rude encore, cachait un cœur affectueux. La conduite si honorable de sa belle-fille et la gentillesse de Marianne avaient produit, cet excellent résultat.

Dans sa promenade, il rencontra M<sup>me</sup> Laurent et Alfred, qui venaient à la Gerbière. Ce dernier était arrivé dans le milieu du jour.

— Ah ! vous voici, madame et monsieur, dit le grand-père. Je suis bien aise de vous voir. Madame Laurent, allez seulement à la maison. Alfred, restez un moment avec moi. J'ai à vous parler. Nous nous asseyerons sur ce banc, sous le tilleul dont les fleurs embaument l'air tout autour.

M<sup>me</sup> Laurent continua donc seule ; et quand les deux hommes furent assis :

— Dites-moi, mon brave ami, fit Marc-Henri, vous voulez donc épouser ma petite-fille ?

— Si vous consentez à m'accorder cet immense bonheur, pour lequel ma reconnaissance....

— Parole d'amoureux : je sais le reste. Oui, Fred, je vous donnerai Marianne, parce que je vous crois un très brave garçon, capable de la rendre heureuse. Vous êtes pauvre, ce n'est pas un péché ; mais ce n'est pas non plus une qualité hors ligne. — Souvenez-vous seulement d'une chose, jeune homme, c'est que si vous faisiez jamais le moindre chagrin à celle qui deviendra votre femme, je vous maudirais jusque dans l'éternité.

— Croyez, très honoré monsieur....

— Oui, je vous crois. — Maintenant, réglons les affaires, sans quoi rien n'est décidé. — D'abord, vous promettez solennellement de ne jamais signer votre nom sans y ajouter celui de *Boccart*. Vous comprenez : *Laurent-Boccart* ?

— Oui, monsieur.

— Ensuite, vous promettez de ne rien changer à la Gerbière, tant que j'y serai. Je ne veux pas de cette agriculture nouvelle, de cette *science* dont on parle dans les livres. Si c'est bon ailleurs, ça ne vaut rien chez moi. Vous pourrez faire un peu plus de champs, si cela vous plaît, puisqu'il y aura une bouche de plus à nourrir ; mais vous n'irez pas renverser mes vieux prés pour y semer toutes sortes de plantes nouvelles. Est-ce entendu ?

— Oui, monsieur.

— Enfin, comment ferons-nous pour le foin déjà dans la grange, et pour le regain qu'il faudra récolter à la fin du mois ?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— On ne peut pas mieux dire. Eh bien, êtes-vous en mesure d'acheter six ou huit vaches ? Je vous payerai l'intérêt de la somme qu'il faudrait y mettre, et nous partagerons le produit de la vente du lait. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, j'ai 3000 francs à moi. S'ils ne sont pas suffisants, mon père me prêtera quelques cents francs.

— Trois mille francs suffiront. N'empruntez rien, mon cher ami, pas même à votre père, qui est un digne homme et ne doit pas avoir fait fortune comme régent. Tirez-vous d'affaire par vous-même, avec ce que vous avez, cela vaudra beaucoup mieux. Mon grand-père Marc-Henri-Etienne Boccart, surnommé *Tiennon*, à cause de son nom Etienne, disait déjà : « Il est facile d'emprunter, mais difficile de rendre. » — Nous sommes d'accord maintenant. Allez embrasser votre fiancée et sa mère.

— Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance, cher et honoré monsieur ? Vous m'acceptez pour votre petit-fils, moi, pauvre garçon que vous connaissez à peine. Jamais je ne pourrai vous témoigner assez ma profonde et respectueuse affection.

— Eh bien, savez-vous quoi ? appelez-moi *grand-père*, dès aujourd'hui. Allez maintenant. Je veux rester seul ici un moment, en présence de Celui que Dorlodot appelle le Grand Architecte.

Ému jusqu'à en trembler, Alfred entra dans la chambre où les deux mères et Marianne attendaient son arrivée. Je laisse au lecteur le plaisir de se représenter ce que fut cette revoyance, cette véritable *union des cœurs*. Mais peut-être est-il nécessaire de dire que Marianne se tint dans une réserve très digne, commandée par sa nouvelle position de fiancée. Il ne fut point question de se sauter au cou. Elle s'approcha timide vers Alfred, qui la baisa au front et porta sa main droite à ses lèvres. La première émotion étant passée, Alfred raconta, mais en peu de mots, sa conversation avec le grand-père et le traité

en quatre points qui s'en était suivi. Marianne ne put s'empêcher de rire à ce nom de *grand-père*, dont Alfred devait user dès ce moment. Quand ils eurent assez causé, M<sup>me</sup> Laurent voulut retourner chez elle, pour mettre son mari au fait de ce qui venait d'être décidé. Marianne et Alfred allèrent voir les greffes des rosiers. Toutes avaient pris. Il paraît que la sève était bonne, le moment bien choisi.

— Chérie, dit tout à coup l'heureux fiancé, voudrais-tu venir avec moi jusqu'à la jonction des deux ruisseaux? Je ne l'ai pas revue depuis des années.

— Je voulais précisément te demander de m'y conduire: attends-moi un instant; je vais mettre un chapeau.

Les voyez-vous, ami lecteur, descendre le sentier, ou marcher dans les prés dont le gazon reverdit déjà, depuis récolte faite? La vie est belle pour eux. Ils le sentent et en rendent grâce à Celui qui la leur donne. Puisse-t-elle couler toujours heureuse, fidèle et sainte, sous le regard de Dieu! Puissent les petits renards des mauvaises pensées ne pas rôder dans leur voisinage et pénétrer dans leur intimité, comme se cachait dans les broussailles celui qui passa sous les yeux d'Emma, il y avait vingt-six ans!

Arrivés au bord de la nappe transparente où les deux ruisseaux mêlaient leurs ondes, ils y firent lever un couple de sarcelles d'été qui s'y baignaient. Ces jolis oiseaux sont de mœurs si douces!

— Ils sont heureux aussi, dit Alfred en passant un bras à la taille svelte et souple de Marianne, ils sont heureux, mais ils ont des ennemis. Que Dieu les protège! Nous allons, comme ces deux ruisseaux, mêler nos vies et n'en avoir plus qu'une; comme ces deux oiseaux faire aussi notre nid. Nous aurons des devoirs à remplir. Pour cela, comme pour tout le reste, confions-nous en Dieu, notre Père céleste et notre Sauveur.

À deux pas de là était la place où leurs parents s'étaient assis, le premier dimanche après leur mariage. L'heureuse fiancée ne connaissait pas ce détail, et Alfred devait l'ignorer. En ce moment, leurs pensées s'élevaient en haut, pleines de reconnaissance, vers ce monde invisible où eux aussi seraient appelés à leur tour.

Un an plus tard, Marianne mettait au monde son premier-né, un beau garçon dont la tête était déjà garnie de petits cheveux bruns. On le présenta à l'arrière-grand-père encore de ce monde et en possession de ses facultés intellectuelles.

— Toi, petit, lui dit-il, ton nom est Marc-Henri Laurent-Boccart. Au moins tu n'auras pas les cheveux rouges. Que Dieu te bénisse!

Le même jour, par une singulière coïncidence, Vendelin Dorlodot voyait naître aussi un héritier dans sa maison.

— Papa, lui avait dit Mädeli six mois auparavant, je crois que nous aurons un enfant l'année prochaine.

— Oh ! vraiment, répondit le bon franc-maçon : ce serait un vrai miracle. Mais rien n'est impossible au Grand Architecte de l'univers.

Et en effet, au terme fixé, la Mädeli lui donna un beau garçon, blond comme sa mère.

— On l'appellera *Hiram*, dit son père, en mémoire de l'architecte du temple de Salomon, du fondateur de la société des francs-maçons ; et j'espère bien qu'un jour il en sera membre.

Peu après l'événement qui combla les vœux de l'arrière-grand-père Boccart, il sentit tout à coup ses forces défaillir. C'était une de ces premières journées de septembre dans lesquelles, lorsque le temps va se mettre à la pluie, les feuilles jaunies commencent à tomber. Les courlis et les sarcelles passent durant la nuit, en grandes troupes, sur les villages et même au-dessus des villes. Leur vol fait un bruit assourdissant, comme si un vent rapide soufflait dans ces hauts parages. Le lendemain, une pluie froide obscurcit l'air ; les ruisseaux deviennent terreux ; ils roulent une eau pesante, sur laquelle flottent des feuilles mortes entraînées par le courant. — Trois jours après son affaissement subit, le vieillard fit appeler ses enfants près de lui.

— Je m'en vais, leur dit-il, vers mes pères. Fred, prends la Bible et lis le psaume XC, ou le chapitre XIV de saint Jean. Puis, tu feras la prière.

La lecture terminée, tous se mirent à genoux, le vieillard essayant de se soulever et joignant les mains sur son lit. Alfred, qui savait prier du cœur implora l'assistance divine et demanda la paix de l'âme pour le mourant.

« Partons d'ici. » Tels furent les derniers mots prononcés par le vieux Marc-Henri Boccart de la Gerbière.

Une nouvelle dynastie était fondée. Celle qui venait de s'éteindre par le départ du dernier propriétaire avait eu, comme toutes les choses de cette nature, du bon et du mauvais. Du bon, en tenant à conserver intact l'héritage reçu des pères ; du mauvais, en ne faisant rien pour l'améliorer. C'était là un conservatisme inintelligent, un immobilisme qui n'a aucune raison d'être, puisque le progrès en toutes choses est la loi suprême de l'homme ici-bas. Ce que cette dynastie avait aussi de respectable, c'était sa loyauté, sa parfaite honnêteté. On ne peut en dire autant de toutes les dynasties, anciennes ou nouvelles. Le radicalisme de certains gouvernements actuels vaudra-t-il mieux, portera-t-il de meilleurs fruits que la politique libérale de ceux qui les ont précédés ? C'est ce que l'avenir dira. Pour ma part, bien que je ne sois point prophète, j'en doute fort, et même je ne le crois pas du tout.

— En attendant, le petit fief de la Gerbière, encadré de ses deux jolis ruisseaux, a subi des réformes judicieuses, sous le gouvernement d'Alfred Laurent Boccart. Grâce à une agriculture rationnelle bien entendue, les fourrages ont augmenté de moitié, les poutres de la grange sont chargées de froment en gerbes, et la vigne aussi a prospéré. Le petit Marc-Henri, qui a maintenant quatre ans, court déjà dans la campagne après son père. Il a une sœur mignonne dont il est très fier. Tout cela marche bien, ainsi qu'une armée de poules et de poulets, Houdans, Crève-cœur, etc. enfermés dans un grillage métallique assez vaste pour que ces volatiles puissent s'y ébattre à l'aise. À portée d'un des ruisseaux, Alfred a fait aussi un établissement pour des canards.

La vieille maison a été réparée ; les abords en sont tenus proprement.

Lorsque M. Vendelin Dorlodot vient, le dimanche, se promener à la Gerbière avec son fils Hiram, il approuve beaucoup ces divers arrangements.

— Vous êtes un homme heureux, monsieur Alfred, lui dit-il un jour. Il ne manque à votre bonheur qu'une seule chose.

— Je vous assure que je ne désire rien de plus, répondit Alfred. Dieu veuille seulement nous continuer sa protection et me rendre reconnaissant de ses bienfaits.

— Oh ! que si, cher bon jeune homme. « Heurtez et il vous sera ouvert, » Soyez des nôtres. Vous apprendrez chez les maçons des choses excellentes, qu'on ne trouve pas ailleurs.

— Je vous remercie de l'invitation, dit Alfred ; puis après un court moment de réflexion, il ajouta : Vous connaissez l'opinion de mon père à cet égard. Cette opinion, je la partage entièrement. J'estime qu'il n'est point nécessaire d'être franc-maçon pour remplir son devoir d'homme et de chrétien, par conséquent pour être à la place où Dieu nous veut. En outre, je pense qu'un père de famille sera toujours plus heureux au milieu des siens, que s'il s'affilie à une société secrète dont la porte est fermée à quiconque n'en est pas membre et qui s'entoure de mystères, de symboles, de signes et de rites inconnus du public. Qui me dira d'avance ce qu'on y fait, ce qu'on y croit, ce qu'on y prêche et ce qu'on exigera de moi ? On m'imposerait peut-être un serment dont je ne connais pas même les termes. Non, mon cher monsieur, rien de tout cela ne m'attire : au contraire, j'éprouve une forte répulsion à l'idée de passer le seuil dont vous parlez. Je veux pour moi le grand jour, la vraie lumière de l'Évangile, et la liberté.